



UAN

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA

Planis
Sermo

Planis
Sermo

MEC

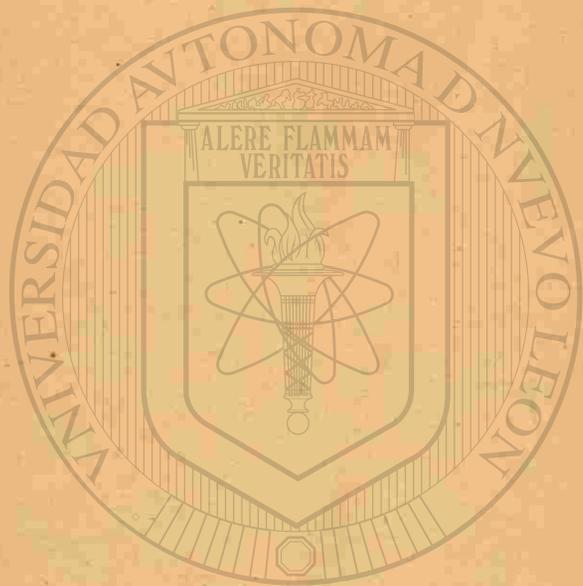
1902

BV4243
.C6
1902
c.1

008591



1080020926



VADE-MECUM DU PRÉDICATEUR



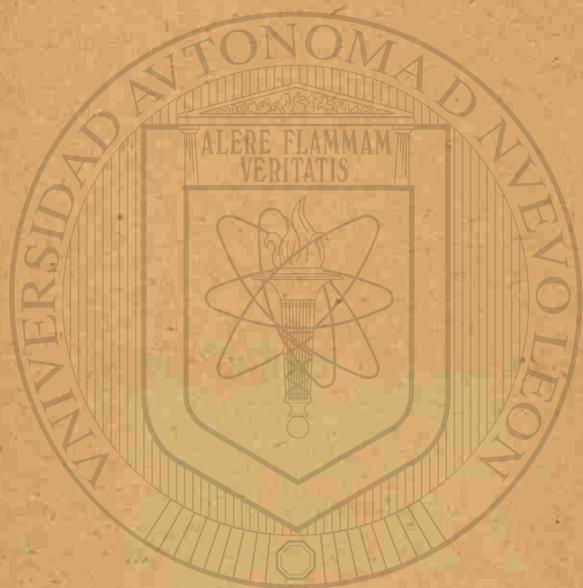
EX LIBRIS

HEMETHERII VALVERDE TELLEZ

Episcopi Leonensis

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



PLANS DE SERMONS

VADE-MECUM DU PREDICATEUR

PAR

L'abbé Ch. CHOMPRET

Ancien élève de l'Ecole des Carmes,
Licencié ès lettres.



TROISIÈME SÉRIE

Sermons pour tous les Dimanches de l'année
sur l'Evangile du jour.

Capilla Alfonsina

Biblioteca Universitaria

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PARIS

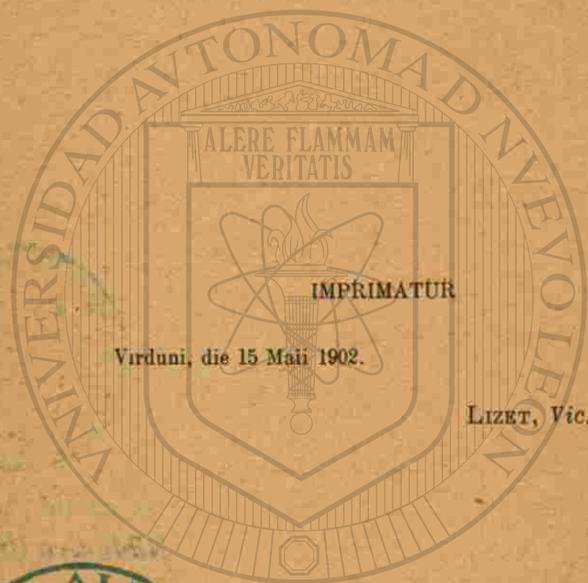
BERCHE & TRALIN, ÉDITEURS

69, rue de Rennes, 69

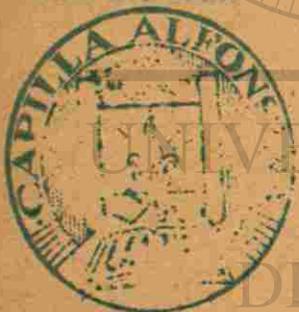
1902

Tous droits réservés.

45217



LIZET, Vic. gen.



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

SERMON POUR LE 1^{er} DIMANCHE DE L'AVENT ¹

*Cœlum et terra transibunt, verba
autem mea non transibunt.*

(Luc., xxi, 33.)

Notre vie est trop matérielle. Préoccupés des choses du temps, nous négligeons celles de l'éternité. C'est pour rétablir l'ordre et nous mieux préparer à l'avènement et au triomphe de Jésus dans nos âmes que l'Eglise au début de l'Avent nous rappelle l'avertissement du Sauveur : « Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non transibunt. »

I. *Le ciel et la terre passeront.*

a) N'est-ce pas la pensée que, dix siècles plus tôt, le même Esprit de Jésus suggérait déjà à l'Ecclésiaste : « Tout est vanité sous le soleil ? » Tout, c'est-à-dire, selon l'explication de Bossuet, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps ?

— Vaines donc les *créatures* :

et celles qui en imposent à l'homme par leurs proportions, leur force ou leur beauté : la mer immense et les monstres dont elle est peuplée, le désert sans fin

(1) Voir à la fin du volume.

008891

et les fauves qui l'habitent, les montagnes majestueuses et les glaciers qui les couronnent; et toutes les autres merveilles de la nature, les plages riantes, les cascades grandioses, etc.;

et celles qui sont plus familières à l'homme; les fleurs au parfum délicat, les fruits au goût suave, les oiseaux au joyeux ramage, etc.;

et l'homme même, malgré son génie, son talent, son ambition, ses desseins, ses espérances.

Contingentes, imparfaites et bornées les créatures ont commencé; elles sont en perpétuelle transformation, en perpétuel écoulement; elles ont donc une fin.

— Vaines les *séductions de la vie* :

la beauté, fragile, qu'un rien altère et que rien ne répare;

la fortune, aveugle, inconstante, capricieuse;

la gloire, inquiète, soupçonneuse et incertaine, « incertus honores »;

le plaisir, fugitif, et, en dernière analyse, déprimant et amer;

la santé, délicate jusque sous des apparences robustes, et toujours prompte à s'altérer;

le bonheur enfin, qu'il ne faut pas confondre avec la considération, la prospérité ou l'opulence.

Vaine la *vie elle-même*, remplie de misères, souillée de crimes, en proie à la crainte, en butte à l'épreuve, enfin abreuvée d'amertume.

b) C'est donc folie de s'attacher à ces prétendus biens qu'il faudra quitter un jour;

folie de sacrifier à de si maigres avantages sa liberté, son repos, sa tranquillité;

folie de compromettre, pour des joies si trompeuses

et si éphémères, les véritables joies qui ne finiront pas; folie enfin de borner à si peu de chose son ambition, ses soins et ses vœux.

Oh! quand viendra la fin, terrible moment d'attente et d'angoisse! affreuse désillusion! cruel désenchantement! déchirant adieu!

Je comprends maintenant l'émoi de la nature à l'approche du souverain juge, les signes dans le soleil, la lune et les étoiles, le bruit effroyable de la mer et l'agitation des flots, et, à la vue de ces prodiges effrayants, l'abattement et la consternation des peuples, etc.

Mais l'anxiété sera d'autant plus grande que tout ne doit point passer.

II. « *Mes paroles ne passeront point* », ajoute le Sauveur: ses paroles, c'est-à-dire

a) *Sa loi*; ou le code de nos devoirs et de nos obligations, car

la vie a un but, une destination, et qui n'est pas facultative ou différente pour chacun, mais identique pour tous et imposée par Dieu lui-même;

et pour atteindre ce but, nous n'avons pas le choix des itinéraires: une seule route y conduit (il est faux que toutes les religions soient bonnes; la seule religion marquée des caractères d'unité, de sainteté, de catholicité et d'apostolicité est vraie; en dehors d'elle point de salut).

Or fin et moyens, tout se trouve indiqué dans l'Évangile « où pas un mot ne change », où la vérité s'affirme et s'explique sans mélange de contradiction ou d'erreur.

b) *Ses menaces*, car toute loi, toute loi divine surtout, appelle une sanction :

un Dieu qui a parlé ne peut admettre une désobéissance à ses ordres ;

un Dieu qui a créé les hommes pour sa propre gloire, ne doit point souffrir que les hommes le méprisent ;

un Dieu enfin qui a versé son sang pour le salut des âmes, se doit à lui-même de punir leur indifférence ou leur ingratitude.

Malheur donc à ceux qui auront renié le Christ ou rejeté sa loi ; ils entendront prononcer contre eux la sentence de réprobation et de malédiction dont il les menacé dans l'Évangile : « Nescio vos », « Ite, maledicti, in ignem æternum. »

c) Mais aussi *ses promesses*, car sa justice ne l'oblige pas moins à récompenser les bons qu'à punir les méchants, et il récompensera chacun selon ses œuvres.

Heureux alors ceux qui auront observé la loi et pratiqué les commandements ;

et plus heureux encore ceux qui se seront efforcés par amour de conformer leur vie aux conseils du Sauveur ;

alors ils posséderont la terre ; alors ils verront Dieu, et seront associés à tout jamais à la vie et au bonheur de Dieu ; « venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. »

CONCLUSION. Faisons donc notre choix entre les choses qui passent, et les vérités du Seigneur qui ne passent pas ;

ou plutôt, puisque notre choix est fait, mettons notre conduite d'accord avec nos principes : « Thesaurizate autem vobis thesauros in cælo, ubi neque ærugo neque tinea demolitur et ubi fures non effodiunt, nec furantur » ;

vivons de notre foi, dans l'union à Jésus, attentifs à ses paroles, et confiants dans ses promesses infail-
libles : « Verba mea non transibunt. »



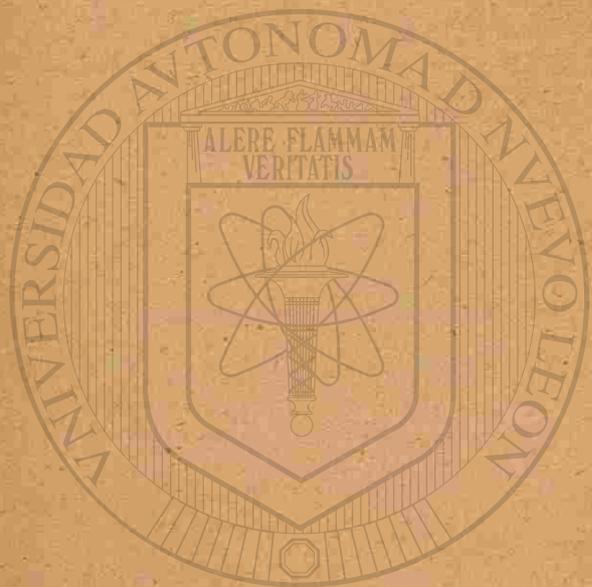
UNIVERSIDAD
VERE FLAMMAM
VERITATIS
UNIVERSITATIS
U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Notes sur le sermon précédent.



SERMON POUR LE II^e DIMANCHE DE L'AVENT ¹

*Renuntiate Joanni quæ audistis
et vidistis.* (Matth., xi. 4.)

Aux messagers de Jean chargés de lui demander s'il est le Christ, Jésus répond cette simple parole : « Dites à Jean ce que vous avez vu et entendu. » Et cela suffit bien en effet pour établir que Jésus-Christ est le Messie, le Fils de Dieu et Dieu lui-même, car ce que les disciples ont vu ce sont *les miracles*

- a) *Les plus éclatants* :
- les aveugles voient, « cæci vident » ;
 - les boiteux marchent, « claudi ambulans » ;
 - les lépreux sont guéris, « leprosi mundantur » ;
 - les sourds entendent, « surdi audiunt » ;
 - les morts ressuscitent, « mortui resurgunt » ;
- Et ceux dont ne parle pas ici l'Évangile ne sont pas moins fameux :
- les muets qui parlent ;
 - les paralytiques qui se lèvent et marchent ;
 - l'eau changée en vin délicieux ;
 - les pains multipliés ;
 - la tempête apaisée ;

(1) Pour le cas où la Fête de l'Immaculée Conception serait célébrée le 2^e Dimanche de l'Avent, voir à la fin du volume.

bref, le passage de Jésus sur la terre n'a été qu'une série de miracles et de bienfaits : « transiit benefaciendo » ; « bene omnia fecit, et surdos fecit audire et mutos loqui. »

Or c'étaient là des faits inouïs, incroyables, qui frappaient les foules d'étonnement, d'admiration et de stupeur.

b) *Les moins contestables :*

— personne pour les démentir, alors que les ennemis du Sauveur avaient tout intérêt à le faire ;

— et au contraire, des foules pour les constater et acclamer Celui qui en était l'auteur ;

— comment d'ailleurs contester ou nier des faits si saillants et si notoires ?

c) *Les plus probants :*

— en raison de leur *nombre* : les Evangélistes en rapportent quinze sur les maladies, trois sur la mort, dix sur la nature ; mais ils sont loin d'avoir relaté tous les prodiges opérés par Jésus : « Sunt et alia multa quae fecit Jesus, quae si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos, qui scribendi sunt, libros. » (Joan., XXI, 25.)

Or ce grand nombre de miracles prouve deux choses :

d'abord que Jésus agit en souverain. Tout lui cède, tout lui obéit, c'est donc qu'il est le maître libre et indépendant de l'univers ;

et que sa science et sa puissance s'étendent à tout et ne connaissent pas de limites.

— En raison de la *manière* dont ils sont opérés : pas d'hésitation de la part du Sauveur sur les cas

qui lui sont soumis : sans examen, sans réflexion préalable, la solution est sur ses lèvres ;

les moyens qu'il emploie sont par eux-mêmes insuffisants (la salive sur la langue du sourd-muet), ou même les moins propres à atteindre leur effet (la boue sur les yeux de l'aveugle) ; ils sont uniquement destinés à prouver que Jésus est suprême législateur, au-dessus de toutes les lois qui régissent les créatures ;

c'est qu'en effet il suffit à Jésus de vouloir une chose pour qu'elle se fasse : « volo, mundare » ; il commande et il est obéi ;

et sa parole est d'une efficacité immédiate : ainsi pour le sourd-muet : « statim aperta sunt aures ejus et solutum est vinculum linguae ejus » ; ainsi pour l'aveugle de Jéricho : « et confestim vidit » ;

enfin l'effet annoncé ou voulu est toujours atteint ; jamais de vaines paroles ou de tentatives infructueuses ; de la multitude des malades qui lui sont présentés, pas un ne se retire sans être guéri.

— En raison de la *puissance* qu'ils supposent et qu'ils révèlent :

pouvoir ce qu'on veut, n'est-ce pas l'indice d'une puissance indépendante et illimitée ? Or écoutez Jésus : « volo, mundare » ;

et réaliser par sa seule parole ce qu'on a décidé, n'est-ce pas une sorte de création ? Celui auquel il suffit de dire « Ephpheta », « surge et ambula », « sicut credidisti fiat tibi », n'est-ce pas le même que Celui auquel il a suffi pour tirer le monde du néant de dire cette simple parole : « fiat ? »

Or il n'y a rien de semblable dans la manière de faire de l'homme qui hésite, cherche, examine, tâtonne, met tout en œuvre pour réussir et n'aboutit qu'à des

résultats partiels, contestables, dans une sphère d'action pourtant très modeste.

— En raison surtout du *but* suprême pour lequel les accomplit le Sauveur, et qui n'est autre que la démonstration de sa divinité : « opera quæ ego facio in nomine Patris mei, hæc testimonium perhibent de me. »

Or jamais Dieu n'aurait pu se faire le complice d'un imposteur : les miracles de Jésus sont donc bien de Jésus et prouvent d'une manière bien péremptoire sa divinité.

CONCLUSION. Profitons donc nous-mêmes du rapport que les envoyés de Jean lui font de la part de Jésus : « ceci vident », etc.

Pendant ce temps de l'Avent, préparons-nous à la venue du Sauveur dans nos âmes ;

et prions-Le d'y opérer quelqu'un de ces miracles qu'il a prodigués pendant son séjour sur la terre ;

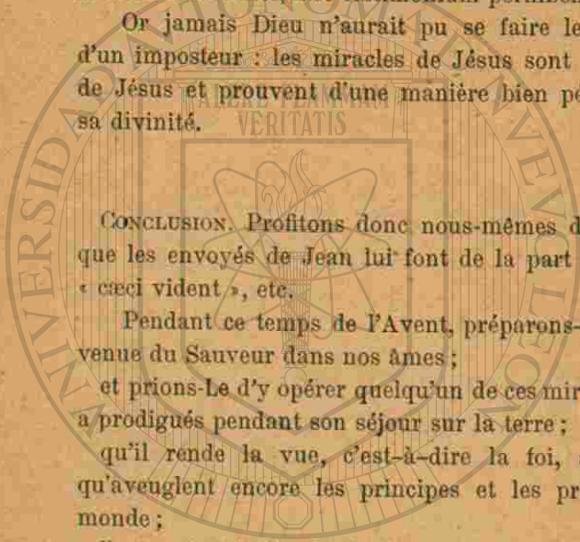
qu'il rende la vue, c'est-à-dire la foi, aux âmes qu'aveuglent encore les principes et les préjugés du monde ;

l'ouïe, c'est-à-dire la docilité et la bonne volonté, à celles qui restent sourdes à ses conseils ou à ses ordres ;

le mouvement, c'est-à-dire la liberté et le zèle, à celles que paralysent leurs passions ;

la vie enfin, c'est-à-dire la grâce, à celles qui sont mortes par le péché.

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



SERMON POUR LE III^e DIMANCHE DE L'AVENT

*Medius autem vestrum stetit,
quem vos nescitis.*

(Joan., 1, 26.)

C'est dans toute son ampleur que se vérifie la promesse de Jésus de rester avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Après avoir donné aux siens mille marques de son amour, il a voulu les aimer jusqu'au bout et a tenu à perpétuer sous la forme du pain sa présence au milieu des hommes. Or la parole de l'Apôtre ne se vérifie pas moins, hélas ! que celle du Sauveur : Jésus dans son sacrement d'amour reste méconnu : « medius autem vestrum stetit, quem vos nescitis. »

I. Nous oublions qu'*Il est* réellement présent sur l'autel et dans le tabernacle.

— Beaucoup ont perdu la foi ; aveuglés par une raison orgueilleuse, ils ne voient pas que Celui qui a changé l'eau en vin à Cana a pu tout aussi facilement au Cénacle changer le pain en son corps et le vin en son sang, et qu'ayant dans le désert multiplié les pains, il peut aussi bien se multiplier lui-même sous les espèces du pain et du vin.

— D'autres font bon marché de leurs croyances



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE PUBLICACIONES

et, plus préoccupés de leur bien-être que de leur amendement et de leur progrès dans la vertu, vivent dans l'indifférence à l'égard de Dieu, de sa loi, de sa grâce, etc.

— Dans les deux cas le résultat pratique est le même ; pour tous ces hommes Jésus-Hostie est comme s'il n'était pas ; point de communion, point de préoccupation de mettre sa conduite en harmonie avec ses croyances, et, au lieu de tout cela, le mépris ou l'insouciance, le blasphème ou le sourire, etc...

Si du moins les chrétiens étaient vraiment fidèles et rachetaient par leur ferveur tant de négligence ou tant de mépris ! mais

II. Les chrétiens les plus fidèles même à Jésus, trop souvent oublient *ce qu'Il est* sous les humbles apparences qui le voilent et le dérobent à leurs regards.

— Pour beaucoup l'Hostie sainte n'est guère en pratique qu'une chose sacrée (comme une relique, une médaille ou un symbole, c'est-à-dire l'expression d'une idée ou d'un sentiment).

— Ceux mêmes qui s'efforcent de reconstituer la personnalité du Sauveur aux yeux de leur foi, ne se le représentent pas assez

comme une personne vivante qui les regarde et les écoute ;

comme une personne divine, intelligente de tous nos besoins, et capable par sa toute-puissance de nous secourir ;

comme une personne humaine sensible à nos souffrances et compatissante pour nos épreuves.

— Nous oublions trop les uns et les autres que l'Hostie c'est Dieu même, c'est-à-dire

le *Créateur* qui, après nous avoir tirés du néant, veille sur nous et nous préserve chaque jour de mille accidents ;

le *Père* qui, après nous avoir adoptés, nous a donné tout pouvoir sur son Cœur, tout droit à ses faveurs ;

le *Sauveur* qui a versé son sang pour chacun de nous, et sans lequel il nous est impossible d'entrer dans le ciel ;

le *Juge* suprême qui lit dans le fond de nos cœurs, et auquel sera soumis le dossier de toute notre vie.

CONCLUSION. Comment donc passons-nous des semaines, des mois et des années peut-être, sans rendre visite à l'Hôte divin de nos tabernacles ?

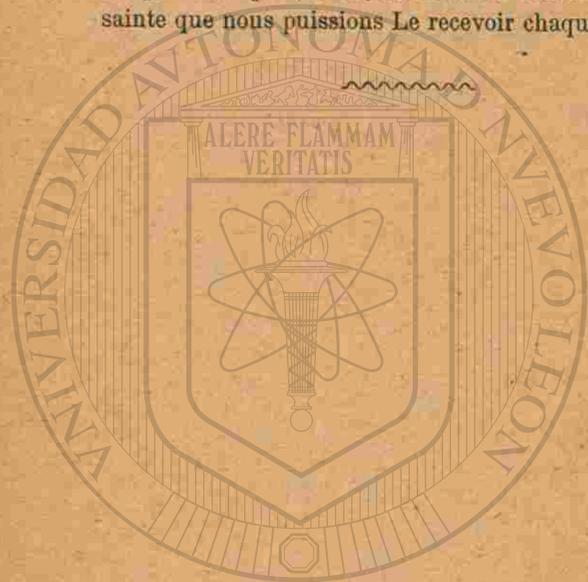
Et quand nous sommes en sa présence, comment pouvons-nous bien nous distraire ou nous ennuyer ?

Bien plutôt rompons avec nos détestables habitudes. Sans négliger nos occupations ordinaires, préoccupons-nous uniquement de lui plaire, de vivre dans son amour et dans son intimité,

et pour cela visitons-le fréquemment, faisant dans notre prière, j'allais dire dans notre causerie, le tour de ses bienfaits et de nos ingratitude, de ses grâces et de nos manquements, de nos besoins et de ses miséricordieuses tendresses ;

et n'oublions pas, en priant pour nous-mêmes, d'intercéder pour ceux qui n'ont pas comme nous le bonheur de croire, pour ceux surtout qui nous sont chers, et que les passions, les préjugés ou le respect humain éloignent de Jésus ; pour eux comme pour nous

efforçons-nous de bénir et de glorifier notre Créateur,
de chérir et de réjouir notre Père, de consoler notre
Sauveur, de nous concilier l'indulgence de notre juge ;
enfin, non contents de Le recevoir chaque année au
temps de Pâques, efforçons-nous de mener une vie si
sainte que nous puissions Le recevoir chaque jour.



Notes sur le sermon précédent.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



SERMON POUR LE IV^e DIMANCHE DE L'AVENT

Parate viam Domini.
(Luc., III, 4.)

Pour nous mieux préparer à la Fête de Noël et à l'avènement du Sauveur dans nos âmes, l'Eglise reprend aujourd'hui l'exhortation du Précurseur qui n'est autre que celle d'Isaïe : « parate viam Domini. » Mais nous ne comprendrons bien cette parole et nous ne remplirons bien notre devoir qu'à la condition de connaître les droits de Jésus sur nous. Or, selon l'expression d'Isaïe, Jésus est notre *Seigneur* : « parate viam Domini. » Notre cœur est donc

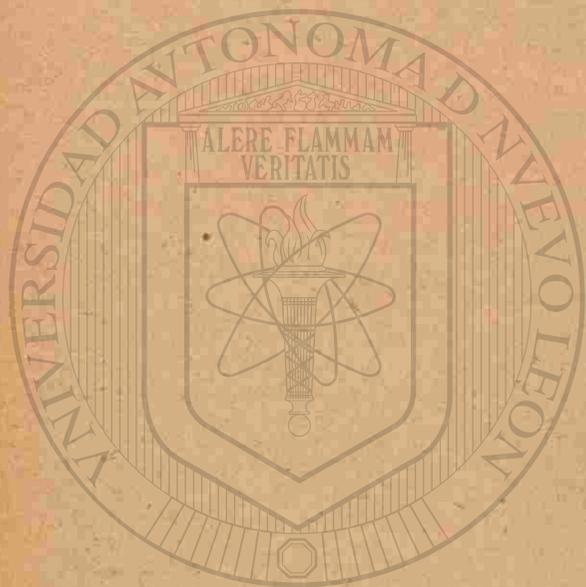
I. *Son domaine*, c'est-à-dire sa propriété ; et en effet

a) notre cœur appartient à Dieu

par *droit de création* : « spiritus redeat ad Deum qui dedit illum » (Eccle., XII, 7) ;

par *droit de rachat* ; car c'est pour arracher les âmes à Satan que le Verbe est descendu du ciel sur la terre, qu'il s'est fait chair, et qu'il est mort sur la croix : « venit enim Filius hominis salvare quod perierat » (Matth., XVIII, 11) ;

et par *droit de souveraineté* : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et de toutes tes forces » : tel est le premier article de sa loi.

— Et notre cœur Lui appartient d'une manière exclusive : ce dernier texte prouve assez que Dieu n'admet pas de réserve de notre part : « diliges Dominum.... ex toto corde tuo » ; le suivant nous montre qu'Il ne souffre de partage avec aucune créature : « si quis venit ad me et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus. »

— Mais Il ne nous violente pas : Il respecte notre liberté ; Il veut que spontanément nous Lui fassions cette donation de nous-mêmes, et c'est la spontanéité qui fait à ses yeux le prix de notre amour.

b) Ce serait donc frustrer Dieu que d'*aliéner* notre cœur et de le donner aux créatures ;

nous ne devons même en disposer que selon son agrément, sa permission ou sa sainte volonté : « qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam ; qui autem perdidit animam suam propter me, inveniet eam. »

II. Sa terre : « Pater meus agricola est. »

a) Sa vigne : « ego sum vitis, vos palmites » ; merveilleusement féconde quand la sève de la grâce l'alimente : « qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum » ;

mais stérile quand elle cesse de recevoir la sève divine : « sicut palme non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite, sic nec vos, nisi in me manseritis »,

et vouée alors au dépérissement et à la mort : « si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palme et arescet. »

— Et son champ : « qui seminavit est Filius hominis », destiné dans la pensée du divin Semeur à se couvrir d'une riche moisson : Il maudit le figuier stérile, et Il récolte où Il n'a pas semé.

b) Nous sommes les tenanciers chargés

de féconder cette terre par notre travail : le Seigneur ne supporte pas l'oisiveté : « quid hic statis tota die otiosi ? » et il réprouve le serviteur inutile : « inutilem servum eijcite in tenebras exteriores » ;

d'ouvrir le sillon pour que la graine tombe en bonne terre, et ne soit pas emportée par les oiseaux du ciel ;

de veiller à ce que l'ennemi ne compromette point la récolte en semant à côté du bon grain l'ivraie capable de l'empoisonner ;

enfin de présenter à la fin de la saison, c'est-à-dire de notre vie, le compte de nos efforts et les fruits de nos œuvres : « redde rationem villicationis tue. »

III. Sa demeure de prédilection.

Ses délices sont d'être avec les enfants des hommes : « deliciae meae esse cum filiis hominum »,

et le cœur aimant est la demeure où Il se plaît à résider : « si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diligit eum, et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus » ;

mais la présence de l'Hôte divin dans nos âmes nous impose

le respect : l'attention et tous les égards dus à son infinie majesté ;

l'empressement à accomplir ses ordres, à suivre ses conseils, à obéir à ses inspirations ;

le dévouement à sa cause et le zèle à propager sa gloire, à défendre les intérêts de son Eglise, etc... ;

enfin l'amour si naturel après tant de marques d'amour : « *charitas Christi urget nos.* »

CONCLUSION. Il nous sera maintenant plus facile de comprendre ce que nous avons à faire pour préparer la voie du Seigneur.

— Notre cœur est le domaine de Dieu ; excluons-en donc tout ce qui n'est point pour Dieu : « *da ergo Christo locum et ceteris omnibus nega introitum* », dit l'auteur de *l'Imitation* :

notre cœur est la terre de Dieu ; arrachons-en les passions, c'est-à-dire les épines capables d'étouffer le bon grain ; ouvrons nos âmes à la divine semence (conseils Evangéliques), et appelons du ciel la rosée nécessaire pour la féconder ;

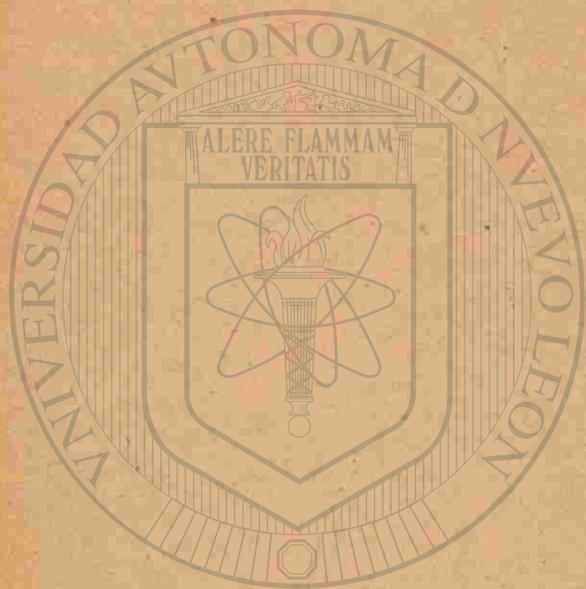
— enfin notre cœur est la maison de Dieu : faisons donc à l'Hôte divin une place et une réception dignes de Lui : soyons tout à Lui et inspirons-nous dans toute notre conduite de ce qui peut Lui être agréable.

Notes sur le sermon précédent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL¹

*Ecce positus est hic in ruinam
et in resurrectionem multorum in
Israel.* (Luc., II, 34.)

La venue de Jésus-Christ sur la terre n'est pas la visite d'un souverain à une province de son royaume, mais l'arrivée d'un libérateur au secours de malheureux exilés. C'est là une vérité que nous perdons trop souvent de vue, et que nous méditerons avec le plus grand profit au lendemain des solennités de Noël. De notre correspondance à l'appel de Jésus, de notre participation à sa grâce et à ses mérites dépend en effet notre salut, c'est-à-dire nos intérêts spirituels et la vie même de notre âme. • *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.* •

I. Certes le désir de Jésus est de sauver *toutes les âmes* : « *ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendantur ?* » ; « *veni ut vitam habeant* » ;

(1) Pour la Fête même de Noël, voir le *Vade-Mecum du Prédicateur*, 1^{re} série, pages 10 et 13.

— toutes les âmes lui sont infiniment chères (elles ont été créées par Lui) ;

— le péché ne lui déplaît pas moins dans telle âme que dans telle autre ;

— pour toutes Il a versé son sang : « tradidit semetipsum pro me » ; « venit enim Filius hominis salvare quod perierat » ;

— enfin ses mérites sont infinis ; une seule goutte de son sang eût suffi pour laver toutes les souillures des hommes.

II. Mais *tous* les hommes ne consentent point à Le chercher.

— « Il n'y a que trois sortes de personnes, dit à ce sujet Pascal : les unes qui servent Dieu, L'ayant trouvé ; les autres qui s'emploient à Le chercher, ne L'ayant pas trouvé ; les autres qui vivent sans Le chercher ni L'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux ; les derniers sont fous et malheureux ; ceux du milieu sont malheureux et raisonnables. »

— « Pour ceux qui vivent sans Le connaître et sans Le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres ; et il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent, pour ne pas les mépriser jusqu'à les abandonner à leur folie. »

— « Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ; elle m'étonne et m'épouvante ; c'est un monstre pour moi. On doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour-propre ; il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées. »

— Et la sévérité avec laquelle Pascal traite ceux qui vivent sans chercher Dieu, ne serait pas moins légitime

vis-à-vis de ceux qui, L'ayant trouvé, refusent de Le reconnaître, se mentant à eux-mêmes, comme les Juifs : « sui Eum non receperunt »,

et vis-à-vis de ceux qui, L'ayant reconnu, Lui sont inlidèles, vivant comme s'Il n'était pas, ne se préoccupant nullement de Le servir.

Or le nombre de ces pécheurs (indifférents ou apostats), voués à la mort éternelle s'ils ne se convertissent, n'est que trop considérable : « positus est hic in ruinam... multorum in Israel. »

III. D'autres également nombreux ignorent Jésus ; ce sont

ces enfants trop jeunes pour rien connaître et pour rien vouloir, et auxquels n'est point conférée la grâce du baptême ;

ces peuplades auxquelles n'est point parvenue la bonne nouvelle de l'Évangile ;

ces hommes enfin que n'éclaire point la foi, et qui cherchent en gémissant.

Surpris par la mort, que deviennent tant d'êtres pour lesquels le Sauveur semble avoir inutilement versé son sang ?

L'Église, qui ne fait point ses dogmes, accepte les mystères qui se présentent à sa foi et respecte celui qui enveloppe la destinée de ces âmes deshéritées ;

mais elle n'est point téméraire de compter sur la miséricorde du Seigneur. Sur le berceau de Bethléem les Anges ont entonné le cantique de la confiance : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Et la justice qui porte Dieu à la rigueur ne l'invite pas moins vis-à-vis de ces âmes à l'indulgence. Il sait dans quelles circonstances elles se sont trouvées, n'ignore aucune des difficultés qu'elles ont rencontrées, et Il apprécie à leur juste valeur toutes les influences qu'elles ont subies, toutes les ressources dont elles ont disposé. Il tient compte enfin de leurs désirs et de leurs efforts, de leur ignorance et de leur impuissance.

Est-il croyable dès lors, si leurs souillures leur interdisent l'entrée du ciel, qu'elles soient à jamais vouées à d'affreux tourments ?

IV. Restent ces âmes « qui servent Dieu L'ayant trouvé. » C'est à celles-ci que s'applique la seconde partie de la prophétie du vieillard Siméon : « ecce positus est hic.... in resurrectionem multorum in Israel. »

Et grâce à Dieu, le nombre en est considérable. Il comprend :

- tous ces enfants morts au lendemain de leur baptême, fleurs fraîches cueillies pour le céleste parterre ;
- ces vierges dont

« jamais la main novice
« n'a touché seulement à l'écorce du vice » ;

et dont l'Époux récompense la prudence en les faisant asseoir au festin nuptial ;

— ces apôtres, infatigables semeurs de la parole divine, fiers de leur riche moisson, « cum exultatione portantes manipulos suos » ;

— ces martyrs, qui n'ont pas craint de se déclarer pour Jésus devant les hommes, et pour lesquels le Sauveur ne craint pas de se déclarer devant son Père ;

— ces confesseurs de tout âge et de toute condition, qui ont conformé leur vie aux enseignements du Maître :

adolescents au cœur pur, « beati mundo corde, quoniam ipsorum est regnum cœlorum » ;

vieillards purifiés dans le sang de l'Agneau : « qui laverunt stolas suas in sanguine Agni : hi sequuntur Agnum » ;

riches détachés des richesses : « beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum » ;

créanciers patients et miséricordieux envers leurs débiteurs : « beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur. »

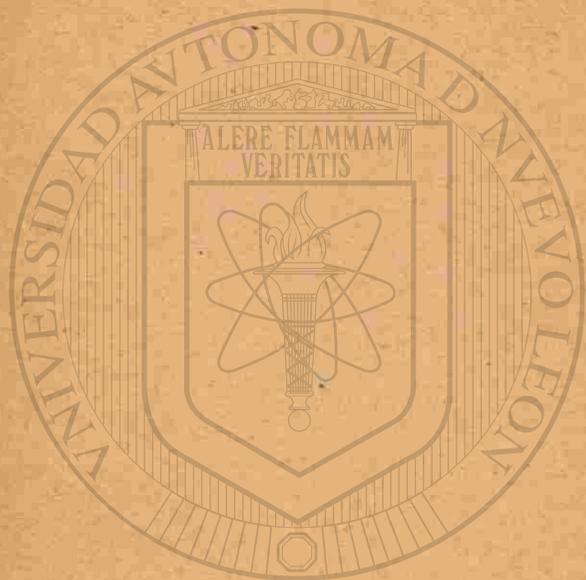
CONCLUSION. Prenons donc résolument notre parti ; et puisque nous voulons ressusciter avec les élus, efforçons-nous d'imiter leurs exemples ;

purifions-nous comme eux de nos souillures pour mieux participer à la vie de Jésus ;

et forts de la grâce du Sauveur, observons fidèlement ses préceptes et ses conseils ;

enfin n'oublions jamais que la conformité de notre conduite à ses ordres est pour nous la condition de la vie éternelle : « ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel. »

Notes sur le sermon précédent.



SERMON

POUR

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE¹

*Mater ejus conservabat omnia
verba hæc in corde suo.*

(Luc., II, 51.)

« L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » : c'est ce que le Sauveur devait répondre au tentateur dans le désert, et c'est ce que vérifiait chaque jour au contact de son divin Fils l'auguste Vierge Marie. Son attention à recueillir chacune des paroles de Jésus était sans doute l'effet de sa sollicitude maternelle, mais aussi de sa foi vive et de son ardente piété. Le Verbe divin était l'aliment, la force et la vie même de son âme...

Pour profiter comme Marie de la parole de Dieu, appliquons-nous comme Elle à la conserver dans nos cœurs : « Mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo. »

Nous y arriverons par la méditation, c'est-à-dire :

a) *Par l'attention,*

— qui n'est que le respect pour le prêtre (représentant

(1) Pour la Fête même de l'Épiphanie, voir la fin du volume.

et ministre de Dieu), et pour sa parole (explication ou commentaire de l'Évangile);

— qui n'est pas la même chose que la curiosité (cette avidité de connaître, de goûter et de critiquer qui se porte sur le talent du prédicateur, sur l'énergie ou l'unction de sa parole, sur la grâce ou la justesse de ses expressions, etc.);

— qui prévient et empêche la divagation de l'esprit; il nous arrive si souvent d'entendre la parole de Dieu sans l'écouter et, par suite de ces distractions coupables, d'en perdre tout le sens et tout le fruit!

— qui ouvre l'âme aux pieux conseils, aux grandes leçons, aux salutaires émotions;

— et qui s'aide de la prière; nos âmes restent trop souvent fermées aux pensées de la foi; nous avons donc besoin que le Sauveur prononce sur elles l'Éphpheta qui fait pénétrer jusqu'aux derniers replis du cœur l'air, la lumière et la chaleur du ciel.

b) *Par la réflexion.*

— C'est la réflexion qui, en repliant l'âme sur elle-même, referme le sillon sur le bon grain et le soustrait ainsi à la rapacité des oiseaux du ciel, c'est-à-dire des futilités qui absorbent nos efforts et notre temps;

— que de fois en effet une préoccupation, une contrariété, ou moins que cela, une bagatelle, une visite, une conversation n'ont-elles pas fait disparaître en un moment de nos âmes la divine semence que le prêtre venait d'y jeter!

— « Nous ne sommes jamais chez nous », observe Montaigne; la réflexion sur l'Évangile nous y fait rentrer avec Jésus, et nous permet, à la lumière de ses principes, de nous rendre compte du désordre qui règne

dans notre intérieur, et, à l'aide de sa grâce, d'y rétablir l'ordre (de chasser de ce temple les vendeurs, c'est-à-dire l'avidité des richesses et les préoccupations d'intérêt).

C'est parce qu'on ne se met jamais en face de son devoir, parce qu'on ne se rend jamais compte de ce qu'on est et de ce qu'on doit être, qu'on n'éprouve pas le besoin et qu'on ne se met pas en peine de se corriger. Pas de remords, pas de repentir. Et par là s'explique et se justifie le mot de l'Écriture : « desolata est terra, quia nemo est qui recogitet corde. »

La réflexion est le prélude et le principe de la conversion.

c) *Enfin et surtout par l'amour.*

— C'est l'amour qui fait les grandes choses, qui inspire les grands desseins, suscite les grands dévouements et engendre les grandes œuvres. C'est aussi l'amour qui féconde la parole de Dieu, et fait du grain de sénévé un grand arbre.

L'amour en effet ne s'attache pas seulement aux personnes, mais à tout ce qui les concerne, aux principes qu'elles professent, aux idées, aux opinions qu'elles émettent, aux conseils qu'elles donnent, aux désirs qu'elles expriment : c'est là ce qui rend si dangereuses les mauvaises compagnies; mais c'est aussi ce qui rend si profitables et si précieuses les amitiés de choix.

Or l'amour opère des merveilles dans les âmes. S'il aime son Sauveur, le pauvre ne se résignera pas seulement à sa pauvreté, il la chérira; celui qui souffre, bénira sa souffrance, etc... et tout cela parce que Jésus a dit : « beati pauperes », « beati qui lugent », et que Lui-même, après avoir mené une vie pauvre, est mort sur une croix.

— L'amour de Jésus devient même une passion plus forte, plus irrésistible et plus contagieuse que tout autre amour. Les saints sont dans ce sens les plus passionnés des hommes : qu'on lise la vie de chacun d'eux, on retrouvera la manifestation et l'expression même de cette passion souveraine. Qu'est-ce que le mot de saint François : « Deus meus et omnia » ; celui de sainte Thérèse, « aut pati aut mori », ou celui de saint Ignace : « ad majorem Dei gloriam », sinon des cris passionnés du cœur, devenus pour eux la loi de leur conduite et la règle de leur vie ? C'est chez eux surtout que le grain de sénevê est devenu grand arbre.

CONCLUSION. Profitons donc, au lieu de les fuir, des occasions qui nous sont offertes d'entendre la parole de Dieu ;

et sans rien laisser perdre de cette divine semence, efforçons-nous, à l'exemple de Marie, de la féconder par la prière, l'attention, la réflexion et l'amour ;

comme les saints, choisissons, dans les maximes de l'Évangile, celle qui répond le mieux aux besoins de notre âme pour en faire la règle et la passion de notre vie.

et avec la Reine des Saints, allant de grâce en grâce et de vertu en vertu, nous parviendrons par nos mérites (fruits de l'Évangile) à la récompense éternelle.

Notes sur le sermon précédent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMON

POUR LE II^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

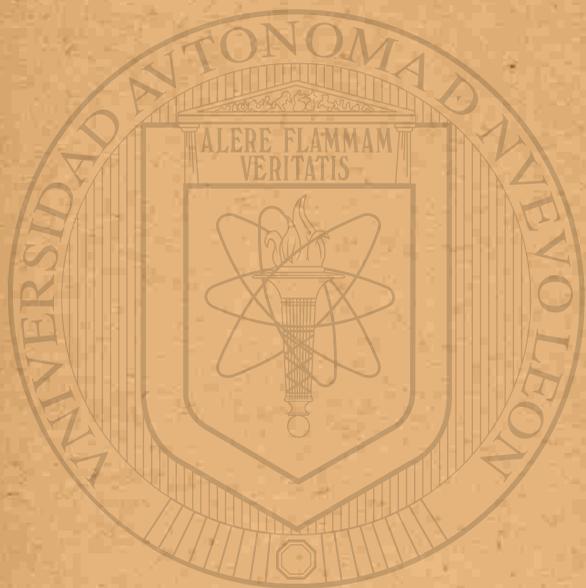
Nondum venit hora mea.

(Joan., II, 4.)

Les rationalistes, obligés par la raison même d'accepter l'existence de Dieu, nient sa Providence, non pas sa Providence générale, c'est-à-dire cet ensemble de lois par lequel ayant tout conçu, tout combiné, tout organisé, il administre et gouverne l'univers, mais sa Providence particulière, c'est-à-dire son intervention dans les affaires du monde et des hommes. Ils oublient que les dérogations aux lois émanent du même acte d'intelligence que les lois mêmes, qu'elles ne prouvent rien contre la sagesse du Créateur et beaucoup au contraire contre notre prétendu savoir; que leur raison d'être enfin n'est mystérieuse que pour nous, nullement pour l'auteur des choses. Pour Celui qui a tout fait avec poids, nombre et mesure, il ne peut en effet rien y avoir d'imprévu, tout arrive à l'heure fixée par sa raison suprême. C'est ce que nous rappelle la réponse de Jésus à Marie aux noces de Cana : « nondum venit hora mea. » Cette sagesse a déterminé

a) *L'heure de ses miracles :*

— celle d'abord de sa venue en ce monde que



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Daniel avait annoncée avec tant de précision et dont la coïncidence avec l'universelle suprématie de Rome est si visiblement providentielle : « tout l'univers vit en paix, dit Bossuet, et Jésus-Christ vient au monde. » Or rien ne pouvait être plus favorable à la diffusion de l'Évangile que cette universalité et cette paix de l'Empire Romain ;

— celle de son ministère public qui n'a été qu'une série de prodiges. Jésus n'a rien précipité ; l'agitation était indigne d'un Dieu. Il a attendu comme il convenait à un Homme-Dieu à qui trois années étaient plus que suffisantes pour convertir le monde, et il a prié comme il convient à un Sauveur désireux de nous donner l'exemple ;

— celle du miracle de Cana, comme l'atteste l'Évangile de ce jour : « nondum venit hora mea »,

— et celle de tous les autres miracles, qu'il n'a pas opérés inconsidérément, mais à temps opportun,

pour se révéler : « ut autem sciatis quia Filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata, tunc ait paralytico : Surge »,

pour convertir : « nisi signa et prodigia videritis, non creditis »,

ou pour confondre ses ennemis : « generatio mala et adultera signum querit et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophete. »

Peu condescendant vis-à-vis des incrédules obstinés, « et non fecit ibi virtutes multas, propter incredulitatem illorum »,

Jésus ne refuse rien à ceux qui s'adressent à Lui avec foi : « virtus de illo exibat et sanabat omnes. »

L'heure de la foi c'est toujours son heure : « fides tua te salvum fecit. »

b) *L'heure de sa grâce* : « spiritus ubi vult, spirat. »

— Sans doute, Il a promis d'exaucer nos prières : « petite et accipietis », mais il faut que notre prière revête certain caractère, remplisse certaines conditions.

Or nous nous bornons trop souvent à demander des grâces temporelles, alors que ces choses nous seraient données par surcroît, si d'abord nous cherchions le royaume de Dieu et sa justice : « querite ergo primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis. »

Dans la poursuite même de nos intérêts spirituels, nous n'avons pas assez de foi : nous parlementons avec l'ennemi juré de nos âmes ; nous lui faisons des concessions aussi lâches qu'imprudentes ; nous lui livrons ainsi les clefs de la place et nous ne crions vers le ciel que quand nous avons capitulé : or on ne tente point Dieu : c'est l'heure de notre détresse sans doute, mais ce n'est plus l'heure pour Dieu de se rendre à notre appel et de nous secourir.

L'heure de sa grâce, c'est l'heure où Jésus nous presse de lui ouvrir notre âme : « sto ad ostium et pulso », de lui faire hommage de notre cœur : « fili, præbe cor tuum mihi », de renoncer pour Lui à telle ou telle créature, de rompre avec telle ou telle attache ; l'heure en un mot de toutes les saines émotions, de toutes les pieuses pensées, de tous les nobles désirs, de toutes les généreuses résolutions, etc.

Et cette heure bénie, où Jésus Lui-même se met à la disposition de nos âmes, est sans doute l'heure par excellence de ses faveurs et de notre salut : « ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis » ; l'heure où notre fidélité lui est plus agréable et où notre résistance lui est plus insupportable : « ne quis desit gratiæ Dei. »

Il y a ainsi dans la vie du chrétien des heures marquées par le passage de Jésus et le souffle de son Esprit : tous malheureusement ne correspondent point à ces avances divines, un grand nombre violent les promesses de leur baptême, trahissent leurs serments, entassent iniquité sur iniquité. Qu'ils prennent garde cependant que Jésus qui passe et frappe à la porte de leur cœur, ne se représente plus : « time Jesum trans-euntem et non amplius revertentem. »

c) *L'heure de son triomphe* enfin.

— Sans doute il a,

dès le berceau, échappé à la jalousie cruelle et aux poursuites sanguinaires d'Hérode ;

à douze ans, étonné les Docteurs dans le temple et résolu leurs questions embarrassantes ;

plus tard encore, et en maintes circonstances, déconcerté et confondu ses ennemis par la sagesse de ses réponses, la sainteté de sa vie et l'éclat de ses miracles ;

— mais pour nous apprendre à ne voir dans la terre qu'un lieu d'exil, dans la vie qu'une épreuve, et à n'attendre notre récompense que dans le ciel, il n'a voulu triompher vraiment lui-même qu'après sa mort, préférant ainsi aux joies du triomphe les souffrances et les humiliations du dernier des hommes.

C'était d'ailleurs se préparer le triomphe le plus éclatant et le plus décisif. Livré à ses ennemis par un traître, garrotté, flagellé, couronné d'épines, chargé d'une croix, accablé de coups et d'injures, crucifié, percé au côté par le fer d'une lance, abreuvé de fiel et de vinaigre, Il devait sur l'heure succomber à tant de souffrances : c'en était donc fait de Lui, de son ensei-

gnement et de son influence, si l'on prévenait toute supercherie ; et les précautions étaient faciles à prendre : une pierre à rouler devant la porte du sépulcre, une garde à organiser pour en surveiller l'accès.

Or l'heure destinée dans la pensée des Juifs à anéantir l'influence et la mémoire du Christ, était justement dans le plan divin l'heure marquée pour son triomphe. Et en effet, comme Il l'avait prédit, le troisième jour après sa mort, Il sortait vivant et immortel de son tombeau. La puissance de ses ennemis se trouvait donc réduite à néant, et au contraire sa sagesse infinie, sa vertu incomparable, sa toute-puissance, sa divinité exaltées. « Ego vici mundum », pouvait-il dire.

— C'est un premier triomphe, continué ou plutôt renouvelé à toutes les époques de l'histoire par la victoire de l'Eglise sur les païens, les hérétiques et les impies. « Portæ inferi non prævalebunt adversus eam. »

— A la fin des temps commencera avec le jugement général le triomphe définitif de Jésus sur Satan et des bons sur les méchants. Ce sera vraiment le jour de Dieu, « dies iræ », et l'avènement de son règne sans fin.

CONCLUSION. Bénissons donc la Providence et mettons à profit ses bienfaits, c'est-à-dire

les miracles de Jésus, qui doivent affermir et aviver notre foi ;

ses grâces, qui suffisent à nos besoins, et dont nous abusons avec tant de légèreté ;

ses triomphes enfin, si consolants et si encourageants ; afin d'avoir part au triomphe de la résurrection au grand jour du Seigneur : « hæc dies quam fecit Dominus, »

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE LIBROS

SERMON

POUR LE III^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

*Domine, non sum dignus ut
intres sub tectum meum.*

(Matth., viii, 8.)

N'est-ce pas à nous plutôt qu'au centenier qu'il convient de tenir ce langage de profonde et sincère humilité? Au centenier qui lui demandait la guérison de son serviteur, Jésus avait répondu, il est vrai : « J'irai et je le guérirai. » Mais le Sauveur ne fait-il pas davantage pour nous et pour chacun de nous? Par la communion ne descend-il pas dans nos poitrines? ne devient-il pas l'hôte de nos âmes? Or songeons-nous, quand Jésus nous fait cette faveur, que, loin d'y avoir aucun droit, nous en sommes très indignes? Avons-nous assez de foi pour être humbles? C'est bien alors cependant que l'humilité s'impose. Jésus est en effet :

a) *La grandeur suprême.*

— Il est tout-puissant : d'une seule parole, Il a tiré tous les êtres du néant : « omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est. »

Il est éternel : « hoc erat in principio apud Deum », dit saint Jean : « Ego sum, qui sum » ; « antequam Abraham fieret, ego sum. »

Il est immense : « quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam ? Si ascendero in caelum, tu illic es ; si descendero in infernum, ades. »

Enfin Il est la majesté souveraine, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, de qui relèvent toutes les créatures, etc.

— Or qu'est-ce que l'homme pour approcher d'un Dieu si grand ? « Quid est homo, quia magnificas eum ? »
Une créature

vile : « memento, quæso, quod sicut lutum fecisti me et in pulverem reduces me » ;

éphémère, dont les jours ou les heures sont comptés : « nihil sunt dies mei » ; « si mane quæsieris me, non subsistam » ;

faible et impuissante, comme la feuille légère que le vent emporte : « folium quod vento rapitur » ;

et bornée en tous sens : « constituisti terminos ejus, qui præteriri non poterunt. »

Comment donc à l'approche de Jésus-Hostie ne pas nous écrier : « Domine, non sum dignus ? »

b) La sainteté parfaite.

— En Jésus nulle souillure : « quis ex vobis arguet me de peccato ? » Il est l'innocence même.

Il a le mal en horreur et en abomination : « non Deus volens iniquitatem tu es... Odisti omnes qui operantur iniquitatem. »

Il le hait si vivement que, pour le détruire, Il n'a pas craint de revêtir notre nature, de s'exposer aux humiliations, aux injures, à tous les mauvais traitements, et de verser même tout son sang.

Impeccable enfin, Il est la source de toute pureté,

de toute justice, de toute vertu et de toute grâce : « de plenitudine ejus omnes accepimus et gratiam pro gratia. »

— Or nous ne sommes que péché et corruption ; nous naissons dans le mal ; avec son sang Adam nous a transmis sa faute ;

et le baptême, en nous purifiant de la souillure originelle, ne déracine pas de nos cœurs les tendances mauvaises ou les inclinations vicieuses ; elles croissent donc et se développent, si l'on n'y prend garde, au point d'étouffer les nobles et généreuses inspirations ;

des fautes aussi graves que nombreuses en sont les fruits :

nos vertus mêmes, à ce contact, ne restent pas pures de tout alliage mauvais.

Comment donc, si coupables, si impurs, si imparfaits, pouvons-nous oublier, même après l'absolution du prêtre, nos perfidies et nos lâchetés, et, quand le Sauveur descend dans le temple tant de fois profané de notre cœur, ne pas répéter avec l'humilité du centenaire : « Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum ? »

c) La charité infinie.

— Car Dieu est charité : « Deus charitas est » ; c'est par amour qu'Il nous a créés et nous a faits à son image et à sa ressemblance ;

Il veille avec une sollicitude toute maternelle sur chacun de nous ; il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans son agrément, et Il est attentif à tous nos besoins : « nolite solliciti esse animæ vestre quid manducetis, neque corpori quid induamini.... Pater vester scit quoniam his indigetis » ;

Il aime surtout nos âmes, qu'Il a faites capables de Le connaître et de L'aimer ;

et Il les aime au point de leur sacrifier son repos et sa vie : « in finem dilexit eos » ; « tradidit semetipsum pro me. »

Enfin par la grâce sanctifiante nous devenons enfants adoptifs de Dieu et frères de Jésus, et c'est en toute vérité que nous pouvons appeler le Seigneur notre Père : « Pater noster. »

— Or rendons-nous à Jésus amour pour amour ? Nous ne sommes, hélas ! pour la plupart que de lâches égoïstes ; nous ne songeons qu'à nous, nous n'aimons que nous et la partie la moins généreuse de nous-mêmes ;

nous n'acceptons de la loi de Dieu que ce qui nous agréé ;

nous nous révoltons contre ce qui nous gêne ou nous contrarie ;

notre vie est à peu près étrangère au dévouement, au zèle, au sacrifice ; nous n'avons d'autres préoccupations que celles du bien-être et de la jouissance ;

quand Jésus se contente de notre bonne volonté et de nos efforts, ne devons-nous pas nous reconnaître indignes de tant de bonté : « Domine, non sum dignus ? »

CONCLUSION. Rien de plus naturel que ces réflexions : elles s'imposent à quiconque s'approche de la sainte Table :

pour deux motifs opposés (la fréquentation trop rare ou la pratique trop familière) la communion n'éveille cependant ces sentiments que dans peu d'âmes et celles-là seulement dont la foi s'entretient par la prière et la méditation ;

c'est de ces âmes privilégiées que le Sauveur répète ce qu'Il disait du centenier : « non inveni tantam fidem in Israel » ;

et c'est à elles que vont toutes ses faveurs : « sicut credidisti, fiat tibi. »

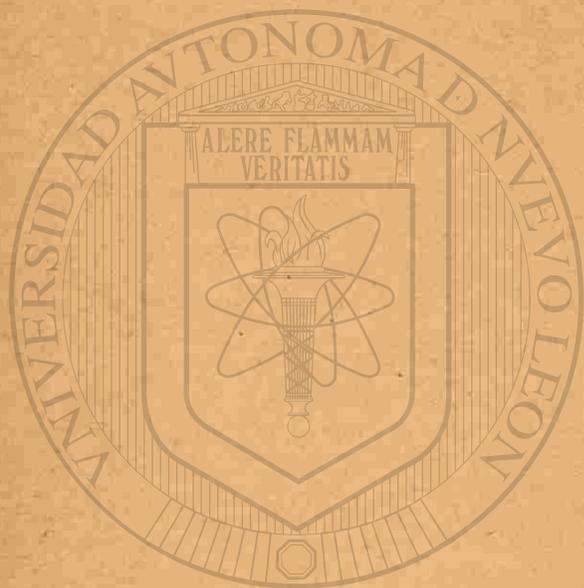
Pour que la sainte communion nous profite comme à elles, suivons donc leur exemple : prions, renouvelons notre foi en la grandeur, en la sainteté, en la charité de Jésus ;

et l'humilité où nous tiendra le sentiment de notre misère nous obtiendra pour nous ou pour les nôtres les grâces que nous implorons.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
CENTRO GENERAL DE BIBLIOTECAS

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMON POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION

*Viderunt oculi mei salutare
tuum.* (Luc., II, 30.)

Conduit au temple par l'Esprit-Saint, le vieillard Siméon, dans une vision prophétique, aperçoit la carrière de Jésus et distingue les principaux caractères de sa mission : il salue en Lui

a) *Le Docteur* dont les lumières éclaireront le monde entier : « lumen ad revelationem gentium » ;

le Docteur qui à douze ans étonnera les Docteurs assemblés au temple ;

le Docteur qui confondra ses ennemis par la sagesse de ses réponses ;

le Docteur qui défilera toutes les philosophies par les principes de son dogme et les maximes de sa morale ;

le Docteur qui dictera l'Evangile, « ce livre où pas un mot ne change. »

— A l'avance le saint vieillard exalte cette doctrine *salutaire* qui enseigne

non seulement la puissance mais la bonté, l'amour et la miséricorde du Créateur, « Deus charitas est » ;

la dignité et la grandeur de l'homme déchu ;

la signification et le prix de la vie, et l'usage qu'il en faut faire ;

la stérilité de la foi sans les œuvres, et la nécessité des œuvres pour le salut ;

doctrine *divine* par sa pureté, son élévation et sa sagesse ;

doctrine *humaine* par sa correspondance merveilleuse avec les besoins et les aspirations de l'homme.

b) *Le Prêtre* par excellence : et Jésus est prêtre en effet

par le *caractère* : Il est le Christ, c'est-à-dire l'Oint du Seigneur ;

par la *mission* : « tu es sacerdos in æternum » ;

« ideo missus sum ad oves quæ perierunt » ;

par la *sainteté* : « quis arguet me de peccato ? ».....

« quæ placita sunt ei, facio semper » ;

par la *charité* : « usque in finem dilexit eos » ;

« transiit benefaciendo » ;

par la *sollicitude* et le *zèle* : « ego sum pastor bonus », et sa vie n'a été qu'un apostolat ;

par les *fonctions* et le *ministère*. Il prie ; il adore en esprit et en vérité. Il intercède, et seul il peut faire agréer de Dieu la prière, le repentir et les expiations de l'homme. — Il est sacrificateur enfin et, nouvel Isaac, s'offre lui-même en victime à la justice de son Père.

Le vieillard Siméon bénit enfin l'hostie destinée à ce sacrifice,

c) le *Martyr* dont le sang doit régénérer l'humanité : « et tuam ipsius animam pertransibit gladius », dit-il à Marie ;

— l'Agneau sans tache qui doit effacer les péchés du monde et purifier les hommes de leurs iniquités les plus monstrueuses ;

Le sang des martyrs est sans doute une semence ; mais rien de fécond comme le sang de Jésus..... et

rien d'aussi précieux aux yeux de Dieu : « pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. »..... La Victime de nos autels expie tout pour ceux qui veulent profiter de ses mérites ;

— le martyr auquel il n'a été épargné ni humiliations, ni outrages, ni souffrances ;

qui féconde nos épreuves, nos larmes, nos travaux, en allégeant nos souffrances :

dont la mort enfin nous ouvre le ciel.

CONCLUSION. Avec le saint vieillard Siméon entonnons le cantique de la reconnaissance : « viderunt oculi mei salutare tuum » ;

et songeons surtout à mettre à profit la grâce inestimable que le ciel nous accorde ; efforçons-nous

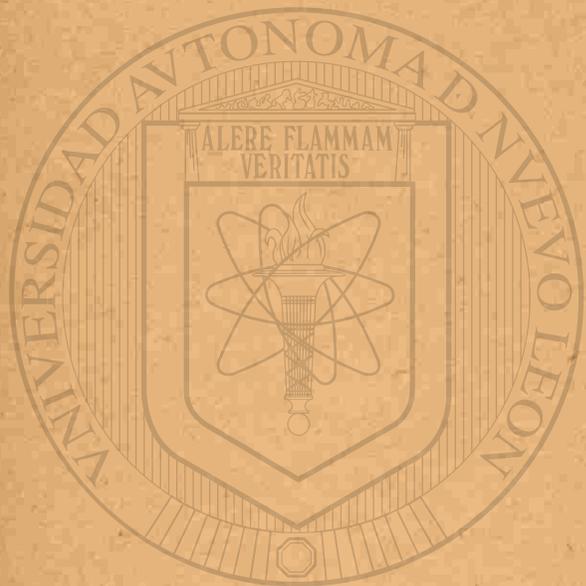
de méditer et de pratiquer les enseignements du Docteur des Docteurs ;

d'unir nos prières et nos sacrifices aux prières et aux sacrifices du prêtre par excellence (ne demandant rien à Dieu qu'en son nom, et répétant la prière que Lui-même nous a enseignée : « Pater noster » ;

enfin, de participer aux mérites infinis du martyr vainqueur de la mort.

008591

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMON

POUR LE IV^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Quid timidi estis, modicæ fidei?
(Matth., VIII, 26.)

C'était sur le lac de Tibériade : • Jésus était entré dans une barque en compagnie de ses disciples. Tout à coup il s'éleva sur la mer une si violente tempête que la barque était couverte par les flots. Jésus cependant dormait. Alors ses disciples s'approchèrent de Lui, et Le réveillèrent, en Lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus leur dit : Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? En même temps, Il se leva et commanda aux vents et à la mer : et il se fit un grand calme. •

Telle est la scène émouvante et grandiose que nous rappelle aujourd'hui l'Eglise. Or rien de plus utile et intéressant à méditer pour nous que cette page de l'Evangile. C'est souvent en effet que notre foi erie détresse vers le ciel et que le Sauveur est obligé de gourmander notre peu de confiance : • quid timidi estis, modicæ fidei ? •

a) Combien d'hommes aujourd'hui ne désertent pas le champ de bataille, parce qu'ils considèrent la bataille comme perdue à l'avance ! Ils s'émouvent et s'alarment

du concours des circonstances les plus sombres. L'éducation de l'enfance livrée à des mains indignes, l'oubli, chez la jeunesse, des principes les plus élémentaires de la dignité morale, l'injuste et odieuse aversion de la classe aisée pour le peuple qui la fait vivre, la rancune profonde des déshérités de la fortune contre l'égoïsme révoltant et le luxe insolent des riches, le mépris de l'autorité, de la loi et du droit, l'abus de la force et le triomphe inique de la violence, la licence et les scandales de la presse, les sarcasmes et les profanations de l'impiété, l'impudence de l'hérésie et de l'apostasie, la persécution dirigée contre l'Eglise et ses ministres, le ridicule jeté sur les maximes les plus saintes de l'Evangile, enfin le blasphème lancé à la face de Jésus sur sa science, sa sainteté et sa divinité : que de vagues menaçantes ! et que de fois ne sommes-nous pas tentés de nous écrier comme l'Apôtre : « salva nos, Domine, perimus ! »

Dans notre vie privée, même détresse et même défaillance. Nous sommes si inconstants et si versatiles ! nous avons tant d'attrait pour le vice et tant de répugnance pour la vertu ! Que de tiédeur dans notre piété ! que de légèreté dans nos résolutions ! que de langueur dans notre prière ! Et en face de tant d'ennemis à combattre (les légions de l'enfer, le monde et ses séductions, et nous-mêmes, nos sens embrasés, nos instincts déchaînés, nos passions frémissantes), comment nous défendre d'une pensée de découragement ? Qui donc, en face de ces tentations cent fois conjurées et toujours renaissantes, n'a pas senti le désespoir lui monter au cœur ? Quelques-uns pensent encore à recourir au Seigneur : « salva nos, Domine, perimus » ; mais le grand nombre se borne à répéter : « perimus », et, sans

lutter contre la tempête plus furieuse et plus violente, se livre au flot dévorant.

Or, quelle que soit la tempête qui menace de nous engloutir, la foi réprouve tout découragement et tout désespoir : « quid timidi estis, modicæ fidei ? »

b) Et en effet n'avons-nous pas, pour nous soutenir, la parole du Seigneur qui ne ment point et qui ne se trompe point ? Tourmenté par l'aiguillon de la chair, saint Paul conjure par trois fois le Seigneur d'éloigner de lui l'Ange de Satan, et le Sauveur lui répond : « sufficit tibi gratia mea. » C'est donc que la grâce nous rend plus forts que Satan et que de notre empressement à y recourir, de notre fidélité à y correspondre, dépend notre triomphe. « Omnia possum in eo qui me confortat », s'écrie le même apôtre saint Paul.

Et la victoire sur le monde n'est ni moins certaine ni moins facile : « ayez confiance, nous dit Jésus, j'ai vaincu le monde. » Tous les scandales, tous les outrages, tous les mauvais traitements seront impuissants à nous ébranler si nous restons unis à Jésus par la charité : « certus sum quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque virtutes..... neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei. »

Enfin, quels que soient les périls qui menacent l'Eglise, elle ne peut périr. Jésus a prié pour Pierre : « ego rogavi pro te ut non deficiat fides tua » ; Il assiste ses successeurs : « ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi », et Il leur promet le triomphe sur Satan et ses anges de ténèbres : « et porta inferi non prævalebunt adversus eam. »

c) Qu'on ouvre maintenant l'histoire, et l'on cons-

tatera avec bonheur la réalisation des promesses et des prédictions de Jésus :

L'histoire générale du christianisme d'abord, où l'on voit le Christ lui-même sortir vivant du tombeau, les chrétiens se multiplier en raison des persécutions dont ils sont l'objet; l'Eglise, un moment enfouie dans les catacombes, paraître ensuite au grand jour; les Pères, les Docteurs et les Evêques, véritables athlètes de la foi, terrasser l'erreur et l'impiété; le christianisme supplanter le paganisme; la civilisation succéder à la barbarie, enfin l'esprit de l'Evangile se répandre en dépit des efforts tentés pour l'étouffer par tous les tyrans de tous les pays et de tous les siècles.

Et la vie privée des saints n'est pas moins édifiante ni moins consolante que l'histoire de l'Eglise. Tous ont été aux prises avec les mêmes ennemis et les mêmes difficultés que nous; un grand nombre même ont été cruellement éprouvés dans leur foi ou dans leur charité par les plus affreux tourments ou les plus ignobles tentations: chez tous cependant la grâce a triomphé de la nature, des délicatesses et des répugnances de la chair, et de toutes les séductions de la beauté, de la fortune ou de la gloire.

Pourquoi donc ne pas prendre confiance nous-mêmes à la vue de tant de prodiges: « quid timidi estis, modicæ fidei? »

d) Enfin, qu'il s'agisse des ennemis communs de l'Eglise ou des ennemis particuliers de nos âmes, Jésus tient à notre disposition le secours de son bras tout-puissant: « Demandez et vous recevrez », nous dit-il; « tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » Et nous savons qu'en effet

la foi et la prière opèrent des prodiges, transportent des montagnes.

Pour la cause générale de l'Eglise unissons donc nos prières, nos expiations, nos sacrifices et nos efforts qui sont encore des prières; levons les bras au ciel et le Dieu des armées frappera d'aveuglement les ennemis de son Christ, sèmera la mésintelligence et la division dans leur camp, déconcertera leurs plans, réduira à néant leurs projets.

Et si c'est au fond de nos cœurs que gronde l'orage, invoquons Jésus qui est avec nous et dont le cœur veille; et, sa grâce apaisant nos passions, il se fera un grand calme.

CONCLUSION. Soyons donc sans crainte, puisque nous avons Dieu pour nous: « si Deus pro nobis, quis contra nos? »

dans toutes les épreuves qui fondent sur l'Eglise ou qui nous menacent nous-mêmes, prions le Sauveur de commander aux vents et à la mer;

et bannissons d'indignes frayeurs: « quid timidi estis, modicæ fidei? »

Nous ne ferons naufrage et ne périrons sans retour que quand notre foi aura sombré.

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMON

POUR LE V^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Inimicus homo hoc fecit.
(Matth., XIII, 28.)

Que d'enseignements encore dans l'Évangile de ce jour ! que de réflexions pratiques il suggère ! Qu'il me soit permis d'en faire l'application aux éducateurs (parents et maîtres) chargés de cultiver l'âme des enfants.

a) Le champ du père de famille, c'est le cœur humain qui est en chacun de nous comme *la terre de Dieu*. Arrosée d'un sang divin, cette terre est riche et fertile : travaillée par l'éducation chrétienne, elle ne tarde pas à se couvrir de nombreux épis. Et de fait nous voyons dans les âmes jeunes, fidèles à la grâce, s'épanouir une à une les vertus les plus délicates : la foi naïve et sereine, la pureté simple et radieuse, la charité aimable et expansive....

b) Mais pourquoi faut-il que, tombée de je ne sais quelle main, l'ivraie se mêle au pur froment ?

Un jour dans l'âme de cet enfant se lit et se reconnaît le trouble : ce n'est plus sur son front la même

sérénité, son œil se voile comme importuné par la lumière : ce n'est plus la même confiance, ni la même joie, ni le même abandon.....

quelle main a semé dans cette âme le mauvais grain ? C'est la question qu'il conviendrait de se poser. Jusqu'à un certain point la loi civile protège contre la brutalité du vice la virginité du corps ; mais de la virginité de l'âme, qui se soucie-t-elle du viol de l'âme, qui s'émeut ? Pour être moins apparent, le mal est-il moins grave cependant ?

Or il serait peut-être difficile, tant sont nombreux les complices, de discerner le vrai coupable.

— C'est souvent un *ami* : les parents se préoccupent si peu des fréquentations de leurs enfants ! ils choisissent si mal les compagnons de jeu ou de travail qu'ils leur donnent ! Or la réflexion, la proposition d'un camarade peut être fatale à ces jeunes âmes, et, plus souvent qu'on ne le suppose, est suivie pour elles des plus déplorable conséquences ;

— souvent ce sont les *parents* eux-mêmes : peu circonspects dans leurs paroles ou leurs actions, ils oublient trop facilement les principes d'une délicatesse même païenne, « *maxima puero debetur reverentia* », et par leurs propos, leurs exemples, jettent dans l'âme de leurs enfants une semence de vices destinée tôt ou tard à y étouffer le bon grain ;

— ce sont encore les éducateurs et les *maîtres*, si influents et si dangereux par leurs principes, leurs insinuations, leurs conseils et leurs exemples : on confie trop souvent sans examen l'âme des enfants à n'importe quels maîtres sous prétexte de science, comme si la première science n'était pas celle du bien et de la vertu, et la plus noble palme, celle d'une bonne vie ;

— c'est le milieu enfin, c'est-à-dire le monde dans lequel on vit, le spectacle qu'on a sous les yeux, les livres au titre suggestif, les statues aux formes voluptueuses, etc.

c) Mais quelle que soit la main qui ait semé l'ivraie, c'est la main d'un malfaiteur : « *inimicus homo hoc fecit* » ;

parce que le mal fait à l'âme est le plus grand de tous les maux ;

parce que ce mal est souvent irréparable. Voyez-vous cet enfant dépérir chaque jour ? Un soir il est rentré rêveur, soucieux, taciturne : peu à peu son regard s'est éteint, ses joues se sont amaigries, et la vie semble à chaque instant se retirer de ses membres..... C'est là pourtant son moindre malheur ; un mal autrement grave le ronge au dedans : son imagination s'est assombrie, sa foi s'est obscurcie et la défiance a refroidi son cœur.

Heureux si l'ivraie n'étouffe pas un jour le bon grain : ce serait une âme perdue pour l'éternité...

Qu'on dise maintenant qu'un enfant doit être instruit de tout, qu'il doit connaître le bien et le mal : il est aisé de répondre que la connaissance du mal n'est que dangereuse, et que la science du mal se confond ordinairement dans la pratique avec l'expérience du mal, laquelle est toujours néfaste... On ne devrait pas oublier surtout la parole de Notre-Seigneur à ce sujet : « il est nécessaire que le scandale arrive, mais malheur à celui par qui il arrive... il serait préférable pour cet homme de n'être pas né. »

Mais on va plus loin, et quand on n'a pas l'énergie de lutter contre ses vices, on affirme les droits de la passion : thèse abominable et absurde ; que n'affirme-t-on

les droits de la maladie ? et pourquoi permet-on à l'âme les poisons que l'on interdit au corps ?

d) Dieu, parce qu'il est patient et éternel tolère l'ivraie dans son champ jusqu'au jour de la moisson ; mais à l'heure du jugement il séparera l'ivraie du bon grain, et jetant la zizanie aux flammes éternelles il placera le froment dans les greniers célestes.

CONCLUSION. A vous donc, mes frères, de mettre à profit les leçons et les avertissements du Sauveur.

C'est par défaut de vigilance que vous laissez envahir l'âme de vos enfants : « cum autem dormirent homines, venit inimicus ejus » ; soyez désormais plus attentifs et plus prudents :

veillez sur ceux à qui vous confiez le soin de leurs premiers ans ;

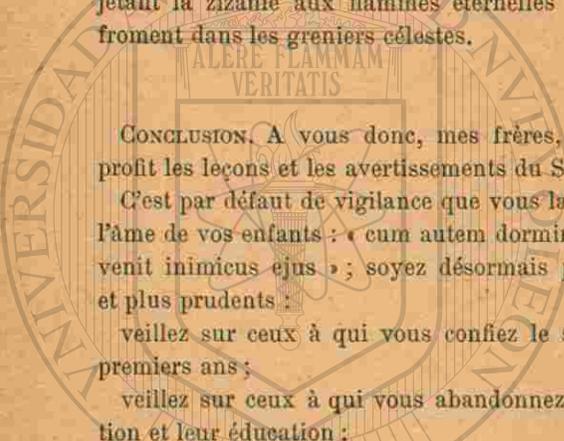
veillez sur ceux à qui vous abandonnez leur instruction et leur éducation ;

veillez sur les compagnies qu'ils fréquentent, sur le monde dans lequel vous les introduisez ;

veillez sur vous-mêmes, sur vos paroles, sur vos actions pour ne rien faire qui puisse entamer la pureté de leur cœur ou la sincérité de leurs convictions ;

et si vous ne pouvez prévenir tout scandale, veillez enfin pour que le mal ne s'aggrave pas, pour que l'ivraie ne supplante jamais en leur âme le pur froment.

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMON

POUR LE VI^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

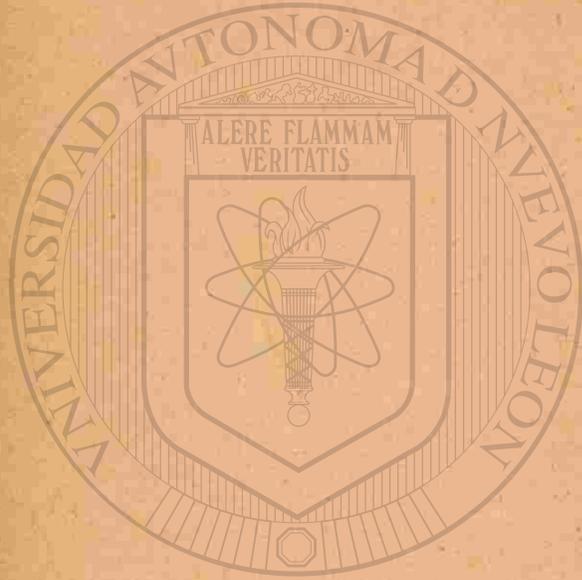
*Cum autem creverit, majus est
omnibus oleribus, et fit arbor.*
(Matth., xiii, 32.)

C'est avec fierté que nous contemplons cette jeune et alerte semeuse qui sur nos pièces de monnaie figure la généreuse France. Pourquoi l'art chrétien ne s'est-il pas avisé plus tôt de cette image à la fois gracieuse et sublime pour représenter l'incomparable bienfaiteur de l'humanité, le Sauveur Jésus ? Ne s'est-il pas comparé lui-même à un semeur : « exiit homo qui seminavit.... semen est verbum Dei ? » Et n'est-ce pas Lui qui a jeté à pleine main le bon grain, et dont la semence est devenue grand arbre ?

C'est cette fécondité merveilleuse de la parole de Dieu que l'Eglise nous invite à considérer aujourd'hui : « cum autem creverit, majus est omnibus oleribus, et fit arbor. »

Qu'y a-t-il de plus humble et de plus simple que l'Evangile ? C'est pourtant ce petit livre qui remplit aujourd'hui le monde entier de sa profonde et bienfaisante influence :

a) Par la foi d'abord.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

— L'Évangile aujourd'hui travaille tous les esprits ; béni ou blasphémé, le nom de Jésus est sur toutes les lèvres ; révérees ou parodiées, ses maximes s'expliquent ou se discutent dans les églises et dans les clubs, dans les manuels de piété et dans les ouvrages les plus profanes :

— de plus en plus on se passionne et l'on se sent pressé de prendre parti pour ou contre ;

— ceux qui n'acceptent point l'Évangile ne peuvent en démontrer la fausseté et sont au moins obligés de suspendre leur jugement ;

— parfois d'un incrédule qu'elle touche, la parole de Dieu fait un voyant, et à toutes les époques de l'histoire se renouvellent ces conversions éclatantes ;

— les esprits les plus sérieux trouvent dans la foi une réponse satisfaisante à leurs préoccupations les plus chères, la solution claire et lumineuse de toutes leurs difficultés ;

— enfin l'Évangile rallie les esprits les plus nombreux et l'hérésie n'est qu'une branche du grand arbre, une branche rongée et pourrie par le ver de l'orgueil.

b) Par l'espérance.

Je le sais bien, les théories modernes ferment le ciel à l'homme et le vouent sans compensation au malheur, à l'injustice, à la souffrance de la vie présente ;

mais l'homme ne se résigne pas à cet enfer ; il ne croit point à des théories bonnes tout au plus pour faire valoir ceux qui les professent ;

ces derniers mêmes, bien loin de faire accepter leurs assertions, n'arrivent pas à s'en convaincre eux-mêmes, si bien qu'il reste aux apôtres comme aux disciples une arrière-pensée, une hésitation, un doute ;

et ce doute est encore un vestige de l'indestructible

espérance qui en dépit de toutes les allégations de l'impie prévaut dans les âmes ;

sans savoir pourquoi, les masses croient que « chacun à son tour », que « tôt ou tard justice se fait », que l'innocence finit par être reconnue, l'honneur vengé, le mérite et la vertu récompensés. Ce n'est là sans doute qu'une superstition, une corruption de la véritable espérance ;

mais les chrétiens savent pourquoi ils espèrent : il leur répugne d'admettre que le Créateur se désintéresse de sa créature, qu'Il soit indifférent au bien ou au mal, et que la vie présente soit le terme de la destinée humaine, heureuse et prospère pour les uns, malheureuse pour les autres qui sont souvent les meilleurs ;

ils croient surtout la parole d'un Dieu qui promet sa grâce à la prière et ses récompenses à la bonne volonté ; or que de fruits ne porte point depuis dix-neuf siècles cette greffe surnaturelle de l'espérance !

que de larmes n'a point séchées la perspective du ciel ! que de souffrances n'a-t-elle point adoucies ! que de courages abattus n'a-t-elle point relevés ! C'est elle qui soutient le pauvre en proie à la faim, l'apôtre en butte à l'épreuve, l'ouvrier accablé par le travail, le chrétien assailli par la tentation, etc.

c) Par la charité.

— Que de merveilles n'a point réalisées l'amour ! La philanthropie a créé des œuvres pour secourir les orphelins, les indigents, les infirmes, les vieillards. On a tout prévu, tout organisé pour soulager ou guérir, et l'on n'a rien ménagé pour assurer la vitalité et le bon fonctionnement de ces œuvres.

Or quelques privilégiés seuls en bénéficient, et leurs

besoins les plus pressants restent ignorés, incompris et inassouvis. Qui donc parle à ces infortunés de leur âme et de ses destinées ? La religion même peut-elle librement pénétrer jusqu'à eux ?

— Tout autre est l'esprit, et non moins imposant le nombre des asiles religieux ouverts à la misère : les besoins de l'âme n'y sont pas moins surveillés que ceux du corps, et le corps même y est l'objet du plus grand respect aussi bien que des soins les plus dévoués.

— A la charité publique se joint, pour en combler les lacunes, la charité (non moins admirable et non moins méritoire) qui se dépense dans l'ombre de la vie privée ; qui s'intéresse à la détresse d'une famille indigente, aux épreuves d'un voisin, aux souffrances d'un ami ;

qui par des secours, des conseils et des prières, s'efforce de sauver, de consoler ou de guérir ;

qui se prive, pour soulager le prochain, du superflu ou même du nécessaire.

Or c'est chaque jour que se renouvellent à nos yeux ces actes de dévouement.

— Que dire maintenant de ces sacrifices accomplis pour la conversion et le salut des âmes ? (les pénitences des ascètes, les fatigues des apôtres, les privations des missionnaires, les épreuves et les tourments des martyrs.)

— Enfin la vie chrétienne n'est que l'immolation de soi-même à Dieu :

immolation des bas instincts et des penchans pervers : « non occides... non mœchaberis, etc. » ;

immolation des passions : « si oculus tuus scandalizat te, abscide eum » ;

immolation des préoccupations mondaines (fortune, considération, jouissance) : « vende quæ habes, et da pauperibus » ;

immolation des affections même les plus légitimes : « qui reliquerit.... fratres, aut sorores, aut patrem.... vitam æternam possidebit. »

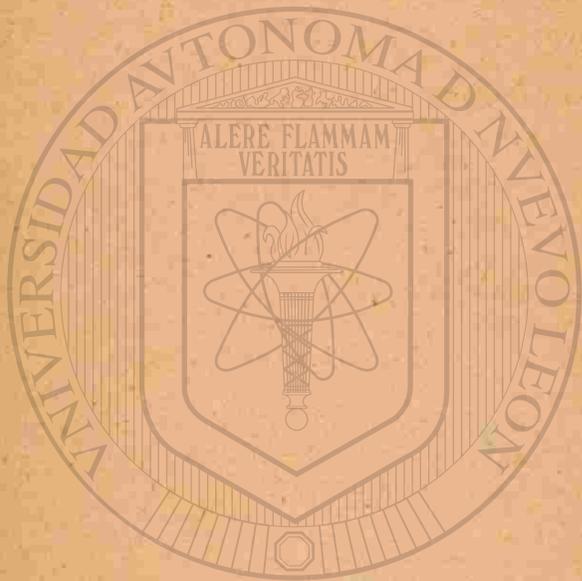
Or rien de plus fécond pour l'honneur, la paix et le bonheur des individus, des familles et des peuples, que l'observation de tous ces préceptes et de tous ces conseils du Sauveur : et l'histoire de la civilisation n'est autre chose que l'histoire de la charité.

CONCLUSION. Telle est la fécondité de la parole divine et l'influence de l'Évangile. N'est-ce pas le grain de sénévé devenu grand arbre ? « cum autem creverit, majus est omnibus olivibus, et fit arbor. »

Ouvrons donc nos âmes au bon grain, et cultivons avec soin la divine semence (par la méditation, la prière et la vigilance) ;

et la foi, l'espérance, la charité, se développant en nous, y produiront une moisson merveilleuse de vertus infiniment agréables aux yeux de Dieu.

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÈSIME

Ite et vos in vineam meam.
(Matth., xx, 7.)

Quel prétexte alléguerons-nous maintenant pour ne pas travailler à notre salut ? Disons-nous que nous avons trop longtemps résisté à l'appel de Dieu ? que nous avons trop indignement abusé de sa grâce ? que nos efforts ne peuvent plus lui être agréables ? que sa majesté ne peut se contenter d'un repentir tardif, intéressé et stérile ?.... Vaines excuses.... « Vous aussi, nous répond le Sauveur, allez à ma vigne : ite et vos in vineam meam. »

L'invitation du Seigneur est

a) *Large* : elle s'adresse

— non seulement aux travailleurs, qui ne craignent point la fatigue et ne se dérobent point à l'effort,

— mais à tous les oisifs : « quid hic statis tota die otiosi ? » C'est-à-dire à tous ceux qui ne possèdent point la grâce : « nemo nos conduxit » ;

aux mondains, préoccupés de leur bien-être matériel, et indifférents à leurs intérêts surnaturels ;

aux libertins, qui n'ont de vie que pour les plaisirs, d'activité et d'entrain que pour les fêtes ;

aux délicats, qui s'émeuvent des difficultés à vaincre, et se rebutent à la pensée même de la souffrance ;

aux timides, paralysés dans leurs efforts par la crainte de la critique ou de la raillerie ;

aux inconstants, dont la conversion n'est jamais définitive, et qui après quelques années, quelques mois ou même quelques semaines passés au service de Dieu, retournent par légèreté, par lassitude ou par découragement à leurs habitudes premières ;

aux fidèles même, dont la foi si souvent est inactive et stérile.

b) *Miséricordieuse.*

Le Seigneur ne se contente pas avec nous d'une visite, ou d'une exhortation : c'est en mille circonstances qu'il se présente à la porte de notre cœur, et nous presse d'être à Lui et de travailler à sa gloire : surtout à quelques dates principales de notre vie :

— Dès notre jeune âge d'abord : il n'est pas exagéré de dire que nous avons pour la plupart sucé la foi avec le lait maternel : or il s'en faut bien que tous nous conservions immaculée jusqu'au jour de notre première communion la blanche robe de notre baptême : soit incurie de leurs familles, soit légèreté de leur entourage, un grand nombre d'enfants perdent avec l'innocence l'habitude de la piété : et leur vie est stérile pour le ciel. Il faut qu'en venant à eux pour la première fois Jésus leur adresse ce doux reproche : « quid hic statis tota die otiosi ? »

— Encore si cette conversion était irrévocable : mais bientôt les défaillances recommencent et les défections se multiplient parmi ceux qui jusqu'alors avaient été généreux et fidèles. Devant les passions révoltées la raison des jeunes gens abdique : légers, capricieux, impatientes du joug, passionnés jusqu'à la violence, les

jeunes gens désertent le champ du devoir et de la vertu et se jettent dans le désordre : ce sont eux qu'on rencontre à toute heure sur les places publiques, oisifs, curieux de nouvelles, avides d'émotions, « stantes in foro otiosos » ; la sixième heure les trouve aussi peu avancés que la troisième : « quid hic statis tota die otiosi ? »

— Voici maintenant l'âge mûr partagé entre les affections domestiques et les soucis de la charge, de l'ambition ou de l'intérêt. Quelle place Dieu occupe-t-il dans une vie si affairée et si mouvementée ? Le monde excuse les écarts de jeunesse par ce principe qui n'est que l'aveu de son indifférence et de sa faiblesse : « il faut que jeunesse se passe » ; mais combien d'hommes, en se mettant sérieusement aux affaires, se mettent à l'affaire la plus sérieuse, celle de l'éternité ? Il n'en est pas un pourtant à qui, un jour ou l'autre, par l'épreuve ou par quelque inspiration secrète, le Sauveur ne répète le mot du père de famille : « ite et vos in vineam meam. »

— Ce n'est que plus tard, au soir de la vie, quand on est fatigué du monde et désabusé de ses promesses mensongères, qu'on se montre plus attentif à la voix de Dieu, plus docile à ses inspirations ; et Jésus ne dédaigne pas en effet, même à cette heure tardive, les efforts d'une volonté alanguie, les soupirs d'un cœur repentant. « Pourquoi vous tenir oisifs toute la journée ? » dit-il aux vieillards fatigués d'une vie stérile : « vous aussi allez à ma vigne. »

Cette miséricorde qui ne se lasse point de pardonner n'est-elle pas infinie ?

c) *Engageante*, en raison du salaire ou plutôt de la récompense qui sera

— *la même pour tous* : quel que soit le temps pendant lequel nous ayons travaillé, et quelle que soit la portion de vigne qui ait été confiée à nos soins : « acceperunt... singulos denarios » ;

— *très juste* puisqu'elle est conforme aux conventions du Seigneur : « amice, non facio tibi injuriam : nonne ex denario convenisti mecum ? »

d'ailleurs le Sauveur est seul bon juge de notre mérite ; seul il sait les ressources dont nous disposons, les difficultés que nous avons à vaincre et les efforts que nous faisons pour les surmonter ;

et pourquoi murmurer enfin, s'il plaît à Dieu de faire aux derniers (parmi lesquels nous nous trouvons peut-être) la même faveur qu'aux premiers ? « an oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum ? »

— *et inestimable* :

sans comparaison avec ce vil métal qu'on appelle l'or, et qui n'a cours que sur cette terre ;

sans comparaison avec tout ce que nous pouvons concevoir et désirer ;

sans comparaison surtout avec nos mérites : « quid habes quod non accepisti ? »

le ciel, pour tout dire en un mot ; un paradis de délices dans une joie sans mélange et un repos sans fin.

CONCLUSION. Profitons donc des exhortations et des encouragements du Sauveur ;

allons à la vigne du Seigneur : c'est-à-dire, en d'autres termes, travaillons à l'affaire de notre salut : la vigne, c'est en effet la participation à la grâce et aux mérites de Jésus : « ego sum vitis, vos palmites » ;

et travaillons avec courage (forts de la grâce de Dieu), et avec confiance (comptant sur la miséricorde de Dieu qui voudra bien agréer nos efforts, les bénir et les récompenser).

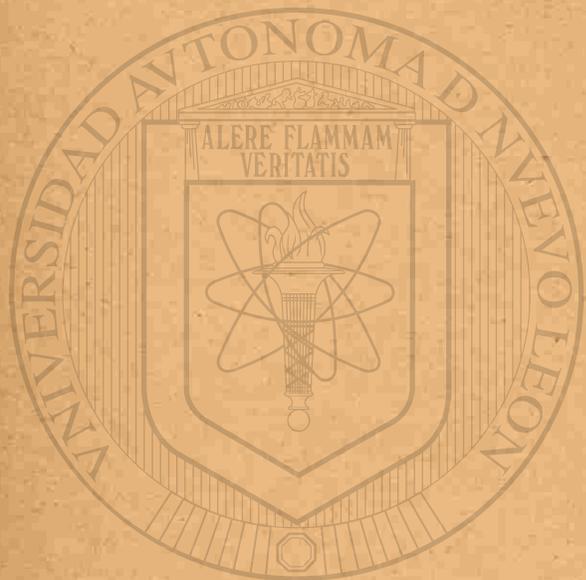


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BICENTARIOS

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÈSIME

Semen est verbum Dei.
(Luc., viii, 11.)

N'allons pas plus loin : jugeons-nous sur cette parole du Maître : « semen est verbum Dei. »

I. Quels fruits la parole de Dieu doit-elle produire dans nos âmes ?

— des fruits de *conversion* et de *renoncement* : la parole de Dieu nous presse

de nous détacher des créatures qui nous empêchent d'être à Dieu ;

de rompre avec les mauvaises habitudes qui nous entraînent à la mort éternelle ;

de nous séparer des amis qui nous scandalisent par leurs propos, leurs conseils ou leurs exemples ;

de nous oublier nous-mêmes, de nous sacrifier dans nos préoccupations de bien-être aux causes supérieures de la justice, de la foi et de la charité ;

— des fruits de *pénitence* et d'*expiation* : la parole de Dieu nous recommande et nous impose

la mortification des sens : ces fenêtres ouvertes sur le monde doivent être de notre part l'objet d'une garde sévère pour que les ennemis du dehors, les mauvaises

impressions, ne pénètrent pas dans le sanctuaire de notre âme ;

la mortification de l'esprit : il faut réprimer notre curiosité et nous interdire toute pensée légère capable de nuire à notre foi ou à notre vertu ;

la mortification du cœur : c'est-à-dire des inclinations grossières et des affections illégitimes qui apparaissent dans nos âmes à côté des aspirations les plus nobles et les plus généreuses ;

— des fruits de *vie éternelle* : la parole de Dieu développe en nous

et la foi, qui anime les œuvres et leur donne une valeur infinie ;

et l'espérance, qui encourage les efforts, adoucit les épreuves et fait chérir les sacrifices ;

et l'amour, qui se dépense pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, se traduit par la pratique généreuse des vertus et se répand en œuvres fécondes :

tels sont les fruits que doit produire en nous la parole de Dieu.

II. Quels fruits y produit-elle ?

— Peut-être, par inattention et distraction, laissons-nous échapper le sens profond de tant de vérités fondamentales et essentielles ;

— peut-être, par légèreté, n'y prenons-nous qu'un intérêt de pure curiosité, incapable de nous émouvoir et de nous convertir ;

— peut-être, par défaut de générosité, notre cœur reste-t-il fermé à la divine semence, rebelle à toutes les bonnes inspirations, à tous les bons conseils, à tous les avertissements de l'Évangile ;

— peut-être, par indifférence, négligeons-nous de

prendre des résolutions efficaces : appliquant notre intelligence, nous n'intéressons pas notre volonté qui demeure oisive, et les oiseaux du ciel emportent ce que nous ne faisons point pénétrer.

Voulons-nous savoir pratiquement si nous sommes dans les dispositions requises pour entendre la parole de Dieu et si nous en profitons réellement, examinons simplement

si nous avons jamais pris une résolution ;

et si nos résolutions sont restées inefficaces, ou, au contraire, ont été suivies d'efforts et d'actes plus généreux.

CONCLUSION. Si la parole de Dieu ne produisait pas en nous les effets dont nous avons parlé, il y aurait lieu de nous inquiéter sérieusement, car c'est cette parole qui fera la base de notre jugement, et elle servira à nous condamner, si elle ne sert pas à nous justifier et à nous glorifier.

Il y aurait lieu surtout de nous mettre sans retard à l'œuvre ;

à défricher le sol de notre cœur, où les préoccupations mondaines étouffent les germes les plus vivaces des vertus ;

à le remuer par la réflexion et la méditation, pour y faire pénétrer la divine semence ;

enfin à appeler la bénédiction de Dieu sur ce travail intérieur, pour qu'il soit fécond en fruits de conversion et de salut. ®

~~~~~

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME <sup>1</sup>

*Domine, ut videam.*  
(Luc., xviii, 41.)

Vous savez, mes Frères, à quel récit de l'Évangile est empruntée cette parole, et à quel fait miraculeux elle se rattache. « Comme Jésus approchait de Jéricho, raconte saint Luc, un aveugle qui était assis le long du chemin où il demandait l'aumône, entendant passer un groupe de gens, s'informa de ce que c'était (achever le récit de l'Évangéliste). » Or

I. La foi de cet homme est *admirable* :

— elle est spontanée : « dixerunt ei quod Jesus Nazarenus transiret. Et clamavit, dicens : Jesu, fili David, miserere mei » ;

— elle se traduit avec vivacité : « qui preibant increpabant eum ut taceret. Ipse vero multo magis clamabat » ;

— c'est une explosion de confiance, et de confiance inébranlable, en la puissance et en la miséricorde du Sauveur : « Domine, ut videam. »

(1) Pour le Mercredi des Cendres, voir à la fin du volume.

Une telle confiance touche le cœur du Seigneur : Il commande qu'on lui amène cet homme, et Il lui rend la vue : « stans autem Jesus jussit illum adduci ad se... et dixit illi : Respice, fides tua te salvum fecit. »

II. Elle est surtout *enviable et imitable*, car,

a) A des degrés divers, nous sommes tous des aveugles

— les uns ne connaissent pas Dieu (par suite de l'ignorance, des préjugés, de l'éducation et du milieu);

— les autres ne se connaissent point eux-mêmes et se font illusion sur leurs véritables sentiments (aveuglés par la passion ou par l'intérêt);

— les autres ne connaissent point la route qui conduit, claire et directe, de l'homme à Dieu, de la terre au ciel;

— les autres enfin voient tout cela, mais d'une manière confuse, et ne sont pas sûrs de suivre le droit chemin; de là une source perpétuelle d'inquiétude.

A tous de crier comme l'aveugle de l'Evangile : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi, faites que je voie : Domine, ut videam. »

b) Et la foi est incomparablement plus précieuse pour nous que la lumière du soleil;

— elle nous est plus nécessaire d'abord. Privé de la lumière du jour, l'aveugle continue à vivre, à se mouvoir et même à se conduire; la perte de la foi a des conséquences autrement graves; elle entraîne la mort immédiate de l'âme (la foi est en effet le principe de toute justification et de toute vie surnaturelle : « justus ex fide vivit »);

— et elle nous est plus bienfaisante : tandis que la lumière du soleil s'arrête à l'enveloppe corporelle, la lumière de la foi pénètre jusqu'au fond de l'âme; et tandis que celle-là est indifférente à notre bonheur, et semble parfois se rire de notre misère (éclairant des mêmes rayons la détresse du pauvre et l'opulence du riche), celle-ci sympathise avec nous et tour à tour nous réjouit ou nous console;

— celle-là enfin a des éclipses : celle-ci dissipe les ténèbres et les nuages qui nous masquent le ciel;

comment donc ne point nous écrier avec plus de conviction encore que l'aveugle de l'Evangile : « Domine, ut videam ? »

c) Ce n'est même point assez d'une conviction acquise par le raisonnement, si ferme qu'elle puisse être, pour satisfaire notre âme. La foi dépasse la raison

— en *portée* : son champ est plus vaste, ses horizons, plus étendus; « la théologie, dit Pascal, est une science, mais en même temps combien est-ce de sciences ! »

— en *certitude* : c'est en effet la parole de Dieu qui appuie et confirme tous ses dogmes;

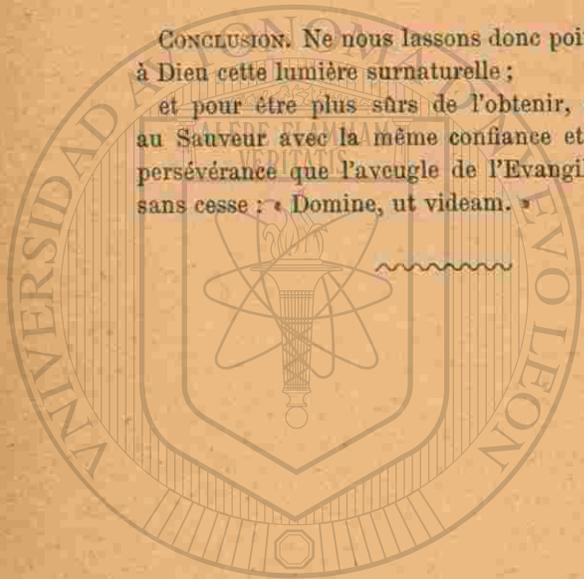
— en *clarté* même : ici point de discussion possible : « est, est ; non, non » ; et ce que la raison ne comprend pas, c'est la foi qui le lui explique, lui donnant le dernier « pourquoi » et le dernier « comment » des choses;

— enfin en *importance* : les vérités de la foi n'intéressent pas seulement la vie présente et le monde actuel; elles dépassent les limites du temps et de l'espace, et fixent les conditions de notre sort éternel.

Telle est la foi : lumière vivifiante pour l'âme, plus bienfaisante que celle des astres, plus douce et plus

vive que celle de la raison, et nécessaire pour éclairer  
notre route, soutenir notre courage, réjouir et consoler  
notre vie.

CONCLUSION. Ne nous laissons donc point de demander  
à Dieu cette lumière surnaturelle ;  
et pour être plus sûrs de l'obtenir, adressons-nous  
au Sauveur avec la même confiance et avec la même  
persévérance que l'aveugle de l'Évangile, lui répétant  
sans cesse : • Domine, ut videam. •



Notes sur le sermon précédent.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



SERMON POUR LE 1<sup>er</sup> DIMANCHE DE CARÊME

*Dominum Deum tuum adorabis,  
et illi soli servies.*  
(Matth., iv, 10.)

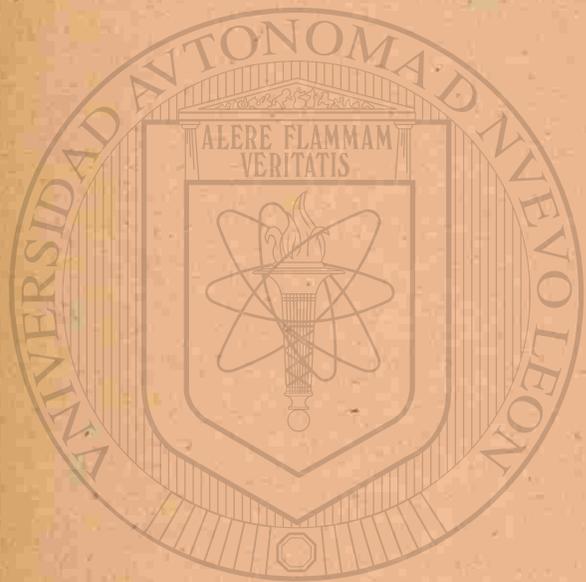
S'il est un temps où nous devons plus particulièrement travailler à nous convertir et nous efforcer de rompre avec les créatures et de revenir à Dieu, c'est sans doute le Carême, à la veille de la communion pascale... Rien ne pouvait donc être mieux approprié à nos besoins que l'Évangile de ce jour et la réponse de Jésus au tentateur : « Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. »

a) « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu », c'est-à-dire :  
— tu reconnaitras d'abord qu'il est Dieu, et, comme tel, ton Créateur et ton Seigneur ; et avec humilité tu te prosternerás devant son infinie majesté, en confessant ton néant ;

— et comme à ton Seigneur tu Lui feras hommage de tout ce que tu es et de tout ce que tu possèdes, reconnaissant que tu tiens tout de sa libéralité ;

— tu déclareras en même temps que de tous ses biens, tu ne veux user que pour sa gloire et conformément à son bon plaisir ;

— tu lui jureras soumission absolue et aveugle ; obéissance et fidélité en tout, partout et toujours ;



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

— tu apporteras à son service de l'empressement et du zèle; ses désirs seront pour toi des ordres; tu seras dévoué à sa cause, à ses intérêts, etc.;

— enfin, comme ce Maître est un Père, ton culte s'inspirera de l'amour.

b) « *Et tu n'adoreras que Lui* » :

l'ordre de Dieu est formel : « *illi soli servies* » : Il n'admet personne à partager avec Lui les hommages et le culte des hommes : ni les puissants de la terre, ni ceux qui ont en partage la science, la gloire, la beauté, le talent, ou la vertu même ;

— Il n'exclut point sans doute les créatures de nos cœurs, parce que, sorties de ses mains, elles sont bonnes ;

Il nous fait même un devoir d'aimer notre prochain comme nous-mêmes ;

mais Il veut que dans les qualités des créatures nous reconnaissons une manifestation de son intelligence et de sa puissance, un rayon de sa beauté et un don de sa bonté ; et qu'à Lui d'abord aillent nos louanges et nos hommages ;

— les créatures en effet, quelque nobles, quelque dignes d'estime qu'elles puissent être, restent par elles-mêmes vaines et misérables, sorties comme nous-mêmes du néant ; il y aurait donc désordre à reporter sur elles des sentiments qui ne sont légitimes qu'envers l'Être suprême, l'auteur de toutes choses ;

— seul en effet Dieu est adorable en raison de sa toute-puissance et de son infinie bonté ; Roi des rois, Seigneur des seigneurs, Il est unique, sans égal, incomparable ; Il a donc droit à des hommages spéciaux, à des honneurs suprêmes, à un culte unique ;

— nous sommes donc des idolâtres, nous qui nous préférons à tout, qui rapportons tout à nous, qui nous faisons le centre de tout (pensées, affections, préoccupations, œuvres) ;

idolâtres encore, si nous oublions Dieu pour les créatures, et négligeons nos devoirs envers Lui pour leur complaire.

CONCLUSION. On comprend que Dieu ait fait de l'obligation de l'adorer et de n'adorer que Lui, le premier de ses préceptes et le premier de nos devoirs : « *hoc est primum mandatum* » ;

examinons-nous maintenant, à la lumière de ces principes :

si nous vivons dans le désordre, rendons à Dieu la première place dans nos affections et nos préoccupations ;

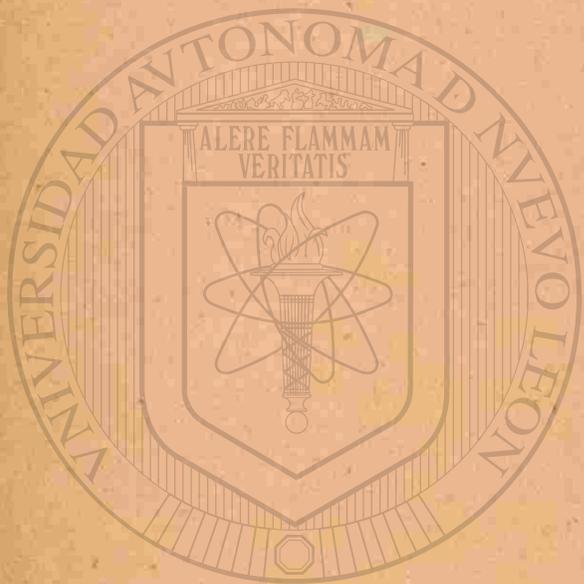
et pour Lui plaire, obéissons à sa loi avec fidélité, empressement, joie et amour ; faisant de l'obligation de Le servir non seulement le plus important de nos devoirs mais le plus grand des honneurs.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMON POUR LE II<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME

*Hic est Filius meus in quo mihi  
bene complacui : ipsum audite.*  
(Matth., xvii, 5.)

Que Jésus fût le Messie et le Fils de Dieu, c'est ce qui ressortait de toute sa vie, de ses enseignements et de ses miracles, de sa sagesse et de sa sainteté. Si Dieu intervint à l'heure solennelle de la Transfiguration, ce fut moins pour affermir notre foi que pour nous inviter à recueillir précieusement la doctrine du Sauveur et à mettre à profit ses divins enseignements : « ipsum audite. »

- I. Oui, c'est Jésus et Jésus seul qu'il faut écouter
- parce qu'il n'y a pas deux vérités ; le problème religieux ne comporte comme tout problème qu'une solution ; la parole de Jésus étant la vérité même (« ego sum veritas »), il faut donc que le langage de ses contradicteurs soit erreur ou mensonge ;
  - parce que Jésus seul a reçu la mission d'enseigner ; c'est la divinité de sa mission et de son enseignement que consacre aujourd'hui la parole de Dieu le Père : « hic est Filius meus in quo mihi bene complacui, ipsum audite » ;
  - enfin parce que seule la science de Jésus est universelle : si vaste et si profonde que soit notre

science, elle se heurte partout au mystère : pour Jésus au contraire rien d'impénétrable : Il connaît tout, le présent, le passé et l'avenir même, les choses du temps et celles de l'éternité, l'homme et Dieu ;

*infaillible* : les opinions des hommes ne sont qu'exagération et contradiction : Jésus ne se trompe point et ne nous trompe point ; comme Il est le principe et la fin, Il est la voie, et quiconque s'écarte de ses enseignements marche à la perdition : « per me si quis non introierit, non salvabitur » ; enfin ses paroles ne passeront point ;

*indispensable* au salut : il ne nous sera pas demandé au dernier jour si nous savons les lettres, les arts ou les sciences, mais si nous avons bien pensé et bien vécu, conformément aux conseils et aux préceptes de Jésus-Christ ; nous ne sommes tenus d'être ni des orateurs, ni des historiens, ni des philosophes ; mais nous sommes tenus d'être des chrétiens généreux et fidèles ; et c'est la science que le Docteur des docteurs est venu apporter aux hommes : « ipsum audite. »

## II. Mais pour profiter de ses enseignements écoutons Jésus

### a) avec attention :

ce sera respect pour le Maître incomparable dont la doctrine défie toute objection et toute contradiction ;

et ce sera intelligence ; l'homme intelligent sait écouter, ce sont les ignorants et les présomptueux qui n'éprouvent pas le besoin de combler leur insuffisance ;

Or Jésus nous parle, ou par ses ministres du haut de la chaire de vérité, ou par lui-même dans le fond de nos cœurs ;

### b) avec foi : c'est-à-dire

avec confiance en son savoir qui est celui d'un Dieu : « hic est Filius meus in quo mihi bene complacui » ;

avec avidité de recueillir ses moindres paroles, et désir de mettre à profit ses conseils ;

avec piété, demandant à Dieu la grâce de bien comprendre, d'aimer et de pratiquer les enseignements de l'Évangile ;

c) avec amour et reconnaissance, car la doctrine de Jésus est

désintéressée : le Sauveur ne consulte que nos intérêts et les plus graves ;

et bienfaisante, alors même qu'elle contrarie les inclinations de notre nature ; Jésus est le médecin qui blesse parfois, mais seulement pour guérir : « si oculus tuus scandalizat te, abscide eum » ; ses conseils nous fortifient dans les tentations ; ses promesses nous consolent dans l'épreuve ; sa parole enfin rend la vie : « ad quem ibimus, Domine, verba vite æternæ habes ? »

CONCLUSION. Ne négligeons donc pas une étude aussi profitable et aussi nécessaire à nos âmes ; mettons-nous décidément à l'École du Christ ;

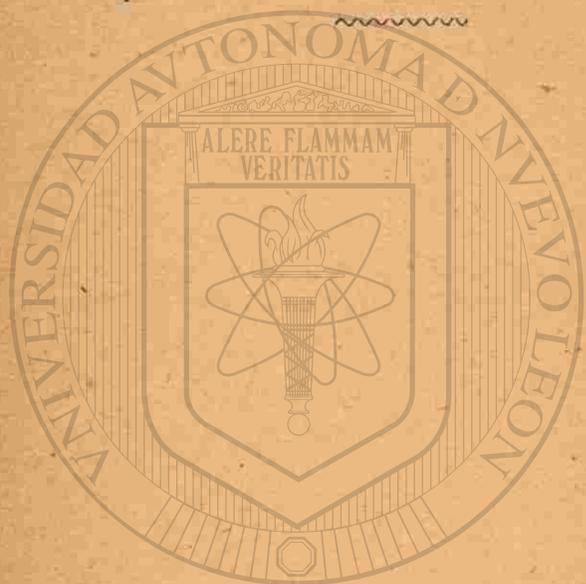
appliquons notre esprit à ses divins enseignements ; aucune science n'est plus digne de notre intérêt ;

aimons l'Évangile comme la volonté du meilleur des Pères, ®

faisons-en l'âme de notre vie et la règle de toute notre conduite ;

enfin, quelles que soient les théories que l'on formule autour de nous, n'en soyons point émus ; et puisque

la parole de Jésus est la parole même de Dieu, méprisons et rejetons, comme mensongères et d'inspiration diabolique, toutes les maximes contraires à sa loi :  
« ipsum audite. »



Notes sur le sermon précédent.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMON POUR LE III<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÈME

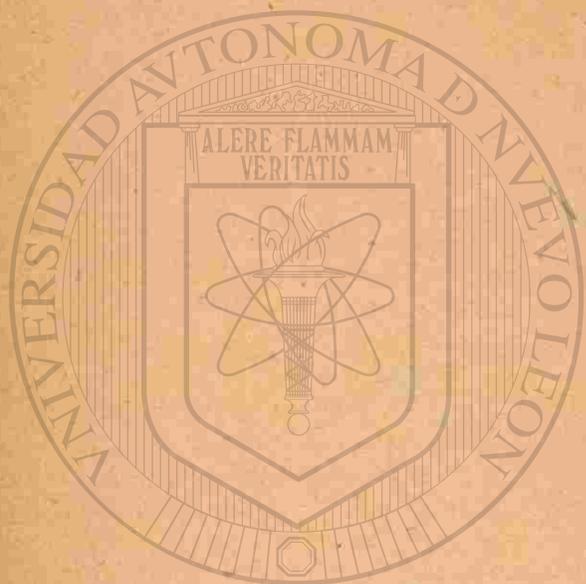
*Qui non est mecum, contra  
me est.* (Luc., XI, 23.)

Aux époques de crise et de lutte, l'égoïsme s'émeut d'une agitation préjudiciable à la tranquillité et au bien-être. Il est sage, pense-t-on, de s'abstenir de toute démonstration et de toute participation au conflit. Mais si la politique s'accommode de cette attitude, la religion la condamne et la réprouve; la parole de Jésus-Christ dans l'Évangile de ce jour ne laisse aucun doute sur ce point : « qui non est mecum, contra me est. »

a) Non, on ne peut pas servir à la fois deux causes, pas plus qu'on ne peut servir à la fois deux maîtres : « aut enim unum odio habebit et alterum diliget, etc. », surtout quand les deux partis sont aussi tranchés, aussi opposés et aussi irréconciliables que le bien et le mal, Dieu et Satan; en pareil cas, le choix s'impose, et qui n'est pas avec Dieu est contre Dieu.

On ne peut donc se faire une religion à sa guise, être bon avec les bons, méchant avec les méchants, être tour à tour l'homme de Dieu et l'homme de Satan. ®

b) En vain allègue-t-on qu'en participant aux actes des méchants (lois, prescriptions impies), on cède à la



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nécessité des temps, aux exigences du milieu, à l'entraînement, et qu'on désavoue du fond du cœur ces mesures iniques; ce divorce de la langue et du cœur est un mensonge, une lâcheté et une trahison.

Une telle complaisance envers les méchants constitue, qu'on le veuille ou non, une réelle et grave complicité.

c) Ne ferait-on même que se mêler aux méchants, sans participer à leurs projets et à leurs complots, le seul fait de prendre part à leurs assemblées, la simple présence au milieu de leur camp est une concession qu'on leur fait, un avantage qu'on leur accorde, un concours qu'on leur prête contre le bien;

et ce concours est d'autant plus funeste à la cause de Dieu, d'autant plus profitable à celle de Satan, qu'on est plus en vue par sa situation, plus influent par son nom, son caractère, son crédit, sa fortune, etc. — Le scandale, toujours trop gros de conséquences, s'ajoute alors à une complicité que la conscience réproouve, et fait de l'homme assez faible pour s'y prêter, un ennemi de Jésus-Christ et de l'Eglise: « qui non est mecum, contra me est. »

d) On se renferme enfin dans une abstention systématique à l'égard des deux causes: on garde pour soi, dit-on, ses sentiments, c'est-à-dire sa sympathie et ses préférences pour la cause de l'Eglise; et on évite soigneusement de paraître en public parmi les bons, même pour remplir les devoirs les plus élémentaires de la vie chrétienne;

en quoi on commet un grave oubli et une erreur des plus funestes pour l'âme. Chacun a en effet sa place assignée dans la milice de l'Eglise: ne pas se rendre

à son poste, ne pas le garder, c'est priver l'armée de Dieu d'un concours sur lequel elle compte et dont elle a besoin, et, par cette défection même, grossir et fortifier dans la même mesure le camp ennemi: « qui non est mecum, contra me est. »

e) Les exigences du Sauveur ne sont donc que très légitimes; et cette parole en apparence si sévère: « qui non est mecum, contra me est » n'est en somme que l'expression de son amour infini, amour saintement jaloux qui n'admet et ne peut admettre de préférence ni même de partage. « Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus »; « si quis.... non odit patrem suum, et matrem, et uxorem... non potest meus esse discipulus »; « qui non est mecum, contra me est. »

CONCLUSION. Soyons donc franchement avec le Christ:

— abstenons-nous de toute participation, non seulement effective mais même purement apparente, aux œuvres d'iniquité;

— fuyons le commerce des impies qui s'acharnent à persécuter Dieu et son Eglise: éloignons-nous de leurs assemblées maudites;

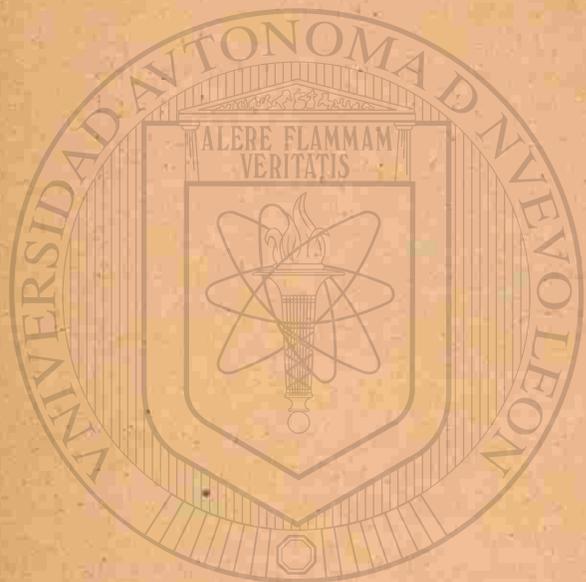
— enfin, au lieu de nous renfermer dans une inaction coupable et néfaste, revenons au véritable esprit du christianisme: « militia est vita hominis super terram »;

et prenant les armes de la foi marchons au combat, à la destruction de l'impiété, de l'erreur et de l'iniquité;

et Jésus-Christ confessera devant son Père notre énergie et notre bravoure dignes de l'immortelle couronne: « qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo. »

Notes sur le sermon précédent.

---



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA

## SERMON POUR LE IV<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME

---

*Sequebatur eum multitudo magna, quia videbant signa quæ faciebat.*

(Joan., vi, 2.)

Il est de mode aujourd'hui de nier ou de révoquer en doute les miracles, de traiter de supercheries les faits miraculeux, et de dupes, de naïfs, ceux qui y ajoutent foi... Mais qu'on réponde :

1<sup>o</sup> Pour ne parler que des miracles de Jésus-Christ, des faits, tels que la conversion de l'eau en vin, la multiplication des pains, la guérison de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare, sont-ils ordinaires, naturels, ou au contraire mystérieux, surprenants, extraordinaires ?

2<sup>o</sup> Et s'ils sont étranges, extraordinaires, pourquoi ne pas y prêter attention ? N'est-il pas raisonnable d'y attacher l'importance qu'ils comportent, et très déraisonnable au contraire de s'en désintéresser ?

3<sup>o</sup> Et si la raison ne peut expliquer ces faits, pourquoi ne pas recourir à la foi ? Car il répugne d'admettre des phénomènes sans cause. Or l'existence et les caractères des miracles ne peuvent s'expliquer que par l'un de ces trois facteurs : la nature, l'homme, ou Dieu. Il

est donc nécessaire, si la nature et l'homme sont impuissants à fournir l'explication, de la demander à Dieu.

4<sup>o</sup> Et pourquoi Dieu ne serait-il point en effet l'auteur des miracles ? Pourquoi, ayant créé le monde, se serait-il interdit d'intervenir dans les affaires du monde ? Pourquoi ces apparitions et ces interventions de Dieu, qui nous semblent accidentelles, ne rentre- raient-elles point au contraire dans son plan primitif?...

car il répugne d'admettre que Dieu ait créé le monde sans y avoir songé, par hasard et par caprice ;

et pour agir avec sagesse, quel autre but Dieu pou- vait-il se proposer que lui-même et sa propre gloire ?

Les relations de Dieu à l'homme sont donc nécessaires et naturelles ; et les miracles, où se trahit la main de Dieu, bien loin d'être incompatibles avec l'idée de son infinie perfection, s'accordent merveilleusement avec sa sagesse et sa bonté infinies.

5<sup>o</sup> On dira peut-être que les Juifs contemporains du Sauveur étaient ignorants, simples, faciles à tromper. Mais qui se chargera d'expliquer comment un homme, si Jésus-Christ n'était que cela, se soit élevé à une telle supériorité intellectuelle non seulement sur les simples de son temps mais sur les génies de tous les siècles ? car ce sont les plus illustres des savants modernes qui se trouvent, comme autrefois les apôtres, dans l'impuis- sance de surprendre les procédés de Jésus et d'expliquer ses miracles (la multiplication des pains que rapporte l'Evangile de ce jour, et tant de guérisons auxquelles il fait allusion : « sequebatur eum multitudo magna, quia videbant signa quæ faciebat super his qui infr- mabantur. »)

6<sup>o</sup> Comment enfin parmi tant de dupes ne se serait-il pas trouvé quelques avisés pour crier à la supercherie ? surtout que la foule était naturellement défiante, assez souvent même haineuse et malveillante,

que les prodiges étaient opérés en plein jour, sans préparation possible, au hasard des rencontres,

que la foi aux miracles, c'est-à-dire à la divinité de Jésus, avait les conséquences les plus pénibles pour la nature (l'obligation de vaincre les passions, etc.).

CONCLUSION. C'était donc bien un Dieu qui opérait tous ces miracles ; aussi les multitudes reconnaissantes s'attachaient-elles à ses pas :

- « ... il était alors question dans les villes
- « De quelqu'un d'étonnant, d'un homme radieux
- « Que les anges suivaient de leurs millions d'yeux.
- « Il avait, disait-on, guéri des hydropiques ;
- « Des impotents, cloués vingt ans sous leurs rideaux,
- « En le quittant, portaient leur grabat sur leur dos ;
- « Son œil fixe appelait hors du tombeau les vierges.
- « Il touchait le lépreux, isolé sous des claies ;
- « Ses doigts tenaient les clefs invisibles des plaies,
- « Et les fermaient

- « Le malade incurable et le pécheur infâme
- « L'implorant, et leurs mains tremblantes s'élevaient ;
- « Il sortait des vertus de Lui qui les sauvait. »

(V. Hugo : *La fin de Satan*, liv. II. Celui qui est venu.)

L'étonnement et l'admiration n'ont point ralenti : en dépit des passions, des blasphèmes, des sarcasmes, des persécutions de toute nature, la foi aujourd'hui s'est étendue aux extrémités du monde, et cette conversion de l'univers, cette catholicité de l'Eglise n'est pas le moins éclatant et le moins intéressant des miracles.

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION

*Quis ex vobis arguet me de peccato?* (Joan., viii, 46.)

Au début de cette quinzaine consacrée à honorer le mystère de la Passion, nous ne saurions mieux comprendre notre ingratitude envers le Sauveur et nous exciter plus efficacement au repentir de nos fautes qu'en méditant sur la sainteté de Jésus, comme Lui-même nous y invite dans l'Évangile de ce jour : « quis ex vobis arguet me de peccato ? »

Or l'innocence du Sauveur éclate

a) DANS SON ENSEIGNEMENT, qui est

— pur de tout mensonge :

« est, est ; non, non », telle est la formule de sa pensée nette et catégorique, la règle de langage qu'il trace à ses Apôtres ;

— point de contradiction dans ses réponses aux objections que Lui font les Pharisiens pour Le surprendre, L'embarrasser et Le confondre ;

— point de supercherie dans les miracles qu'il opère pour affermir la foi dans les âmes ;

— point de subterfuge pour se dérober aux accusations de ses ennemis, même à l'heure de sa passion :

« cum accusaretur a principibus sacerdotum et senioribus, nihil respondit » ;

— chacune de ses paroles se vérifie : celle à Nathanael : « priusquam te Philippus vocaret, cum esses sub ficu, vidi te » ; celle au Centurion : « vade, et sicut credidisti fiat tibi » ; celle à Jaïre : « non est mortua puella, sed dormit » ; celle aux douze : « amen dico vobis, quia unus vestrum me traditurus est » ; celle à Judas : « tu dixisti » ; etc.

— enfin, en se ressuscitant comme Il l'a prédit, Il prouve doublement sa divinité.

Le témoignage que Lui rendaient ironiquement les Juifs n'est donc que l'expression de la vérité : « magister, scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces, et non est tibi cura de aliquo » ; et l'imposture n'est que dans l'âme des impies qui osent qualifier Jésus d'imposteur ;

— *pur de toute faiblesse :*

Le Sauveur n'énervé point la vérité ; Il n'atténue ni l'austère fermeté des préceptes : « Ne adulteres, Ne occidas, Ne fureris, Ne falsum testimonium dixeris, Ne fraudem feceris, etc. » ; « Non potestis Deo servire et mammonæ » ; « qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam » ;

ni l'énergie des moyens : « si manus tua vel pes tuus scandalizat te, abscide eum, et projice abs te ;.... et si oculus tuus scandalizat te, erue eum, et projice abs te » ;

ni la rigueur de la sanction : « inutilem servum ejicite in tenebras exteriores ; illic erit fletus et stridor dentium » ; « ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam » ; « qui scandalizaverit unum de pusillis istis, qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris » ;

— Point d'acception de personnes ; ceux auxquels le monde porte envie, n'inspirent au Sauveur que de la pitié : « vae vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram. Vae vobis qui saturati estis, quia esurietis. Vae vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis. Vae cum benedixerint vobis homines » ;

— Enfin point de complaisance pour le vice, ni pour les profanations des vendeurs, ni pour l'orgueil des Pharisiens, ni pour les désordres de la Samaritaine, ni pour l'incrédulité des Apôtres ;

— *pur de toute inspiration mauvaise :*

Le Sauveur n'est pas venu pour abroger la Loi, mais pour la compléter : « non veni solvere, sed adimplere » ;

Cette Loi avait besoin d'être précisée : les Juifs qui en observaient minutieusement les dispositions extérieures, la *règle*, en négligeaient la disposition intime et essentielle, l'*esprit*. Jésus ressuscite la Loi en lui rendant toute sa signification et toute sa portée : « audistis quia dictum est antiquis : Non occides : ... Ego autem dico vobis, quia omnis qui dixerit fratri suo : Raca, reus erit concilio » ; « audistis quia dictum est antiquis : Non mœchaberis. Ego autem dico vobis, quia omnis qui viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam mœchatus est eam in corde suo, etc. » ;

— Mais il ne suffit pas de faire le bien, il faut le bien faire : non content de renouveler la loi, le Sauveur renouvelle les dispositions de ceux qui la pratiquent : c'est à la crainte que cédaient les Juifs, c'est à l'amour qu'obéiront les chrétiens : « diliges Dominum tuum ex toto corde tuo et in tota anima tua et in tota mente tua, etc. » ;

— Et parce que la spontanéité fait le plus grand charme de l'amour, Jésus à côté des préceptes obliga-

toires propose les conseils qui, sans obliger, stimulent la générosité, etc.

Tel est cet enseignement élevé, incomparable dont les maximes ne s'inspirent que de l'amour de Dieu et des besoins surnaturels des âmes, et qui fait de la prière, de la pénitence, de l'humilité, de la pureté, de la charité, les moyens ou les conditions du salut ;

b) DANS TOUT SON MINISTÈRE, même préoccupation de ramener à Dieu les âmes ;

— les *enfants* sont l'objet de sa prédilection : « sinite parvulos, et nolite eos prohibere ad me venire : talium est enim regnum caelorum » ; et Il menace des peines les plus terribles quiconque aura le malheur de les scandaliser ;

— les *pauvres* ont toutes ses sympathies : Il les félicite de leur indigence pendant qu'Il gémit sur l'abondance des riches : « Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei. Beati qui nunc esuritis, quia saturabimini... Verumtamen va vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram. Va vobis qui saturati estis, quia esurietis. » — Et ce ne sont pas de vaines paroles : Lui-même a voulu vivre pauvre, et c'est à de pauvres pécheurs qu'Il confie la mission de prêcher son Evangile et de convertir le monde ;

— les *humblés* occupent la première place dans son estime : « omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur » ; « si quis vult primus esse, erit omnium novissimus, et omnium minister » ; — et ils disposent de toutes ses grâces et de toutes ses faveurs : le publicain, qui se frappe la poitrine et n'ose lever les yeux, retourne justifié dans sa maison, et le centurion qui confesse son indignité obtient la guérison de son

serviteur ; et pour nous donner l'exemple, Jésus a voulu être Lui-même, non le maître, mais le serviteur de tous : « Filius hominis non venit ministrari sed ministrare » ;

— les *malades* attiraient sa compassion : il leur suffisait de Lui montrer leurs plaies, de toucher le bord de son vêtement, de Le prier avec foi pour qu'une vertu sortit de Lui qui les guérissait tous : « virtus de illo exibat et sanabat omnes » ;

— enfin et surtout, les *pécheurs* étaient de sa part l'objet d'une sollicitude et d'une miséricorde infinies ; à ses disciples qui Le suppliaient de renvoyer la Chananéenne, Il répondait : « non sum missus nisi ad oves quae perierunt, domus Israel » ; c'est à la recherche de ces brebis égarées qu'Il a parcouru tant de villes et de bourgades : « et circuibat Jesus omnes civitates et castella, docens.... et praedicans evangelium regni » ; quiconque renonçait au péché, devenait pour Lui un frère, une sœur, une mère : « quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei qui in caelis est, ipse meus et frater, et soror et mater est » ;

« Au peuple qui lapide Il disait des mots tels  
« Que nul n'osait toucher à la première pierre » ;

pour une brebis perdue, Il eût laissé les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert ; enfin, le retour d'un prodigue était sa plus grande fête : « adducite vitulum saginatum et occidite ; et manducemus et epulemur : quia hic... mortuus erat et revixit » ; et Il pardonnait à la pécheresse de Béthanie ses nombreuses fautes parce qu'elle Lui témoignait beaucoup d'amour : « remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. »

C'est ainsi qu'Il passait, faisant le bien : « transiit benefaciendo » :

- « Il osait, pour guérir, violer les sabbats.
- « Son geste surhumain ouvrait les catacombes.
- « Il lavait les péchés ainsi que des limons,
- « Et délivrait l'esprit de la fange charnelle ;
- « Satan fuyait devant l'éclair de sa prunelle ;
- « Ses miracles étaient l'expulsion du mal.

On l'adorait ; et Lui  
« Était doux. Les discours qui tombaient de sa bouche  
« Étaient comme une main céleste qui vous touche.  
« Il disait : Sois mon frère ! à l'esclave qu'on vend :  
« Et, tranquille, Il passait comme un pardon vivant.  
« Il blanchissait le siècle autour de Lui... »

(V. Huao : *La fin de Satan ; Celui qui est venu.*)

Aussi quand Pilate, pressé par les Juifs de leur livrer Jésus, leur demande leurs griefs, ne peuvent-ils répondre que par cet aveu de leur infamie et de leur mauvaise foi : « Crucifigatur ! » « Ait illis præses : Quid enim mali fecit ? At illi magis clamabant, dicentes : Crucifigatur ! »

c) DANS TOUTE SA VIE.

— Il est né d'une vierge ; et seule une vierge était digne de recevoir et de porter dans ses chastes entrailles le Sauveur conçu du Saint-Esprit : (ce mystère bien loin de déconcerter la raison doit au contraire la satisfaire) ;

— Avant même de naître, Il reçoit de Jean encore au sein de sa mère un premier témoignage de foi et d'amour : « factum est ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero ejus » ;

— Dans son berceau, ou plutôt sur la paille de la crèche, Il reçoit les adorations des anges, des pasteurs et bientôt après des mages ;

— Présenté au temple, Il est reconnu et salué par

le vieillard Siméon comme Celui qui vient sauver le monde : « viderunt oculi mei salutare tuum » ;

— Il se prépare ensuite pendant de longues années aux travaux de son ministère, méditant et priant, et « croissant, dit l'Évangéliste, en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes » ;

— A la veille même de commencer l'évangélisation du monde, Il est annoncé par le Précurseur comme le Messie : « veniet fortior me, cujus non sum dignus solvere corrigiam calceamentorum ejus : ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto et igni » ;

— Et Jean, qui Lui rend ce témoignage, L'appellera bientôt « l'Agneau de Dieu », c'est-à-dire la victime immaculée, agréée pour effacer les péchés du monde ;

— Au jour de son baptême, c'est Dieu lui-même qui prononce sur Lui cette parole : « tu es Filius meus dilectus, in te complacui mihi » : parole que Jésus entendra une seconde fois sur le Thabor en présence de Pierre, de Jacques et de Jean : « hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui : ipsum audite » ;

— Dans l'intervalle, c'est Pierre qui, au nom des Apôtres, Lui répond par l'acte de foi le plus catégorique : « vos autem quem me esse dicitis ?... — Tu es Christus Filius Dei vivi. »

— Ce sont, à différentes reprises, les démons eux-mêmes qui reconnaissent et confessent sa divinité : « quid nobis et tibi, Jesu, Fili Dei ? Venisti huc ante tempus torquere nos ? » (Matth., VIII, 29) ; « exhibant autem dæmonia a multis, clamantia et dicentia : quia tu es Filius Dei. » (Luc., IV, 41.)

— Ce sont encore tant de malades guéris par sa toute-puissance, tant de témoins émus de ses prodiges, qui l'acclament avec autant de foi que de reconnais-

sance : « mulier vero... sciens quod factum esset in se, venit et procidit ante eum » ; « quanto autem eis præcipiebat, tanto magis plus prædicabant... dicentes : Bene omnia fecit : et surdos fecit audire et mutos loqui. »

— Que dire maintenant du triomphe dont Il est l'objet à Jérusalem?... de la douleur de Pierre parjure?... du désespoir du traître Judas ? « Peccavi, tradens sanguinem justum... de l'aveu de Pilate ? « Innocens ego sum a sanguine justii hujus. »

Un tel ensemble de témoignages et de démonstrations est par lui-même assez significatif :

n'est-il pas décisif, quand on remarque que rien n'y contredit, ni dans la vie, ni dans l'entourage du Sauveur,

et que, parmi tant de Juifs acharnés à Le perdre, pas un n'a pu relever son défi : « quis ex vobis arguet me de peccato ? »

Jésus est donc vraiment Fils de Dieu, Dieu lui-même, et Dieu trois fois saint : « vere Filius Dei erat iste. »

CONCLUSION. Comprenons maintenant et la malice infinie du péché dont la réparation exige une telle victime,

et la noirceur de l'attentat que nous commettons chaque fois que nous offensons un Dieu si bon ;

- Et efforçons-nous d'expier nos iniquités par une sincère pénitence,
- par un amour sans bornes envers Jésus,
- par l'imitation de ses vertus.

Notes sur le sermon précédent.

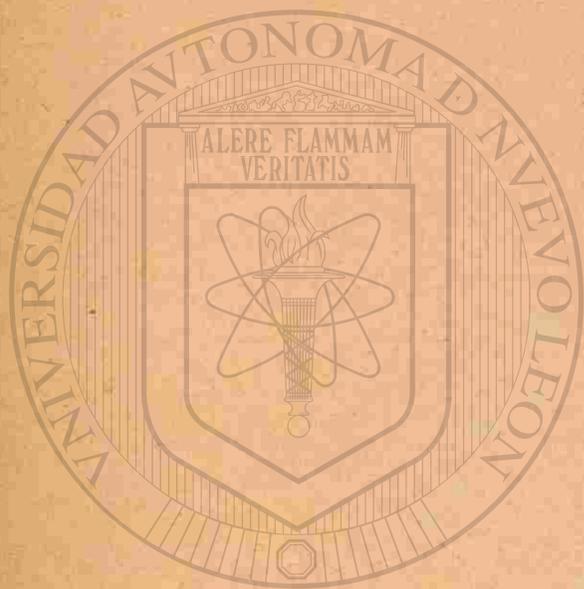
SERMON POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX <sup>1</sup>

*Benedictus qui venit in nomine  
Domini.* (Math., xxi, 9.)

Nous voici parvenus au terme de la carrière du Sauveur. Certes, Il ne s'est pas épargné durant les trois années de son ministère : dans les villes, dans les bourgades, sa vie n'a été qu'une prédication : subjuguées par la douceur de son regard et le charme de sa parole, des multitudes se sont attachées à ses pas, L'ont suivi au désert, ont été témoins de ses prodiges, L'ont admiré et glorifié; des malades en foule sont venus Lui montrer leurs plaies et s'en sont allés guéris; les merveilles opérées par sa vertu divine ont été si nombreuses que l'Évangéliste renonce à les décrire... Et pourtant cette dernière semaine doit être la plus féconde et la plus mémorable, et c'est en raison des graves mystères qu'Il se réserve d'accomplir durant ces jours que nous devons acclamer Jésus et Lui redire avec le peuple de Jérusalem : « Benedictus qui venit in nomine Domini. » Bénissons aujourd'hui

a) LE MAÎTRE QUI COURONNE SON ENSEIGNEMENT par une suprême leçon

(1) Pour le Vendredi-Saint, voir à la fin du volume.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

— de *soumission à la volonté de Dieu* : la moindre épreuve nous effraye et nous scandalise ; nous nous plaignons, nous gémissons et parfois nous blasphémons ; qu'est-ce pourtant que l'orage le plus violent auquel nous puissions être en butte, en comparaison de la tempête d'amertume qui s'abat aujourd'hui sur la tête du Sauveur (nos crimes, notre indifférence, notre ingratitude) ? « Mon âme est triste jusqu'à la mort », s'écrie-t-Il ; et cependant Il se soumet à la volonté de son Père : « Pater mi... non sicut ego volo sed sicut tu », et, réconforté par cet acte d'abandon, Il ajoute : « surgite, eamus ; ecce appropinquavit qui me tradet » ;

— d'*humilité* : arrêté comme un voleur, mis au rang d'un Barabbas qu'on a même l'impudence de Lui préférer, outragé, souffleté, conspué, battu de verges, Jésus sera chargé d'une croix et mourra sur le gibet des esclaves entre deux larrons ; et cela, malgré son innocence reconnue de Pilate lui-même : « innocens ego sum a sanguine justis hujus. »... Mais Jésus veut par là nous apprendre que, sans humilité, il n'y pas de vraie grandeur : « qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur » ;

— de *charité* : ainsi à l'égard de Judas : « amice, ad quid venisti?... Juda, osculo Filium hominis tradis ? » ainsi à l'égard de Malchus : « et cum tetigisset auriculam ejus, sanavit eum » ; à l'égard de Pierre parjure : « et conversus Dominus respexit Petrum » ; à l'égard de ses propres bourreaux : « Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt » ; enfin à l'égard du bon larron : « amen dico tibi, hodie mecum eris in Paradiso. »

b) LE ROI QUI ENGAGE UNE DERNIÈRE ET DÉCISIVE BATAILLE :

— Oui, prosternez-vous, Juifs et blasphémateurs de tous les pays et de tous les siècles, et saluez votre Roi : « ave, Rex Judæorum », car, en dépit de toutes vos dénégations, Il est et reste votre Roi : « tu dicis quia rex sum ego » : ou plutôt de telles dénégations ne font que confirmer ce qu'elles cherchent à ébranler. « Les Juifs, dit Pascal, en Le tuant pour ne Le point recevoir pour Messie, Lui ont donné la dernière marque du Messie. Et, en continuant à Le méconnaître, ils se sont rendus irréprochables : et en Le tuant, et continuant à Le renier, ils ont accompli les prophéties. »

— Revêtez-Le de ses insignes : donnez-Lui comme sceptre un roseau : vous ne ferez que mieux ressortir sa puissance souveraine : Il n'a que faire du vain appareil des rois : sa grandeur n'est pas empruntée : ni l'or, ni les pierreries ne peuvent rehausser sa majesté.

— Choisissez-Lui comme diadème une couronne d'épines : c'est mieux encore : Il est par vocation « l'Homme de douleurs » : « vir dolorum » ; Il veut et doit souffrir pour expier les péchés des hommes ; Il veut et doit souffrir pour mériter à tous les grâces qui leur sont nécessaires ;

— mais remettez-Lui une armure appropriée à cette mission : laissez de côté le glaive, Il n'en a que faire : qu'Il en exprime seulement le désir, et Dieu son Père Lui enverra, pour accabler ses ennemis, plus de douze légions d'anges : « converte gladium tuum in locum suum..... An putas quia non possum rogare Patrem meum, et exhibebit mihi modo plus quam duodecim legiones angelorum ? »..... Chargez-Le d'une croix, ou plutôt attachez-Le à cette croix, et qu'Il succombe à ses douleurs..... Il n'attend justement que votre triomphe

pour réduire à néant vos projets : « scriptum est : Percutiam pastorem, et dispergentur oves. Sed postquam resurrexero, præcedam vos in Galilæam. »... La croix, dont vous faites l'instrument de son supplice, est l'arme de son triomphe : « regnavit a ligno Deus » ;

— n'oubliez pas enfin que vos dénégations n'émeuvent point Dieu, qu'elles ne Le trompent point, et qu'elles ne vous dispensent point de marcher sur ses traces, de gravir à sa suite le Calvaire, comme Lui chargé de votre croix, et résolu à mourir pour Lui, comme Il est mort pour vous : « ego sum via... Per me si quis non introierit, non salvabitur... Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam ; qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. »

c) Enfin l'ÉPOUX QUI ÉPUISE POUR SON ÉPOUSE LES DERNIÈRES MARQUES DE TENDRESSE.

— Ce n'est point assez pour Jésus  
de s'être choisi une épouse digne de ses faveurs :  
« non vos me elegistis, sed ego elegi vos » ;  
de l'avoir initiée à sa science infinie, en lui révélant les mystères ;

de lui avoir inculqué ses principes, en lui apprenant le néant des choses qui passent et la valeur de celles qui demeurent ;

de l'avoir parée de ce qui fait la beauté des âmes, surtout des vertus de pureté, d'humilité, de simplicité ;

de lui avoir inspiré une confiance sans bornes par l'éclat de ses miracles, surtout de sa résurrection ;

de lui avoir donné, avec la charité et le zèle, une merveilleuse fécondité.

— Il veut lui léguer un gage éternel de son amour infini : Il trouve le moyen

de se survivre sous des apparences, il est vrai, qui le voilent à nos regards, mais d'une vie très réelle et très personnelle ;

de se tenir tous les jours, et à chaque heure du jour, à la disposition de tous les hommes, donnant audience aux pauvres aussi bien et plus volontiers même qu'aux riches ;

de s'unir à quiconque le désire, de la façon la plus intime, sous la forme d'un aliment, sous la forme du pain ;

enfin, non content d'instituer l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, Il nous fait un devoir de Le recevoir et nous invite à le recevoir fréquemment : « accipite et comedite, hoc est corpus meum... bibite ex hoc omnes » ; et Il confère aux Apôtres et aux Prêtres, successeurs des Apôtres, le pouvoir de changer le pain en son corps et le vin en son sang : « hoc facite in meam commemorationem. »

— L'Institution de l'Eucharistie présuppose l'immolation et la mort de Jésus : c'est le lendemain que le Sauveur devait en effet subir son martyre et consommer le sacrifice qui a sauvé le monde : « consummatum est. » Or, Jésus ne pouvait donner de plus grande marque d'amour à sa céleste Épouse : « majorem charitatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis » ; « usque in finem dilexit eos. »

CONCLUSION. Faisons donc revivre dans nos esprits le triomphe que nous rappelle l'Évangile de ce jour.

« ... Des petits enfants portaient des branches vertes ;  
« Et de partout, des champs, des toits, des bois obscurs,

- Et de Jérusalem dont on voyait les murs,
- Sortait la foule gaie, heureuse, pêle-mêle.
- Des mères lui montraient leurs fils à la mamelle,
- Et les vieillards criaient : Hosanna !...
- Et ces hommes louaient cet homme, et sur la terre
- Etendaient leurs habits pour qu'il passât dessus.
- Et tous disaient : Que Dieu le Père le protège !
- Voilà Celui qui vient pour nous rendre meilleurs ! »

(V. Hugo : *La fin de Satan. Jésus-Christ. Le Triomphe.*)

— Faisons, par la pensée, cortège au Sauveur, en répétant son cantique d'actions de grâces : « benedictus qui venit in nomine Domini. »

— Enfin renouvelons

notre foi à la parole et à l'enseignement de ce Maître (nous efforçant de pratiquer sa loi),

notre espérance, fondée sur la victoire de ce Roi, (en unissant nos efforts, nos souffrances et nos prières à ses mérites),

et notre amour pour l'Epoux de nos âmes, (en vivant de sa vie et en communiant souvent).

Notes sur le sermon précédent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON POUR LE JOUR DE PAQUES

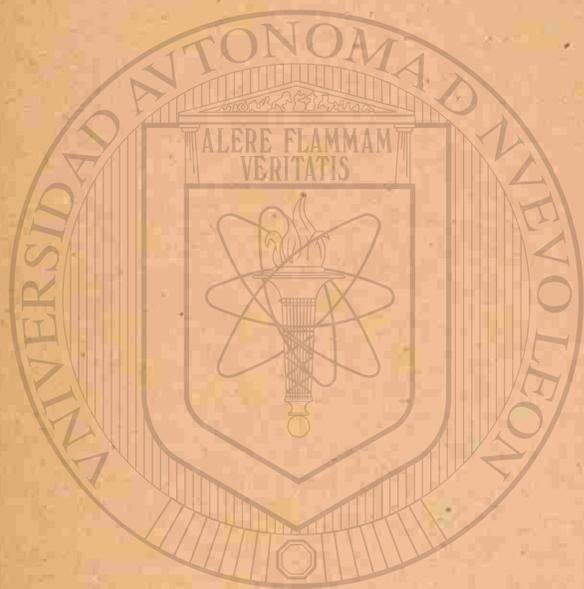
*Jesum quaeritis Nazarenum crucifixum; surrexit, non est hic.*  
(Marc., xvi, 6.)

Quel triomphe célèbre donc aujourd'hui l'Eglise ? Pourquoi cet empressement plus grand et cette affluence plus nombreuse au pied des autels ? Que signifient cette pompe des cérémonies, ces joyeux alleluia et ces chants de fête ?... C'est qu'à pareille heure, il y a bientôt deux mille ans, Jésus de Nazareth, crucifié et mort depuis deux jours, sortait vivant et immortel de son sépulcre. « Surrexit, non est hic », telle est la nouvelle qui attendait les saintes femmes parties à l'aube du troisième jour pour embaumer le corps de Jésus. Or cette parole de l'Ange est accablante pour l'impiété dont elle réduit à néant les efforts et les prétentions.

Non, la mort n'a point eu raison de l'Homme-Dieu : ce n'en est fait

a) *ni de Lui :*

— Voici le lieu où on l'avait mis : que les Juifs s'approchent, et qu'ils constatent avec nous leur triomphe : ils ont martyrisé Jésus ; depuis le baiser du traître, jusqu'au coup de lance du soldat, ils ne Lui ont épargné aucun genre de supplice : ni les injures grossières, ni les soufflets, ni les crachats, ni les coups de fouet, ni



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

les horreurs du couronnement d'épines, ni les atrocités du crucifiement ; à ses plaintes ils n'ont répondu que par des railleries et des blasphèmes ; pour étancher sa soif et apaiser sa fièvre, ils ne Lui ont offert que du vinaigre ; Il a succombé à leurs tourments..... Mais avaient-ils oublié que c'était ce même Jésus, ainsi maltraité par eux, qui rendait la santé aux malades, la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, l'usage de leurs membres aux paralytiques, la vie aux morts ? Qu'ils apprennent aujourd'hui qu'Il est ressuscité, et que jeune, beau et plein de vie, Il attend ses disciples en Galilée : « dicite discipulis ejus quia surrexit ; et ecce præcedit vos in Galileam. »

— D'ailleurs Celui qui n'était point fait pour la mort ne pouvait être exposé aux outrages de la tombe. Les saintes femmes emportaient des aromates, mais depuis que Jésus s'était assis à la table de Simon le lépreux, et qu'une femme de Béthanie avait répandu sur ses pieds adorables son vase de parfum précieux, son corps était prêt pour la sépulture : « mittens enim hæc unguentum hoc in corpus meum, ad sepeliendum me fecit » ;

et se pouvait-il que le corps du Dieu trois fois saint, cette chair qui n'avait point connu le péché, fût vouée aux horreurs de la corruption ? « nec dabis sanctum tuum videre corruptionem. »

C'est là sans doute ce qu'oubliaient les Juifs si impatients de faire périr le Sauveur ; mais ce qu'ils n'auraient point dû oublier, c'est qu'un jour, en présence d'un cadavre déjà en voie de décomposition : « jam foetet, quatruiduanus est enim », Il avait laissé tomber de ses lèvres divines, ou plutôt de son cœur, cette parole de vie : « Lazare, veni foras », et qu'à ce

mot, le frère de Marthe avait tressailli, et, se débarrassant de ses liens et de son suaire, aux yeux de tous s'était levé et avait marché : « et statim prodiit qui fuerat mortuus, ligatus pedes et manus institis. » Quelle puissance humaine pouvait donc se mesurer avec l'auteur d'un tel prodige, ou espérer l'anéantir ?

— La précaution même prise par les Juifs pour prévenir toute supercherie, comme ils disaient, s'est retournée contre eux et n'a servi qu'à rendre le triomphe du Sauveur plus éclatant. C'est parce que le sépulcre était gardé par leurs soldats que la résurrection de Jésus est pour nous plus certaine et plus incontestable : « Seigneur, avaient-ils dit à Pilate, nous nous souvenons que quand ce séducteur vivait, il disait : Je ressusciterai dans trois jours. Commande donc que le sépulcre soit gardé sûrement jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent de nuit et n'enlèvent son corps, et qu'ils ne disent au peuple : Il est ressuscité des morts. Cette dernière séduction serait pire que la première. » Et sur la permission de Pilate, ils étaient allés et s'étaient assurés du sépulcre, en scellant la pierre, et en apostant des gardes.

Or, à l'heure où Marie-Madeleine et l'autre Marie arrivaient au sépulcre, il se produisit un grand tremblement de terre et un ange du Seigneur descendit du ciel et vint rouler la lourde pierre qui fermait l'entrée du monument. Son visage, dit l'Évangéliste, était comme un éclair, et son vêtement blanc comme la neige. Et de la frayeur qu'ils en éprouvèrent, les gardes devinrent comme morts. Alors l'ange prenant la parole et s'adressant aux femmes : « pour vous, leur dit-il, ne craignez point ; car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici ; car Il est ressuscité,

comme Il l'avait dit. Venez, voyez le lieu où le Seigneur était couché; et allez-vous-en promptement dire à ses disciples qu'Il est ressuscité des morts. » Et le sépulcre était vide en effet; et quelques-uns des gardes coururent à la ville, et rapportèrent aux principaux des prêtres tout ce qui était arrivé.

Le doute n'était donc pas possible, le Crucifié était véritablement le Fils de Dieu;

— Et donc elle se vérifiait pleinement la prophétie de Jésus aux Scribes et aux Pharisiens : « generatio mala et adultera signum querit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ. »

Certes ses autres miracles attestaient suffisamment l'intelligence, la sagesse, la puissance et la sainteté infinies de Jésus; mais nulle part l'impossibilité d'attribuer le prodige à une main autre que celle de Dieu ne devait apparaître avec la même évidence que dans le signe de Jonas. Jésus, en effet, en se révélant aux Juifs comme le Messie et le Verbe fait chair, leur avait annoncé comme preuve de sa divinité sa propre résurrection. Dieu donc se devait à Lui-même d'intervenir à l'heure voulue, ou pour confirmer la parole du Sauveur s'Il était réellement Fils de Dieu, ou pour confondre son imposture dans le cas contraire.

Or le troisième jour après sa mort, et comme autrefois Jonas du sein de la baleine, Jésus sortait du sein de la terre; aucune contestation cette fois n'était possible: la science d'un tel prophète, la vertu d'un tel thaumaturge étaient bien la science et la vertu d'un Dieu: « Jesum queritis... non est hic »;

b) *ni de son influence :*

— Rien d'abord n'a péri de son œuvre;

Ils n'étaient que douze à l'heure où expirait le divin Crucifié: mais la semence jetée par Lui avait germé dans les âmes et la moisson se préparait magnifique; les conversions allaient se succéder rapides et nombreuses (jusqu'à trois mille en la seule fête de la Pentecôte: « qui ergo receperunt sermonem ejus baptizati sunt; et appositæ sunt in die illa animæ circiter tria millia »)..... La persécution même ne devait être qu'un stimulant, non une entrave; pendant trois siècles elle allait sévir défiante, haineuse, farouche, atrocement cruelle, mais sans pouvoir tarir une sève aussi abondante que généreuse, et toujours renouvelée par le sang des martyrs; ..... et l'heure viendrait enfin où les édits de tolérance succéderaient aux décrets sanguinaires, les jours de paix aux jours de tourments, les cathédrales aux catacombes, etc..... C'est l'aurore des temps modernes: déjà de grands docteurs éclairent la foi de lumières nouvelles; les missionnaires, successeurs des Apôtres, héritiers de leurs vertus et de leur zèle, portent l'Evangile aux extrémités de la terre, et scellent de leur sang leur foi et leur enseignement..... Bref, il n'est pas aujourd'hui de nation étrangère à la bonne nouvelle; l'Eglise est catholique; et l'univers est le Cénacle immense où se renouvelle à toute heure le Sacrifice de l'Agneau sans tache, où sans cesse monte vers Dieu, fervente et toute-puissante, la prière des chrétiens qui n'est autre que la prière du Christ Lui-même... Comme le Sauveur, l'Eglise a donc échappé à la fureur des Juifs, et les impies ne feront jamais contre elle que l'épreuve de leur impuissance et de leur faiblesse: « Jesum queritis..... non est hic. »

— Non seulement l'Eglise a survécu à l'épreuve du Calvaire, mais elle est restée fidèle à son Epoux :

1<sup>o</sup> fidèle à son enseignement : elle garde les vérités qu'il lui a révélées

sans y rien ajouter : au cours des âges, elle semble, il est vrai, promulguer des dogmes nouveaux ; elle ne fait en réalité que préciser une doctrine ancienne : elle n'innove pas, elle « définit » ;

et sans en rien retrancher : l'égoïsme n'a pas cessé de se plaindre, les passions n'ont pas cessé de murmurer ; pas un iota cependant n'est tombé de la loi du Christ : elle subsiste dans toute son intégrité, telle aujourd'hui qu'à l'époque des Apôtres ; en dépit des railleries, des blasphèmes et des attaques de l'impiété, nous professons la même foi et observons la même loi ; nous excommunions quiconque se sépare de nous, ne serait-ce que sur un point du *Credo* ou du Décalogue ;

2<sup>o</sup> fidèle à sa discipline : Il a institué Pierre chef suprême de son Eglise : « pasce oves meas », et tous les chrétiens obéissent au Pontife successeur de Pierre ;

Il a dit : « priez », « demandez et vous recevrez », et la prière est une habitude chrétienne, et le *Pater* qu'il a enseigné aux Apôtres est sur toutes les lèvres : « cum oratis, dicite : *Pater noster* » ;

Il a proclamé la nécessité de faire pénitence : « si poenitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis » ; et la mortification est une pratique chère aux âmes chrétiennes ;

enfin, en terminant la dernière Cène, Il a dit aux Apôtres : « hoc facite in meam commemorationem » ; et à chaque anniversaire de la Pâque les chrétiens les moins fervents revêtent la robe nuptiale pour s'asseoir au festin de l'agneau ;

3<sup>o</sup> fidèle à son esprit : esprit de charité : « dictum est : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimi-

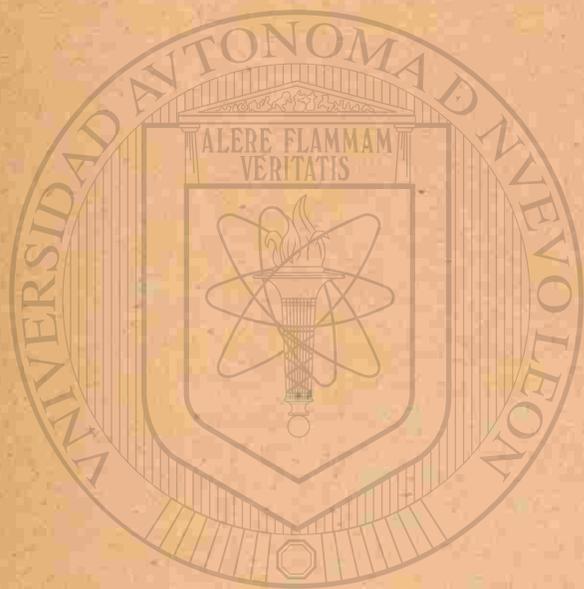
cum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros » ; — esprit de renoncement : « si quis vult post me venire, abneget semetipsum » ; — esprit de détachement : « beati pauperes spiritu » ; — esprit de douceur : « beati mites » ; — esprit de pureté : « beati mundo corde », etc. Or, en s'efforçant de pratiquer les vertus dont Jésus seul a été le parfait modèle, l'Eglise reste sainte et digne de son saint fondateur qui se survit ainsi en elle : « Jesum quæritis Nazarenum crucifixum ; surrexit, non est hic. »

CONCLUSION. En félicitant Jésus de son triomphe, demandons-Lui donc de nous faire participer à sa glorieuse Résurrection

dès aujourd'hui, en nous inspirant l'horreur du péché (qui donne la mort à notre âme) ;

et à l'heure de notre mort, en nous associant à sa vie, à sa gloire et à son bonheur sans fin.

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE INVESTIGACIONES

SERMON POUR LE 1<sup>er</sup> DIMANCHE APRÈS PAQUES

*Pax vobis.*  
(Joan., xx, 19.)

C'est la paix qu'annonçaient au monde les Anges qui du haut du ciel saluaient le berceau de l'Enfant-Dieu : « in terra pax hominibus bonæ voluntatis » ;... c'est encore la paix que le Sauveur légue à ses Apôtres à la veille de sa passion : « pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis » ;..... enfin, quand le divin Ressuscité apparaît à ses Apôtres, Il leur répète jusqu'à trois fois ce vœu qui semble le plus cher à son cœur : « pax vobis. »

Qu'est-ce donc que cette paix dont Il est si avide pour nous ?

a) *Ce n'est pas la paix que souhaite le monde* : Jésus nous en a Lui-même avertis : « non quomodo mundus dat, ego do vobis » ; ce n'est

ni l'*indifférence*, dont le calme n'est bien souvent qu'apparent, et qui, si elle peut devenir un sommeil, n'est alors qu'un sommeil de mort ;

ni l'*endurcissement*, cette opiniâtreté dans le mal qui ne peut être un repos pour l'âme qu'à la condition pour celle-ci d'oublier le point de départ de son attitude, généralement une faute, car, selon la remarque du poète,

« quelque crime toujours précède les grands crimes » ;

ni l'étourdissement, qu'on cherche dans les occupations ou les fêtes : cet étourdissement n'est en fin de compte qu'une illusion volontaire, trop imparfaite par conséquent pour bannir tout souci et tout remords.

b) *La paix telle que l'entend Jésus* a trois caractères :

— *sérénité* : elle n'existe point dans la confusion et le trouble ; le désordre n'a jamais engendré que la gêne et le malaise ;

elle implique essentiellement l'ordre, c'est-à-dire le respect de la hiérarchie de nos facultés, la subordination du corps à l'âme, des appétits grossiers de la chair aux nobles aspirations de l'esprit, et du plaisir au devoir, de la raison à la foi ;

cette hiérarchie est naturelle et répond aux besoins les plus profonds et les plus intimes de notre être, et c'est pourquoi un philosophe l'indiquait comme le chemin le plus sûr vers le bonheur : « sequere naturam » ;

à l'ordre se rattache étroitement l'accord avec soi-même : point de paix possible en effet pour l'homme dont la conduite contredit les sentiments, dont la langue et le cœur sont en perpétuel divorce ;

— *sécurité* : car ce n'est point être présomptueux que d'imiter saint Paul et de répéter après lui : « omnia possum in eo qui me confortat » ;

que de s'abandonner à l'infinie sagesse de Dieu qui proportionne sa grâce aux tentations et son secours à l'épreuve : sufficit tibi gratia mea » ;

que de mettre sa confiance dans Celui qui a vaincu le monde : « confidite, ego vici mundum » ;

enfin que de compter sur la prière et les mérites de Jésus, qui ne sont jamais refusés à celui qui sait les

demander avec foi : « si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis » ;

— *repos* : les joies du monde ne remplissent point l'âme ; l'ivresse même que donne le plaisir n'est qu'un accès, bientôt suivi de lassitude, de dégoût, de tristesse et de remords : « omnis qui biberit ex aqua hac, sitiet iterum » ;

seule la paix du Seigneur rassasie pleinement l'âme : « qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum. »

C'est qu'elle a son principe :

dans la science du devoir accompli. — L'homme en effet ne parvient point à légitimer, même à ses propres yeux, l'indépendance qu'il s'arroge : il a des devoirs envers Dieu, envers ses semblables, et envers lui-même, et il ne peut goûter de repos qu'après s'être acquitté de tous ces devoirs ; mais alors quelle joie et quelle fête pour l'âme ! (C'est ce qui, à un autre point de vue, suggérait à Thucydide ce bel éloge des compatriotes et contemporains de Périclès : « ils ne connaissent d'autre fête que celle du devoir accompli » ;

dans l'union à Dieu, source de toute lumière, de toute joie et de toute consolation : (c'est donc la satisfaction de nos aspirations les plus vives et les plus élevées) ;

enfin dans l'amour de Jésus, le plus fort, le plus fécond et le plus suave de tous les amours : « pax que exsuperat omnem sensum. »

c) Mais *cette paix divine n'est pas l'oisiveté ou l'inaction* ; elle suppose et réclame notre énergie et notre industrie personnelles : elle exige nos efforts : « pax hominibus bonæ voluntatis » ; elle est le partage et le privilège

— de ceux qui prient. Sans la grâce en effet nous ne pouvons rien : « sine me nil potestis facere » ; mais avec elle tout nous devient possible sinon facile, même la sérénité au milieu des plus violentes tempêtes ;

— de ceux qui veillent : « vigilate. » Il faut se tenir sur ses gardes, prévoir toutes les attaques, prévenir tous les assauts : « si vis pacem, para bellum », et après, compter sur le secours et la protection du Dieu des armées qui ne manque jamais à ceux qui l'implorent ; où trouver pareille sécurité ? « si Deus pro nobis, quis contra nos ? »

— enfin de ceux qui se font violence : « violenti rapiunt illud » ; la paix est le prix d'une lutte courageuse et opiniâtre, et c'est pourquoi Notre-Seigneur disait à ses disciples : « non veni pacem mittere, sed gladium » ; à de certaines heures même, les sacrifices s'imposent : « si oculus tuus scandalizat te, erue eum », même celui des affections les plus légitimes : « qui non odit patrem et matrem..... non est me dignus. » Mais aussi quelle joie et quel repos pour les vainqueurs :

- Quam bonus te quarentibus !
- Sed quid invenientibus ! •

---

CONCLUSION. Demandons à Dieu

de nous faire comprendre et apprécier le bienfait de cette paix (inconnue du monde) ;

de nous en inspirer le goût et le désir ;

enfin de tout sacrifier pour l'acquérir, et de tout faire pour la conserver à jamais.

Notes sur le sermon précédent.

---

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



## SERMON POUR LE II<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS PAQUES

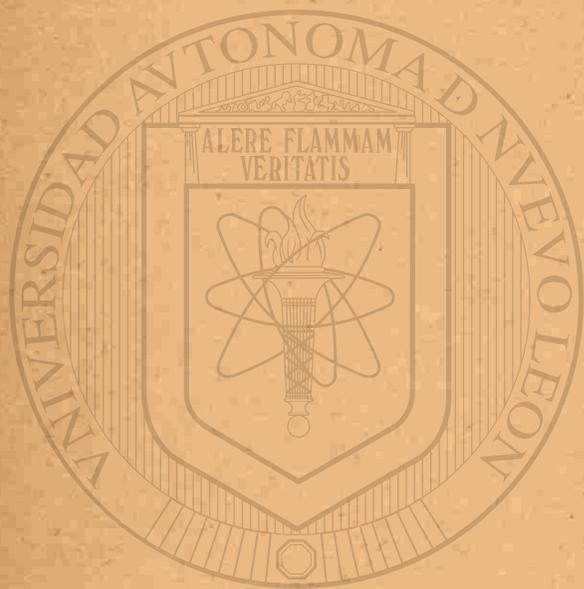
*Ego sum pastor bonus.*  
(Joan., x, 11.)

A l'âge où les sens réclament contre le joug de l'Évangile la complicité de la raison, le jeune homme, qui s'affranchit de la tutelle de ses parents et de ses maîtres, trouve, pour encourager et favoriser son émancipation, des hommes au fanatisme ardent que l'opinion crédule révère comme les Pontifes de la science. S'ils ne lui conseillent point de faire le mal, ils lui enseignent que le mal est inévitable, qu'il fait partie de sa constitution ; et s'ils n'entreprennent point de lui démontrer l'absurdité des mystères, ils lui tracent comme une loi de ne croire que ce qu'il comprend : c'est la révolte de la science contre la foi, de la philosophie contre l'Évangile. Or d'un seul mot Jésus confond les prétentions des Philosophes : « le bon pasteur, leur dit-il en s'adressant aux Phariséens, c'est moi », « ego sum pastor bonus. »

a) *Il est pasteur* : « ego sum pastor. »

— C'est la mission qu'il a reçue de son Père : « non sum missus nisi ad oves que perierunt domus Israel » ;

et c'est la mission qu'il transmet au chef des Apôtres : « pasce agnos meos, pasce oves meas » ;



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

— son troupeau, ce sont les âmes : Il est venu pour les régénérer et les conduire dans la terre promise : « nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei. Quod natum est ex carne, caro est; et quod natum est ex Spiritu, spiritus est »;

— sa houlette, c'est sa croix : « si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me »;

— son désir est de grouper toutes les âmes en un troupeau sous la direction d'un seul pasteur : « unum ovile et unus pastor »;

— et à la fin des temps, comme le berger sépare les brebis des boucs, Il mettra les brebis (c'est-à-dire les bons) à sa droite, et les boucs (c'est-à-dire les méchants) à sa gauche : « separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hædis; et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris. »

b) Il est *bon pasteur* : « pastor bonus »;

— toutes ses brebis Lui sont infiniment chères : « quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse meus frater et soror est »;

— Il souffre de ne pouvoir toutes les rassembler autour de Lui : « quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et nolui »;

— Il souffre surtout de penser que toutes ne profiteront point d'un sang versé pour toutes : « Filius hominis... venit... dare animam suam redemptionem pro multis »;

— Il en est cependant qui sont de sa part l'objet d'une plus grande sollicitude, ce sont :

les plus tendres et les plus délicates : « qui scandalizaverit unum de pusillis istis, qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris »;

les infirmes : « non est opus valentibus medicus, sed male habentibus... non enim veni vocare justos, sed peccatores »;

les infidèles : « et alias oves habeo, quæ non sunt ex hoc ovili, et illas oportet me adducere : et vocem meam audient »; « si fuerint alicui centum oves, et erraverit una ex eis, nonne relinquit nonaginta novem in montibus, et vadit quærere eam quæ erravit? Et si contigerit ut inveniat eam, amen dico vobis, quia gaudet super eam magis quam super nonaginta novem quæ non erraverunt »;

— Il ne leur impose son joug, que pour assurer leur tranquillité : « tollite jugum meum.... et invenietis requiem animabus vestris »;

— Il s'émeut de toutes leurs peines, compatit à toutes leurs souffrances : « venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos »;

— bref, Il se dévoue pour elles jusqu'à la mort : « bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis »;

— aussi, pasteur et troupeau sont-ils en parfaite réciprocité de sentiments : le pasteur connaît ses brebis et ses brebis le connaissent : « cognosco meas, et cognoscunt me meæ »; et comme elles se comprennent ! Quoi de plus touchant dans aucune Littérature que cette ligne de l'Évangile : « Dicit ei Jesus : Maria. Conversa illa dicit ei : Rabboni ! »

c) *Lui, et lui seul* : « ego »;

— parce que seul Il connaît ses brebis, les âmes qu'Il

a faites à son image et à sa ressemblance; (Il sait leur destinée, leurs besoins, leurs aspirations, etc.);

— parce que, les ayant faites pour Lui, Il sait ce qui leur convient, ce qui peut les soutenir, les fortifier, les consoler ou les guérir;

— parce que, seul, Il en sait le prix, et que, seul, Il peut en fournir la rançon : les mérites infinis de son sang répandu pour elles.

Ils sont donc bien audacieux et bien téméraires, les hommes qui touchent aux âmes, sans vocation, sans préparation ou sans direction : « amen, amen dico vobis, qui non intrat per ostium in ovile ovium, sed ascendit aliunde, ille fur est et latro » ;

que savent-ils en effet de Dieu, de sa sainteté, de sa justice, de sa providence, de sa miséricorde ?

que savent-ils de la grâce, de son économie et de ses effets merveilleux ?

que savent-ils même du cœur humain si « divers et ondoyant », et si mystérieux ?

Ils ne peuvent donc à aucun titre prétendre au beau nom et encore moins au ministère sacré de pasteur des âmes : Jésus seul est le bon pasteur : « ego sum pastor bonus. »

---

CONCLUSION. Défions-nous donc de tant d'hommes infatués de leur prétendue science, moins préoccupés des âmes que d'eux-mêmes, plus soucieux des intérêts du temps que de ceux de l'éternité ;

— méprisons des mercenaires qui ne savent que fuir devant le danger ou les difficultés ;

— et attachons-nous à la suite du divin Pasteur qui nous connaît et que nous connaissons ;

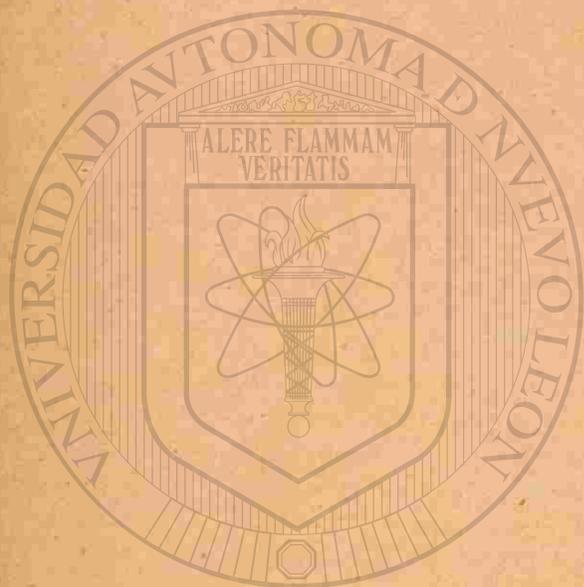
qui nous aime infiniment et ne demande que notre amour ;

qui nous « engraisse » de son corps et de son sang : « ego sum panis vitæ » ;

et qui, par sa loi et ses conseils, nous conduit droit à la bienheureuse éternité.



Notes sur le sermon précédent.



SERMON POUR LE III<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS PAQUES

*Vos vero contristabimini.*  
(Joan., xvi, 20.)

A la veille de quitter ses Apôtres, le Sauveur les prépare à la séparation et aux souffrances dont elle doit être pour eux le signal, et Il le fait sans faiblesse. Celui dont la fermeté soulevait parfois des murmures et des plaintes : « durus est hic sermo, et quis potest eum audire? » Celui qui avait pour maxime : « si oculus tuus scandalizat te, erue eum », tient à la dernière heure cet austère langage à ses Apôtres : « vous laisserez au monde la joie, votre partage à vous sera la tristesse : mundus... gaudebit ; vos vero contristabimini. »

a) Or les faits ne justifient que trop la prédiction du Sauveur.

— L'épreuve est la vie de l'Eglise : inconsolable depuis la mort de Jésus, elle renouvelle chaque jour sur l'autel le sacrifice de la croix, et chaque jour, comme au lendemain du crucifiement, gémit sur le supplice du divin Crucifié ; et sa douleur d'épouse laisse indifférents la plupart des hommes ;

sa fidélité même est de leur part l'objet des plus grossières railleries, des plus ignobles attentats ; il

n'est rien que l'enfer ne leur suggère pour essayer de la corrompre et de la faire tomber dans l'erreur ;

à ses souffrances d'épouse s'ajoutent ses angoisses de mère :

— c'est dans la douleur qu'elle enfante : l'histoire de ses conquêtes est l'histoire de son martyre ; notre conversion à tous lui a coûté des larmes et du sang ;

— et ses enfants trop souvent ne la payent que d'ingratitude : beaucoup l'abandonnent, retournent contre elle ses bienfaits, s'efforcent de détacher de son affection les enfants les plus chers à son cœur, de scandaliser ses prêtres, de prostituer ses vierges, etc. ;

enfin cette grande libératrice du genre humain qui affranchit les esclaves, qui réhabilite la femme, qui dit aux hommes : « aimez-vous comme des frères », est persécutée comme la grande ennemie des individus et des peuples, etc. ;

— et la vie de chacun de nous n'est pas moins abreuvée d'amertume que la vie générale de l'Eglise : ne parlons pas de ces épreuves qui n'atteignent que le corps et ne peuvent nuire à l'âme ;

mais au fond de nos âmes, que d'assauts à repousser, que de luttes à soutenir

pour défendre notre foi contre les allégations de la fausse science, et croire à la divinité de Jésus, à sa présence sous les espèces sacramentelles, malgré les répugnances des sens et les protestations de la raison ;

pour avoir confiance aux promesses de Jésus, malgré le spectacle du mal triomphant ;

pour rester fidèle à une loi gênante, malgré les sourires, les séductions et les entraînements du monde, et les révoltes de la chair ;

pour persévérer dans l'amour malgré la persistance ou l'intensité de l'épreuve, et malgré des défaillances aussi nombreuses peut-être qu'humiliantes !

Cet ensemble de difficultés auxquelles se heurte à chaque instant la volonté vertueuse, n'est-ce point le joug que nous impose Notre-Seigneur : « tollite jugum meum ? »

b) Les raisons qu'il a de nous les imposer ne sont pas moins évidentes :

— raisons de sainteté :

parce qu'ayant tous péché, nous avons tous à expier, (depuis le pécheur qui avale l'iniquité comme l'eau, jusqu'au juste lui-même, qui, malgré sa vigilance, pèche encore sept fois par jour) ;

parce qu'en dépit de nos bonnes dispositions et de notre avancement dans la vertu, nous restons faillibles, intéressés par conséquent à nous prémunir contre les nombreuses et violentes révoltes de la nature ;

enfin parce qu'en tout péché il y a une déviation de l'âme qui ne se corrige que par l'effort violent de la volonté dans un sens opposé à l'inclination naturelle ;

— raisons de charité :

parce que Jésus ne peut nous sauver sans nous, et que la seule manière de Lui témoigner notre amour est d'embrasser généreusement sa loi, de répondre à son dévouement et à son sacrifice par l'immolation de nous-mêmes ;

parce qu'en nous associant à sa passion, Il nous associe à son ministère et nous permet de travailler avec Lui au salut du monde, lot d'honneur, privilège des grandes âmes ;

enfin parce qu'en nous unissant plus étroitement à

ses souffrances, Il nous unira plus glorieusement à son triomphe.

— On comprendra maintenant pourquoi le disciple ne doit pas être au-dessus du Maître,

pourquoi saint Paul a pu dire qu'il complète en lui le ministère de Jésus crucifié (par l'application qu'il se fait des mérites du Sauveur, etc.),

enfin pourquoi la souffrance est la caractéristique du chrétien : « et omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur. »

c) Ces raisons suffiraient à nous rendre facile la *soumission* aux ordres et aux desseins de la Providence : elle nous deviendra douce, si nous remarquons que l'épreuve est

— bienfaisante : (elle affermit notre volonté dans le bien en nous obligeant à choisir entre le bien et le mal, à nous ranger dans le camp des bons, et en nous attachant davantage à la cause que nous défendons) ;

— féconde : et il n'y a aucune comparaison à établir entre notre vertu et la récompense dont elle doit être gratifiée : « momentaneum et leve tribulationis nostrae supra modum in sublimitate æternum gloriae pondus operatur in nobis » ;

— enfin de courte durée : soit que Jésus nous visite de ses intimes et suaves consolations ; soit que la mort nous réunisse définitivement à Jésus, après dix, vingt, quarante, soixante ans passés sur cette terre, (c'est-à-dire un point en regard de l'éternité). « Iterum modicum et videbitis me » ;

alors nous verrons Jésus non plus sous des voiles et des apparences, mais tel qu'Il est, beau, glorieux, immortel ; et nous jouirons de Lui, de ses entretiens,

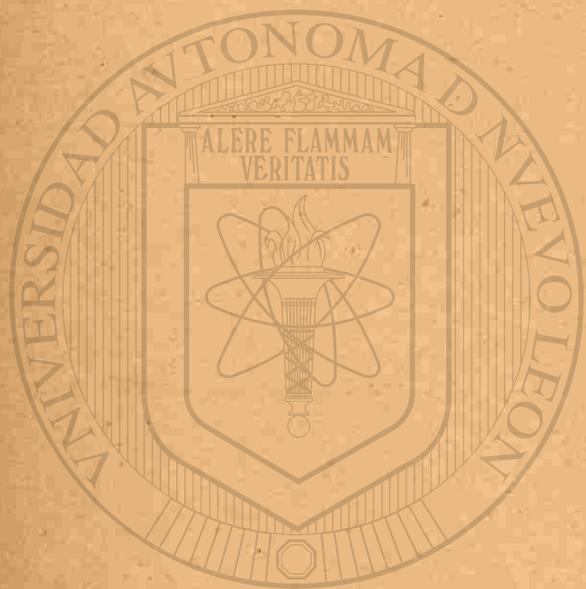
de ses caresses, de sa paix et de ses délices pendant toute l'éternité : « tristitia vestra vertetur in gaudium. »

CONCLUSION. Cessons donc de nous étonner et de nous scandaliser des plaisirs auxquels se livrent les mondains, du bonheur dont ils paraissent s'enivrer : c'est là leur part, « mundus gaudebit » ;

ne leur envions point surtout des joies éphémères et habituellement trompeuses » ;

et, au lieu de nous plaindre des épreuves que Dieu nous envoie, bénissons sa main comme celle d'un Père infiniment aimant dont la tendresse n'a d'égale que la félicité à laquelle Il nous prédestine.

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMON POUR LE IV<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS PAQUES

*Expedi vobis ut ego vadam.*  
(Joan., xvi, 7.)

Ce n'est point la grâce qui nous manque, c'est nous qui manquons à la grâce, et deux choses surtout nous empêchent d'y correspondre, le défaut de foi et le défaut de courage : nous perdons de vue le but à atteindre, et les ennemis à vaincre, les obstacles à surmonter, nous intimident et nous effrayent. Il nous est donc utile que Jésus retourne à son Père et nous envoie le secours de l'Esprit-Saint : « expedi vobis ut ego vadam. »

L'Esprit-Saint est en effet

a) L'ESPRIT RÉVÉLATEUR : « cum venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. »

— Certes l'enseignement de Notre-Seigneur ne laisse rien à désirer : grâce à Lui, les hommes savent ce qu'ils sont et ce qu'ils valent, d'où ils viennent et où ils vont ;

grâce à Lui aussi, ils connaissent Dieu, sa bonté, sa sainteté, sa puissance, ses droits et ses lois ;

la route de la terre au ciel enfin leur est nettement tracée, et les étapes, facilitées par un viatique merveilleux et divin.

— Mais cet enseignement a besoin d'être estimé, apprécié à sa juste valeur, préféré par con-

séquent à toutes les connaissances humaines et profanes : or les hommes le négligent et tandis qu'ils s'enquièreent de tout ce qui peut ici-bas faire leur bonheur, ils omettent de s'instruire de ce qui peut les rendre heureux pendant toute l'éternité ;

ils manquent donc de cet esprit de sagesse qui porte à connaître et à rechercher avant tout les vrais biens, et qui est un don du Saint-Esprit ;

*compris* : les mystères ne sont ni des contre-sens ni des non-sens, comme le prétendent grossièrement les impies pour se rendre la victoire plus facile, mais bien des vérités d'un ordre supérieur et d'un accès plus difficile. Or si l'intelligence de l'homme ne peut se les expliquer, elle peut du moins en saisir les convenances et en découvrir l'harmonie ou le rapport avec le plan divin. Et tel est l'effet que produit dans nos âmes l'intelligence surnaturelle, autre don du Saint-Esprit ;

*approfondi*, ou du moins réfléchi et ramené à quelques notions essentielles, à quelques principes indiscutables d'où découlent toutes les autres vérités dogmatiques ou morales. Or, de ce catéchisme quel peut être l'inspirateur ? l'Esprit-Saint qui par le don de science éclaire l'entendement, dissipe les doutes, affermit les convictions et révèle les conséquences des principes. C'est ainsi qu'aux différents âges s'éclaire et se précise le dogme catholique : ce n'est pas que les croyances s'altèrent ou se modifient, elles s'affirment simplement avec plus de netteté ou d'éclat ;

*assimilé* enfin, c'est-à-dire accepté sans répugnance, et rendu assez familier à l'âme pour la guider à la façon d'un sens ou d'un instinct supérieur, dans les circonstances difficiles, et lui permettre de discerner avec certitude le vrai du faux et le bien du mal. Or n'est-ce

pas le don de conseil qui nous facilite ce discernement et cette décision aux heures critiques ?

Les dons du Saint-Esprit mettent donc ainsi le sceau à l'enseignement de Jésus-Christ, et voilà comment le Sauveur a pu dire : « cum venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. »

Le Saint-Esprit fait surtout comprendre au monde

— la malice du péché, et le crime particulier de ceux qui ne croient point en Jésus ;

— la nécessité de la justice ou de l'état d'innocence pour être admis à la suite du Sauveur dans la bienheureuse éternité, à la droite de Dieu le Père ;

— enfin la rigueur inéluctable du jugement auquel prépare efficacement la crainte du Seigneur :

« cum venerit ille, arguet mundum de peccato et de justitia et de judicio. »

b) L'ESPRIT CONSOLATEUR : « si non abiero, Paraclitus non veniet ad vos ; si autem abiero, mittam cum ad vos. »

— Le Sauveur reconnaît donc lui-même que dans une vie toute d'épreuves, de combats et de sacrifices nous avons besoin de consolations pour souffrir avec plus de résignation et lutter avec plus de courage ;

— mais les consolations qu'Il nous réserve ne sont point précisément celles que réclament nos appétits et nos instincts, celles que souhaitent notre sensualité et notre égoïsme.

— Les consolations que nous donne le Saint-Esprit sont de tout autre nature, plus nobles, plus intimes, plus durables et seules dignes de ce nom : ce sont :

1<sup>o</sup> ces merveilles dont nous pouvons être les témoins et qui sont des effets de sa grâce :

tant de vertus héroïques, tant de nobles dévouements, tant de généreux sacrifices inspirés par l'amour; tant de conversions d'autant plus réconfortantes qu'elles étaient plus imprévues et plus inespérées;

toutes les victoires enfin de la cause catholique sur tant de théâtres divers (religieux, social, politique même);

2<sup>o</sup> et les grâces spirituelles dont nous sommes personnellement l'objet :

l'attrait que nous ressentons si vif à de certaines heures pour le bien et la vertu ;

le goût que nous éprouvons pour les choses de la religion, et le bonheur que nous trouvons à servir Dieu : double manifestation du don de piété ;

le courage qui nous soutient dans l'épreuve et la pieuse confiance qui ne nous abandonne pas au sein même des plus grands dangers : double effet du don de force ;

enfin la paix, à laquelle aucune jouissance n'est comparable : « pax que exsuperat omnem sensum. »

CONCLUSION. Mettons donc à profit les enseignements renfermés dans l'Évangile de ce jour ;

pour nous aider à observer la loi de Jésus et à pratiquer les vertus chrétiennes, invoquons les lumières et les grâces de l'Esprit-Saint ;

Il réveillera notre foi trop peu vive et trop peu agissante ;

et ranimant notre courage défaillant, Il nous maintiendra à notre poste, heureux de nous dépenser pour Celui qui a versé son sang pour nous.

Notes sur le sermon précédent.

---

## SERMON POUR LE V<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS PAQUES

*Amen, amen dico vobis, si quid  
petieritis Patrem in nomine meo,  
dabit vobis. (Joan., xvi, 23.)*

Nous nous lassons de prier (1) parce que nous nous lassons de ne rien obtenir, et nous continuons à ne rien obtenir parce que nous continuons à mal prier... Nous manquons surtout de foi : notre prière est trop humaine, trop personnelle... Nous prions trop en notre nom et pas assez au nom de Jésus : c'est ce que nous reproche indirectement le divin Maître par cette parole : « amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. »

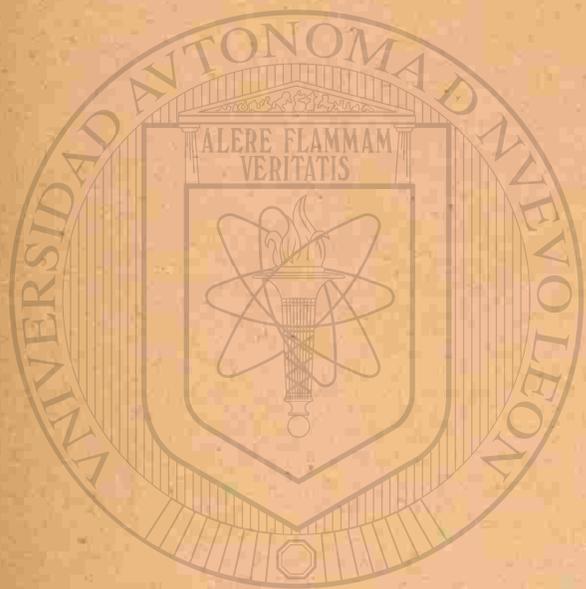
Unie à la prière de Jésus, notre prière serait

a) *Plus humble.* Que sommes-nous en effet pour paraître devant la Majesté divine ?

*néant* : en présence de Dieu, le plus grand des hommes est moins que le sujet qui n'ose approcher de son monarque, au-dessous même de l'esclave qui n'ose lever les yeux sur son maître ;

*et fragilité* : si avancés que nous puissions être dans l'amour et l'intimité de Jésus, nous n'arrivons

(1) Voir le sermon sur la Prière à la fin du volume.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE PUBLICACIONES

point à nous débarrasser d'un fond de lâcheté, qui, à la moindre occasion, fait de nous des traitres. Loin du danger un Pierre s'écrie : « et si omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor »; qu'une servante lui demande pendant l'interrogatoire de son Maître : « et tu cum Jesu Galilæo eras? » il devient aussitôt renégat et parjure : « et iterum negavit cum juramento : quia non novi hominem »;

et qu'avons-nous que nous n'ayons reçu? le péché seul nous appartient en propre : c'est tout ce que nous puissions offrir de nous-mêmes à Dieu;

ne nous présenter devant le Seigneur qu'au nom de Jésus c'est donc reconnaître notre indignité, notre impuissance et notre insuffisance.

b) *Plus confiante*, parce que Dieu, qui résiste aux orgueilleux, accorde sa grâce aux humbles : « Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam »; il n'est donc pas douteux que, nous effaçant derrière Jésus dans nos prières, nous n'obtenions de Dieu et le pardon de nos fautes comme l'humble Publicain, et toutes les autres grâces dont nous avons besoin.

N'avons-nous pas d'ailleurs la parole de Jésus lui-même dans l'Évangile de ce jour : « amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis? » Quoi de plus formel qu'une telle affirmation? c'est un engagement solennel que prend ici le Sauveur.

c) *Plus agréable à Dieu*, parce que cette union à Jésus, ce recours à sa puissante médiation, est de notre part un acte de foi et d'amour qui touche le Cœur de Dieu;

parce que ce Jésus que nous substituons à nous, (comme autrefois Jacob se couvrant du nom d'Esau), est le Fils bien-aimé en qui Dieu a mis ses complaisances;

et parce que sa prière est sainte comme sa personne et sa vie, entièrement conforme à la volonté de Dieu.

d) Enfin *plus méritoire et toute-puissante*, car en participant à la vertu de Jésus elle participe à ses mérites infinis;

ce que Dieu aperçoit alors, ce n'est plus notre nature corrompue, mais la grâce destinée à nous régénérer;

ce qu'il voit, ce n'est plus notre péché, mais le sang de l'Agneau versé pour l'expier;

au lieu des coupables il voit la victime; au lieu du crime, la rançon;

et c'est pourquoi il nous accorde tout ce que nous lui demandons ainsi au nom de Jésus : « amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. »

CONCLUSION. Avant donc de prier, pénétrons-nous bien

et de l'excellence de la grâce que nous avons à solliciter;

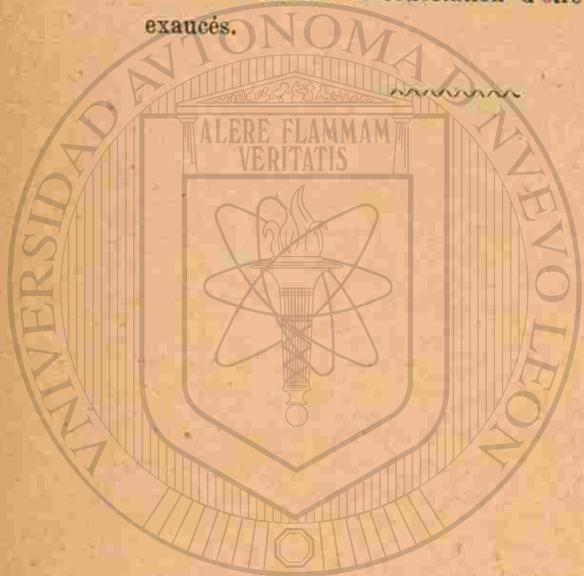
et du besoin très pressant ou très particulier que nous en avons, (pour triompher d'une tentation, mieux remplir tel ou tel de nos devoirs d'état, etc.),

et de notre impuissance radicale à l'obtenir par nos seules forces naturelles;

— et, mettant sans peine en pratique l'avis du Sau-

veur qui nous recommande de prier en son nom, « in nomine meo »,

ne demandant d'ailleurs que ce que Jésus dans sa sagesse et sa sainteté peut demander pour nous, nous aurons la consolation d'être infailliblement exaucés.



Notes sur le sermon précédent.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



## SERMON

POUR LE

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION <sup>1</sup>

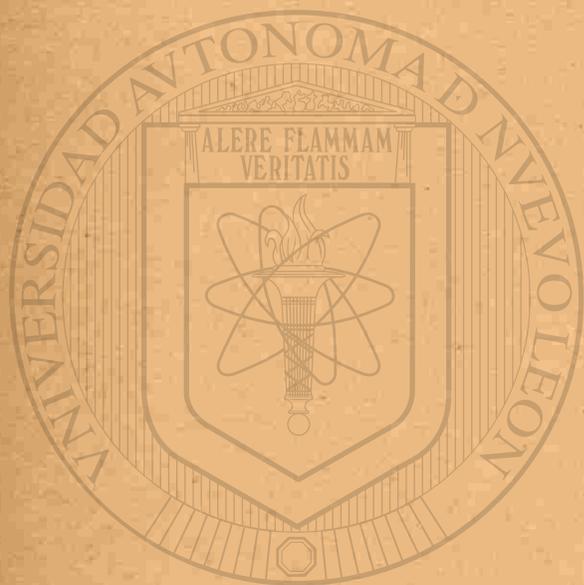
*Cum autem venerit Paraclitus,  
quem ego mittam vobis a Patre,  
Spiritus veritatis qui a Patre procedit,  
ille testimonium perhibebit  
de me.* (Joan., xv, 26.)

Telle est la légèreté des hommes en face des choses du salut : les prodiges du Sauveur, malgré leur nombre et leur éclat, les laissent insensibles, les trouvent indifférents : pour les convertir, il faut quelque chose de plus encore, l'intervention miséricordieuse et toute-puissante du divin Paraclèt : « cum autem venerit Paraclitus, quem ego mittam vobis a Patre, Spiritum veritatis qui a Patre procedit, ille testimonium perhibebit de me. »

a) *Quel est ce divin Paraclèt ?*

— C'est l'Esprit Créateur qui d'une parole a tiré le monde du néant.....  
qui a donné la *vie* à tous les êtres : aux fleurs qui

(1) Pour la Fête même de l'Ascension, voir à la fin du volume.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le glorifient, aux oiseaux qui Le chantent, aux âmes qui L'aiment et Le bénissent.

— C'est Lui qui répand à profusion la *lumière* dans l'espace, pour faire resplendir les merveilles de la nature, où se manifestent sa sagesse, sa puissance, sa sollicitude maternelle; — où son nom se lit au calice de chaque fleur, etc.;

et dans les âmes, pour épanouir les cœurs en révélant aux intelligences la bonté et la beauté infinies.

— C'est Lui enfin qui donne la *force* et entretient la *jeunesse*;

c'est son soleil qui féconde la terre et dore les moissons; c'est sa brise qui berce l'arbuste et enfonce ses racines plus avant dans le sol; c'est sa rosée qui épanouit les fleurs et ranime les plantes alanguies par les ardeurs du soleil;

et c'est sa grâce qui renouvelle les âmes et transforme leurs énergies naturelles en principes de vie surnaturelle.

b) *Il viendra, à la prière de Jésus* : « quem ego mittam vobis a Patre. »

De nous-mêmes en effet nous ne pouvons ni mériter ni espérer une telle faveur;

et d'ailleurs qu'attendre encore de la bonté de Dieu après l'Incarnation du Verbe et la folie de la croix ?

Cependant Jésus connaît notre misère, notre promptitude à L'oublier, Lui et ses bienfaits, notre négligence à profiter de sa grâce, notre attachement aux choses de la terre, notre préoccupation des intérêts du temps, notre amour du bien-être, notre inclination à la sensualité, à la mollesse, notre soif de jouir;

Il sait qu'avec cette faiblesse nous aurons à livrer

les plus rudes combats, à soutenir les plus violents assauts de Satan, du monde et de notre mauvaise nature, etc.... et que nous sommes par conséquent exposés à renier notre foi, à répudier la vertu, c'est-à-dire à périr;

et c'est pourquoi Il n'hésite pas, ayant tout droit et tout pouvoir sur le cœur de Dieu, à intercéder pour nous auprès de son Père, et à nous envoyer l'Esprit-Saint avec ses dons, pour faire de nous de parfaits chrétiens, prêts à toutes les luttes, forts contre toutes les tentations, et, par la grâce divine, pleins de confiance dans la suprême victoire.

c) *C'est Lui qui rendra témoignage de Jésus* : « ille testimonium perhibebit de me. »

— En déposant dans l'âme infidèle un *germe de vie* surnaturelle :

tantôt la lassitude d'une vie sans orientation et sans élévation ;

tantôt le besoin et le désir de s'instruire d'une religion imprudemment dédaignée ;

tantôt une vive émotion, une impression profonde à la suite de quelque parole, de quelque spectacle, etc.;

tantôt un attrait subit pour la vertu à laquelle on découvre un charme inconnu :

ce n'est là sans doute qu'un germe; mais c'est le grain de sénévé capable de devenir grand arbre, l'étincelle capable d'allumer un incendie.

— En révélant Jésus à l'âme : car la foi n'est pas la simple évidence produite par le raisonnement, mais une *lumière surnaturelle* qui permet à l'âme de croire sans hésitation et sans arrière-pensée, d'affirmer sans crainte ses convictions, de ne point s'emouvoir des

objections, de ne point se laisser surprendre par les sophismes, etc...

Le Saint-Esprit révèle ainsi à l'âme :

la divinité de Jésus, principe de tant de vertus et de tant de prodiges,

son humanité accessible aux coups, aux blessures, à la souffrance et à la mort ;

sa présence réelle sous les saintes espèces, si féconde en merveilles, dans les cœurs bien disposés ;

sa grâce, distribuée par les sacrements au gré des besoins et en raison des dispositions ;

son Eglise, héritière de sa mission, comme Lui infailible et comme Lui immortelle.

— Enfin en développant la *générosité* dans les âmes par les pensées de la foi et la préoccupation des choses de l'éternité ;

par la crainte de Dieu et la fuite de tout ce qui peut Lui déplaire ;

par l'empressement à son service, et l'observation fidèle de ses préceptes ;

par l'amour de son nom béni, de sa loi, de ses épreuves et de ses consolations ;

par le zèle à répandre sa gloire, à étendre son règne de justice, d'amour et de paix, etc. ;

car tels sont les effets de l'opération du Saint-Esprit dans les âmes.

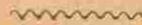
CONCLUSION. Remercions donc Jésus à qui nous sommes redevables de tant de grâces ;

et pour en mieux profiter, demandons à l'Esprit-Saint Lui-même,

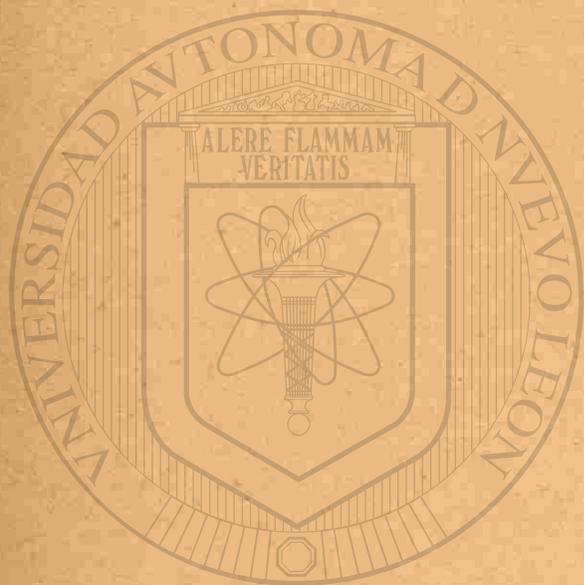
de créer en nous des cœurs nouveaux, où n'apparaisse aucune souillure, aucune trace de péché ;

de nous éclairer d'une foi plus vive, (qui nous permette de mieux sentir le néant des choses de la terre, et le prix des choses de l'éternité) ;

enfin de nous enflammer d'amour pour le souverain Bien, et l'infinie Beauté.



Notes sur le sermon précédent.



SERMON POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE

*Si quis diligit me, sermonem  
meum servabit.*

(Joan., xiv, 23.)

Celui qui n'aime pas, demeure dans la mort : c'est le Sauveur Lui-même qui nous en avertit : « qui non diligit, manet in morte. » Comme Il nous a aimés, Il veut que nous L'aimions. A la différence de la religion juive qui était une religion de crainte, la religion chrétienne est une religion d'amour. Voulons-nous savoir si nous avons la vie de la grâce, examinons-nous à la lumière de ce principe : « si quis diligit me, sermonem meum servabit. »

Le chrétien digne de ce nom est un *fidèle* : « servabit » : il est fidèle :

a) A la foi de Jésus.

Il croit à Jésus, Fils de Dieu, né de la Vierge Marie ;

il croit à ses vertus, à sa sainteté, à sa charité, à sa sagesse, à sa science infinies ;

il croit à ses miracles aussi nombreux qu'éclatants, à sa puissance souveraine sur les éléments, la maladie et la mort, sur les hommes et sur les démons ;

il croit à ses divins enseignements, aux mystères, à l'âme spirituelle, à la grâce, à la vie éternelle, au paradis, à l'enfer.

— Il croit sans tout comprendre, il est vrai, mais il comprend d'abord qu'il ne peut pas tout comprendre, que l'esprit humain est sans proportion avec la vérité à connaître, etc.

— Il croit sans hésitation parce que la parole de Jésus est la parole d'un Dieu qui ne peut ni ne veut nous tromper.

— Il croit sans répugnance parce que les mystères ne sont qu'au-dessus de la raison, nullement contraires à la raison ; et que le mystère ne se rencontre pas moins dans le domaine de la science que dans le domaine de la foi.

— Il croit sans crainte et sans arrière-pensée, parce que les lois de la nature ne peuvent que révéler la sagesse et la puissance du législateur ; et qu'à ce point de vue chaque progrès de la science est un progrès de la foi.

— Il croit sans défaillance enfin, parce que la foi est son honneur..... sa force..... sa consolation..... son espérance..... sa vie : « justus ex fide vivit. »

Le chrétien est un homme de conviction ; c'est aussi un homme d'énergie qui s'efforce d'être fidèle

b) A la loi de Jésus.

— Il ne renie point les engagements que ses parrain et marraine ont pris pour lui au jour de son baptême, et que lui-même a cent fois ratifiés par tout le détail d'une jeunesse vertueuse, et par un acte solennel, le jour de sa première communion.

— Il renonce à la vie facile, molle, sensuelle, aux

plaisirs que propose Satan, aux fêtes et aux jouissances que recherche le monde : « lata porta et spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. »

— Préférant l'amitié de Dieu et la paix de son âme à tous les biens de la terre, il charge généreusement sa croix sur ses épaules et, avec le petit nombre, marche à la suite du divin Maître dans la voie étroite : « quam angusta porta et arcta via est, quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam ! »

— Et pour ressembler à Jésus, il s'immole

1<sup>o</sup> dans sa chair : qui l'humilie de ses révoltes : « datus est mihi stimulus carnis meæ, angelus Satanæ, qui me colaphizet » ; mais dont il réprime sévèrement les convoitises : « castigo corpus meum et in servitutum redigo » ;..... il considère son corps comme un membre du Christ : « corpora vestra membra sunt Christi », comme le temple de l'Esprit-Saint : « membra vestra templum sunt Spiritus sancti », etc. ;

2<sup>o</sup> dans son esprit, c'est-à-dire

dans son désir de savoir. La curiosité perd chaque jour un grand nombre d'âmes qui se trouvent surprises dans leur vertu par de trop vives peintures, ou dans leur foi par de perfides sophismes... Et toute science n'est pas bonne à acquérir : la connaissance du mal, quoi qu'on en dise, ne peut faire que du mal : c'est un germe mauvais qui doit se développer si le milieu et les circonstances lui sont favorables ;

dans son désir de paraître. Cet orgueil de la vie, comme l'appelle l'Écriture, « superbia vite », rend l'homme si indulgent pour lui-même, si sévère et si injuste pour les autres ! Et cette suffisance, cette arrogance a tant de dangers pour l'âme ! Elle est si

odieuse au Seigneur Lui-même : « qui se exaltat, humiliabitur ! » N'est-ce pas de la divine Providence que nous tenons tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons ? Et si nous sommes les plus privilégiés, ne devons-nous pas être les plus reconnaissants et par conséquent les plus humbles ?

dans son désir de ne relever que de lui-même et de vivre à sa guise. Injurieuse à Jésus qu'elle méconnaît, cette indépendance est fatale à l'âme, qui, livrée à elle-même, ne connaît ni le but à atteindre, ni la route à suivre, et ne peut dès lors que s'égarer ;

3<sup>o</sup> dans son cœur enfin, trop prompt à se donner ou à se reprendre, trop aveugle en ses mouvements, trop violent dans ses transports. Il est des affections précoces à refouler, des attaches coupables à rompre, des antipathies à vaincre, etc..... C'est alors qu'il faut, selon les expressions du Sauveur, tailler et retrancher : « abscide... et projice abs te » ; et tel est le suprême effort que fait chaque jour sur elle-même l'âme qui veut rester digne de Jésus.

Tel est le chrétien, et tels furent les Apôtres sur lesquels le Saint-Esprit descendait à pareil jour, il y a vingt siècles. Malgré les épreuves, les difficultés, les railleries, les menaces, les tourments, ils sont restés par amour fidèles à la parole, c'est-à-dire à la foi et à la loi de leur divin Maître : « quis ergo nos separabit a charitate Christi ? tribulatio ? an angustia ? an fames ? an nuditas ? an periculum ? an persecutio ? an gladius ?... Neque mors, neque vita... poterit nos separare a charitate Dei. »

CONCLUSION. Prions donc le Saint-Esprit d'embraser nos cœurs de son divin amour,

et non seulement nous resterons, comme les Apôtres, fidèles à l'Évangile,

mais, comme eux aussi, nous en remplirons avec bonheur les préceptes, quelles que soient notre situation et notre fortune, dans l'épreuve comme dans la prospérité, à tous les instants de notre vie et à l'heure de notre mort : « si quis diligit me, sermonem meum servabit. »



UNIVERSIDAD

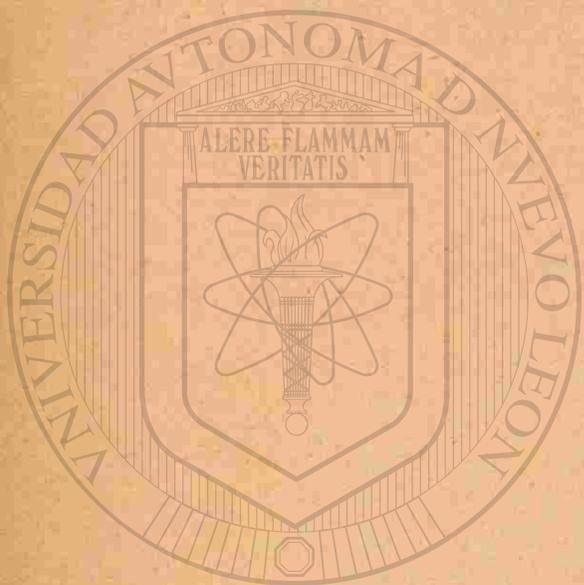
JUANIL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA SAINTE TRINITÉ

*Euntes ergo, docete omnes  
gentes.*  
(Matth., xxviii, 19.)

De nos jours c'est au nom d'une prétendue science supérieure que les impies attaquent l'Eglise; l'Eglise n'est d'après eux qu'une institution purement humaine, complètement dégénérée, vieillie, démodée, en désaccord avec les besoins d'une époque plus intelligente et les aspirations d'une société mieux instruite de ses droits et de ses devoirs..... L'Evangile de ce jour est une réponse directe et péremptoire à ces attaques.

a) Que l'Eglise soit une *société humaine*, nul ne le conteste, et nous moins que personne : les Protestants seuls ont imaginé une Eglise invisible, nous leur laissons leur chimère et leur erreur.

L'Eglise est destinée à grouper tous les hommes : « omnes gentes » ; elle les rapproche par son enseignement : « docete », et tout ce qui découle de cet enseignement, la prière publique, les sacrements, la hiérarchie, etc. ®

Mais précisément parce qu'elle est humaine, elle a droit à l'indulgence de ses critiques ; et il serait injuste d'attendre et surtout d'exiger la perfection,

soit de ses membres si exposés, vivant au milieu du monde, à vivre comme le monde,

soit de ses ministres auxquels il faudrait la pureté des Anges avec la science des Docteurs.

Or, bien loin d'excuser avec une loyale indulgence des imperfections et des faiblesses inévitables, les incrédules les exagèrent et les dénaturent avec une insigne mauvaise foi ;

ils les relèvent avec empressement et s'efforcent de leur donner dans des feuilles immondes le plus scandaleux retentissement ;

ils imputent au corps entier des pasteurs la faute de l'un de ses membres : ce qu'un seul a eu le malheur de faire une fois ouvertement, tous le font hypocritement et toujours ;

enfin, de ce que les chrétiens oublient trop souvent dans leur conduite les maximes du Maître, on rejette sur l'institution elle-même les désordres et les scandales de leur vie.

b) L'Eglise n'en reste pas moins divine

— dans son institution : c'est du Tout-Puissant qu'elle tient sa mission : rien de plus explicite que les paroles du Sauveur à cet égard : « data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. Euntes ergo, docete omnes gentes » ; « sicut misit me Pater, et ego mitto vos » ;... et c'est jusqu'à la fin des temps que doit durer son mandat aussi bien que l'assistance divine dont elle a besoin pour le bien gérer : « et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi » ;

— dans son enseignement qui est

autorisé : en raison de la vocation dont les prêtres sont l'objet et de la longue préparation qu'ils apportent

à leur ministère ; et en raison de la prière qui préside à leurs études : « labia sacerdotis custodient scientiam » ;

*infaillible* : en ce qui concerne la foi et les mœurs, et grâce à l'assistance du Saint-Esprit : « cum autem venerit Paraclitus, quem ego mittam vobis a Patre, Spiritum veritatis qui a Patre procedit, ille testimonium perhibebit de me » ;

*inspiré* dans le fond de son enseignement, c'est-à-dire l'Evangile et les Livres saints, toute la révélation fidèlement transmise jusqu'à nous par les Apôtres et leurs successeurs ;

plus indispensable que jamais,

aux individus, qu'il protège, — par la prière et la pénitence, contre les assauts violents de la nature indomptée, — par l'humilité, contre les écueils de la présomption et les dangers du désespoir, — par la charité, contre les bassesses et les infamies de l'égoïsme, — par la chasteté, contre toutes les ruines de la fortune, de la santé, du talent et de la foi ;

et aux peuples mêmes auxquels il assure la paix, la liberté et la prospérité (par l'obligation qu'il fait — aux gouverneurs d'être vertueux, équitables, respectueux des droits de leurs sujets, soucieux de pourvoir à leurs besoins — et aux sujets d'être soumis et dévoués envers l'autorité, justes et charitables les uns à l'égard des autres) ;

*incomparable* enfin : les prescriptions de l'Evangile ne soulèvent de protestations que dans les bas-fonds du cœur ;

elles ravissent d'admiration tous les esprits sincères, toutes les âmes grandes et loyales ;

et elles font l'héroïsme des saints.

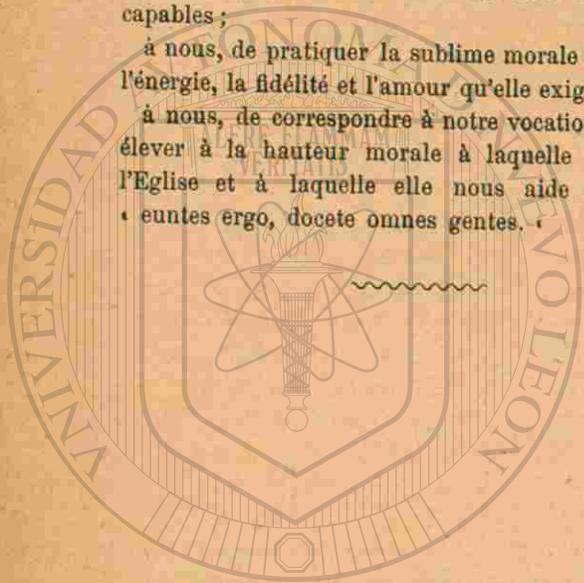
CONCLUSION. C'est donc à nous tous, troupeau et pasteur, de recueillir avec soin l'enseignement du Sauveur ;

à nous, d'apporter à l'étude de notre religion toute l'attention, la docilité et la foi dont nous sommes capables ;

à nous, de pratiquer la sublime morale de Jésus avec l'énergie, la fidélité et l'amour qu'elle exige ;

à nous, de correspondre à notre vocation, et de nous élever à la hauteur morale à laquelle nous appelle l'Eglise et à laquelle elle nous aide à parvenir :

• euntes ergo, docete omnes gentes. •



Notes sur le sermon précédent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR LE

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU <sup>1</sup>

*Homo quidam fecit cenam  
magnam, et vocavit multos.  
(Luc., xiv, 16.)*

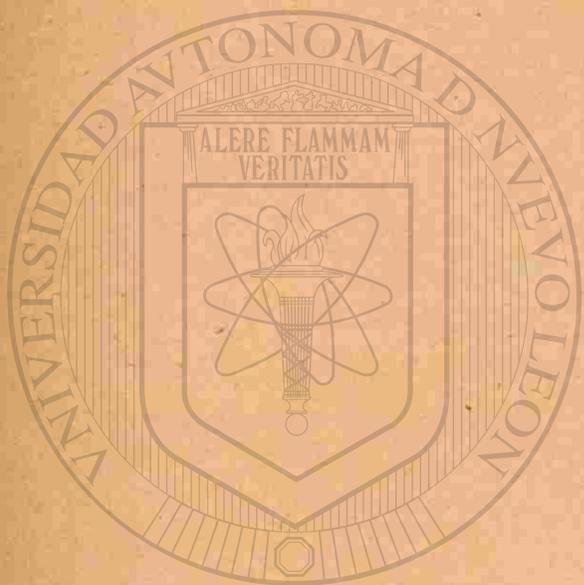
Ce festin qui, dans l'intention du Père de famille, doit réunir tant de convives, n'est autre que l'adorable Eucharistie. Quelle estime faisons-nous de la sainte communion ? quel profit en retirons-nous ? C'est ce qu'il importe d'examiner durant cette octave du Très Saint Sacrement : car ce n'est pas seulement le Sauveur qui désire se donner à nous, c'est nous, pèlerins de la vie, qui avons besoin d'aller à Lui et de nous unir à Lui.

a) La vie, en effet, c'est le *travail*.

L'Esprit-Saint lui-même nous en avertit : « *militia est vita hominis super terram* » ; la vie de l'homme ici-bas n'est qu'une lutte :

une lutte pour l'existence, chez le pauvre à qui manque le nécessaire ;

(1) Pour la Fête-Dieu, voir le sermon sur l'Eucharistie, à la fin du volume.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

une lutte pour le bien-être, chez l'artisan qui aspire à l'aisance ;

une lutte pour la gloire, chez le riche que tourmente l'ambition.

Mais le Saint-Esprit entend parler d'une lutte autrement intéressante :

obligatoire pour tous sans exception, parce qu'elle a trait au bien, à la vertu, à la sainteté ;

âpre et dure, parce qu'il faut s'attaquer à soi-même et parfois s'entamer : « si oculus tuus scandalizat te, erue eum » ;

incessante, parce que l'ennemi terrassé reparait toujours comme l'hydre aux cent têtes.

— Or, le pain matériel ne répare que les forces du corps ; il faut pour soutenir l'âme un aliment à la fois plus délicat et plus fort : et telle est précisément la sainte Eucharistie, qui, sous les espèces sacramentelles, renferme le corps et le sang de Jésus-Christ, principe et source de toutes les grâces ;

elle est le pain des voyageurs : « cibus viatorum » ; elle leur donne la grâce d'entreprendre et de commencer, la force de poursuivre et de persévérer : « Ipse dat velle et perficere » ; « venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et Ego reficiam vos » ;

et elle est le vrai pain de la grande famille humaine, « panis filiorum » ; celui que doivent partager tous les enfants de Dieu, parce que leurs âmes sont sœurs, et qu'ayant même nature et même vie, elles ont les mêmes besoins, les mêmes aspirations et les mêmes destinées.

b) La vie, c'est la *fièvre*.

L'Evangile parle de la chaleur et du poids du jour :

« pondus diei » ; il n'est pas besoin d'un long examen pour constater la justesse de ces expressions ;

pour les uns, c'est la fièvre de la souffrance : (condamnés à gémir sur leur grabat, des multitudes de malheureux passent ainsi leur existence) ;

pour d'autres, plus nombreux, c'est la fièvre du plaisir, plus maligne et plus cruelle ;

pour d'autres encore, c'est la fièvre de l'action, la plus noble, celle des apôtres et des hommes de cœur ;

et pour tous, c'est l'agitation intime des passions révoltées contre la conscience : tous connaissent ces heures pénibles où la vérité se voile, où le bien devient suspect, où l'âme délire, agitée entre la passion et le devoir, entre le bien et le mal, entre la vertu et le vice ; où les plus généreuses résolutions, les plus fermes propos menacent de sombrer.

— Or, en nous enflammant d'amour pour Jésus, la sainte Eucharistie refroidit la passion que nous éprouvons pour les créatures ;

en nous faisant sentir l'humilité de Jésus, elle abat l'orgueil, le délire de notre esprit ;

enfin, en nous unissant à Dieu, elle rétablit l'ordre et le calme dans notre âme ;

(comme une rosée bienfaisante le sang de Jésus éteint le feu de nos ardentes convoitises, etc.).

c) Enfin, la vie, c'est la *défaillance* :

— la défaillance des bras qui se refusent au travail ;

— la défaillance de l'esprit qui ne voit plus et ne croit plus ;

— la défaillance de la volonté qui abdique et se livre à l'ennemi ;

— la défaillance du cœur enfin qui cède au charme, à l'attrait des créatures.

Qui donc ranimera la créature défaillante ? la flamme de l'amour entretenue et avivée par la sainte Eucharistie.

Pour l'âme que l'amour a touchée, il n'est plus rien d'impossible : « de impossibilitate non causatur, quia cuncta sibi posse et licere arbitratur. »

rien ne lui coûte : « onus sine onere portat, et omne amarum dulce ac sapidum efficit » ;

de languissante, elle devient active, généreuse, empressée : « amans volat, currit et lætatur » ;

de là, la ferveur des nouveaux convertis, des martyrs, des apôtres, des vierges : « amor Jesu nobilis ad magna operanda impellit, et ad desideranda semper perfectiora excitat. »

Or, rien n'est plus propre à développer cette ferveur de l'amour que la sainte communion où Jésus se donne à l'âme, et l'âme à Jésus.

**CONCLUSION.** Ne négligeons donc point de répondre à l'invitation de Jésus : « fecit cœnam magnam et vocavit multos » ;

aimons à nous associer au banquet eucharistique ; et communions dans la mesure de nos besoins : ne prendre qu'une fois l'an cette céleste nourriture, c'est peut-être suffisant pour ne point mourir, ce n'est point suffisant à coup sûr pour être robuste et vigoureux ;

enfin, appliquons-nous à ne recevoir la sainte Eucharistie que dans de saintes dispositions (avec une pieuse avidité : « nemo cum nausea », avec foi, avec reconnaissance et avec amour).

Notes sur le sermon précédent.

## SERMON

POUR

LE III<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Congratulamini mihi, quia inveni  
orem meam quæ perierat.*  
(Luc., xv, 11.)

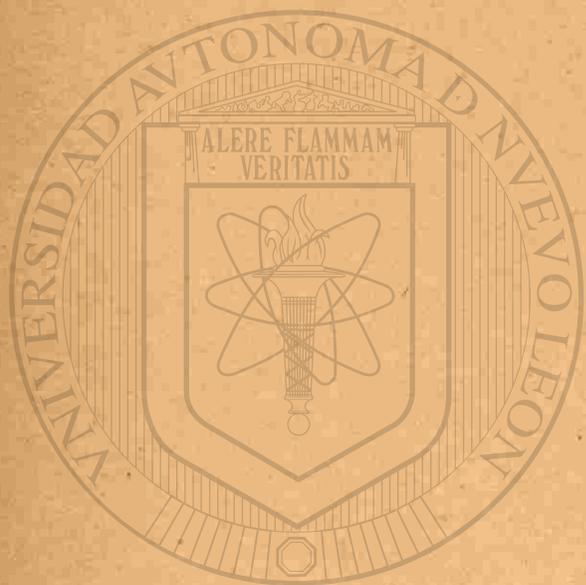
Rien de plus consolant que l'Évangile de ce jour.  
« En ce temps-là, dit l'Auteur sacré, des publicains et  
des pécheurs s'étaient approchés de Jésus pour l'écouter.  
Et les pharisiens et les scribes murmuraient, disant :  
Celui-ci accueille les pécheurs et mange avec eux.  
Alors Jésus leur dit cette parabole : Quel est celui de  
vous, etc... » C'est aux pécheurs à méditer cette para-  
bole ; rien de plus propre à toucher leur cœur : c'est la  
miséricorde du Sauveur qui s'y révèle.

a) *Le Seigneur n'extermine pas le pécheur* : c'est  
une première vérité dont l'Évangile d'aujourd'hui ne  
nous permet pas de douter.

Nous nous scandalisons plus volontiers, il est vrai,  
que nous ne nous félicitons de cette tolérance divine ;  
mais ne sommes-nous pas injustes ?

un Dieu tout-puissant a-t-il rien à craindre des  
vains efforts des méchants ?

un Dieu sage doit-il punir avec empressement ou  
punir à temps, à propos ?



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

un Dieu juste doit-il éteindre la mèche qui fume encore, ou épargner l'âme du pécheur en raison d'un reste de vertu ?

un Dieu bon doit-il vouloir la mort de l'impie, ou désirer sa conversion, c'est-à-dire sa vie spirituelle ?  
« nolo mortem impij, sed ut convertatur et vivat. »

b) *Dieu n'abandonne point le pécheur* : il est le berger qui, ayant perdu une brebis, laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, et s'en va après celle qui était perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve.

— Il poursuit le pécheur

par la menace des châtimens réservés dans l'autre vie à ceux qui ne se convertissent point ;

par le remords qu'il excite et entretient dans son âme jusqu'à ce qu'elle se soit purifiée de son crime ;

par le dégoût qu'il lui inspire pour le vice et la vie mauvaise.

— Il l'appelle et l'attire à lui :

par des avertissemens de toutes sortes (épreuves personnelles, malheurs de famille, etc.) ;

par les exemples des hommes de bien (le bonheur qu'ils goûtent au service de Dieu, la considération dont ils jouissent dans l'esprit des hommes, etc.) ;

par les exhortations de prêtres zélés, les conseils d'amis vertueux, etc. ;

enfin par de secrètes inspirations (l'attrait pour la vertu, etc...).

c) *Son bonheur c'est de se l'attacher à jamais* :  
« congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat. »

— Le repentir d'un pécheur Lui cause même plus de

joie que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes :  
« ita gaudium erit in cælo super uno peccatore pœnitentiam agente quam super nonaginta novem justis qui non indigent pœnitentia. »

— C'est que dans le retour du pécheur Dieu voit et reconnaît

la haine du mal et de celui qui a introduit le mal dans le monde, Satan ;

le regret de l'offense faite à sa Majesté divine (par le mépris des grâces, etc...) ;

et surtout l'amour plus ardent et plus généreux du bien et du Souverain Bien.

d) *Enfin Dieu fait le plus grand bonheur du pécheur converti* :

témoin saint Paul qui ne trouve rien de comparable à la paix du Seigneur : « pax quæ exsuperat omnem sensum » ;

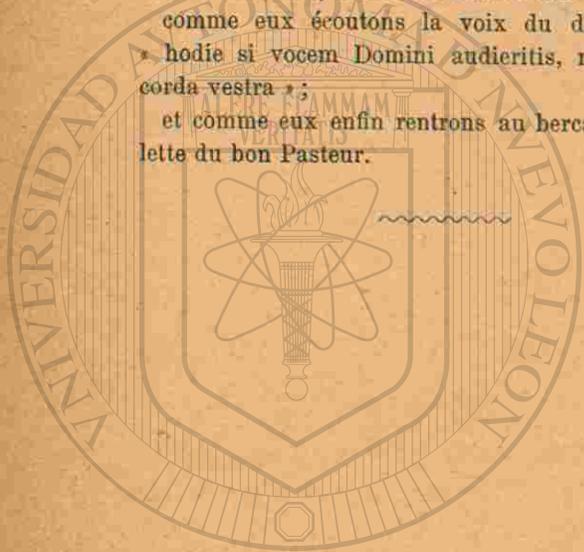
témoin saint Augustin qui dans son ravissement s'écrie : « O Beauté toujours ancienne, Beauté toujours nouvelle, trop tard je vous ai connue, trop tard je vous ai aimée ! »

témoin chacun de nous aux heures bénies de la grâce et de la ferveur. Non ! la langue ne peut dire, ni les paroles exprimer ce que c'est qu'aimer Jésus !

« Jesu spes pœnitentibus,  
« Quam pius es pœnitentibus !  
« Quam bonus te quærentibus !  
« Sed quid invenientibus ? »

Et comment en douter quand on se rappelle l'accueil du Père de famille à son fils prodigue ?

CONCLUSION. Imitons donc ces grands convertis, qui, après avoir été les malheureux esclaves des passions, se sont rapprochés de Jésus et ont goûté à son service les douceurs de la vraie liberté et du véritable amour ; comme eux renonçons à nos préjugés, à nos mauvaises habitudes, à nos attaches de toutes sortes ; comme eux écoutons la voix du divin Pasteur : *hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra* ; et comme eux enfin rentrons au bercail sous la houlette du bon Pasteur.



Notes sur le sermon précédent.

---

UANL

---

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



## SERMON

POUR

### LE IV<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Jam homines eris capiens.*  
(Luc., v, 10.)

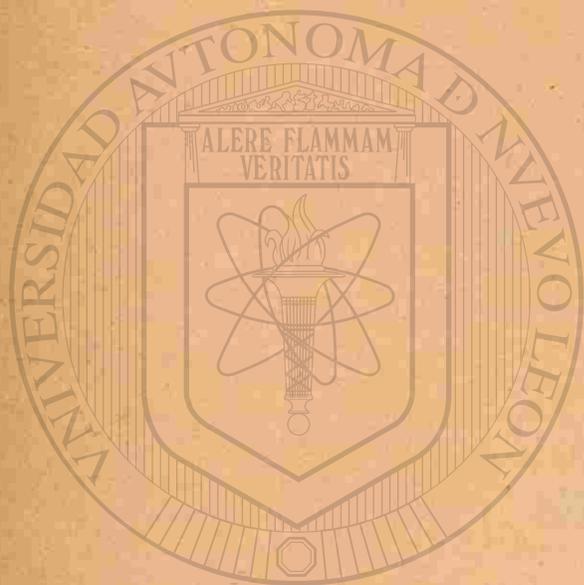
Le fait raconté dans l'Évangile de ce jour est certes prodigieux... ; il l'est beaucoup moins cependant qu'un autre dont nous sommes témoins, mais sur lequel nous avons les yeux fermés : la catholicité de l'Église. Pierre pêcheur d'hommes et ramenant dans son filet les convertis de tous les siècles, c'est là la vraie pêche miraculeuse, dont la première n'est qu'une pâle figure, et à laquelle nous invite à penser la parole du Sauveur à saint Pierre : « jam homines eris capiens. »

#### I. Où donc Pierre jette-t-il son filet ?

Au sein de l'idolâtrie, c'est-à-dire au milieu de l'aveuglement et de la corruption.

On se rappelle le tableau qu'en a tracé Bossuet (*Discours sur l'Hist. univ.*, suite de la Religion, ch. xxvi) :

« L'erreur et l'impiété, dit-il, prévalaient partout... Qui oserait raconter les cérémonies des dieux immortels et leurs mystères impurs ? Leurs amours, leurs cruautés,



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

leurs jalousies et tous leurs autres excès étaient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantait et des peintures que l'on consacrait dans leurs temples. Ainsi le crime était adoré et reconnu nécessaire au culte des dieux... On ne peut lire sans étonnement les honneurs qu'il fallait rendre à Vénus et les prostitutions qui étaient établies pour l'adorer. La Grèce, toute polie et toute sage qu'elle était, avait reçu ces mystères abominables... La gravité romaine n'a pas traité la religion plus sérieusement puisqu'elle consacrait à l'honneur des dieux les impuretés du théâtre et les spectacles des gladiateurs, c'est-à-dire tout ce qu'on pouvait imaginer de plus corrompu et de plus barbare. »

D'après les croyances et les pratiques religieuses on peut juger de l'état des mœurs. La littérature contemporaine ne les a que trop fidèlement reproduites.

II. « Comment accoutumer des esprits si corrompus à la régularité de la religion véritable, chaste, sévère, ennemie des sens, et uniquement attachée aux biens invisibles ? » (Bossuet, *Discours sur l'Hist. univ.*, suite de la Religion, ch. xxvi.)

a) La religion que les Apôtres venaient annoncer était ainsi la première difficulté à leur entreprise :

à des hommes altérés de plaisir, il fallait parler de continence et de mortification ;

à des hommes attachés aux biens de la terre, il fallait prêcher le détachement, l'amour de la pauvreté, la charité ;

à des hommes égoïstes et cruels, il fallait proposer et faire accepter le renoncement, l'abnégation, la douceur ;

à des cérémonies monstrueuses, à des pratiques abo-

minables, il fallait substituer une religion pure, sereine, sévère, un culte en esprit et en vérité ;

à des croyances grossières, à des préjugés absurdes, il fallait substituer la foi en un Dieu, pur esprit, bon, puissant et juste, créateur, provident et juste ;

enfin à des bourreaux, il fallait faire adorer Celui qu'ils avaient crucifié ;

aussi les Apôtres devaient-ils entendre à leur tour la réponse qu'ils avaient faite eux-mêmes au Sauveur : « durus est hic sermo. »

b) Et pour convertir le monde les Apôtres n'avaient aucune ressource.

« Ce ne sont point les sages, dit encore Bossuet, ce ne sont point les nobles, ce ne sont point les puissants qui ont fait un si grand miracle » ;

et saint Paul, expliquant la même pensée, avait écrit (I Corinth., I, 27 seqq.) : « Dieu a choisi ce qui est fou selon le monde pour confondre les sages ; il a choisi ce qui était faible pour confondre les puissants ; il a choisi ce qu'il y avait de plus méprisable et de plus vil, et enfin ce qui n'était pas pour détruire ce qui était, afin que nul homme ne se glorifiât devant Lui. »

Les Apôtres n'avaient ni science, ni éloquence, ni fortune, ni crédit.

III. Et cependant « les Apôtres et leurs disciples, le rebut du monde et le néant même, à les regarder par les yeux humains, ont prévalu à tous les empereurs et à tout l'empire. »

Forts de l'excellence de leur cause et soutenus par l'Esprit qui les anime, ils se mettent à l'œuvre, se partagent le monde et, comme le Maître, sèment partout la parole divine : « cœperunt loqui. »

a) Or la nouvelle doctrine ne tarde pas à germer. « La promptitude inouïe avec laquelle se fit ce grand changement est un miracle visible... Les Apôtres n'avaient pas achevé leur course, et saint Paul disait déjà aux Romains que leur foi était annoncée dans tout le monde... Une tradition constante nous apprend que saint Thomas porta l'Évangile aux Indes, et les autres en des pays éloignés... La voix des Apôtres s'est fait entendre par toute la terre, et leur parole a été portée jusqu'aux extrémités du monde. Sous leurs disciples il n'y avait presque plus de pays si reculé et si inconnu où l'Évangile n'eût pénétré. Cent ans après Jésus-Christ, saint Justin comptait déjà parmi les fidèles beaucoup de nations sauvages... Saint Irénée vient un peu après et on voit croître le dénombrement qui se faisait des Églises... Ce qu'on croyait dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, on le croyait dans l'Égypte et dans l'Orient... Au milieu du III<sup>e</sup> siècle Tertullien et Origène font voir dans l'Église des peuples entiers qu'un peu avant on n'y mettait pas. Ceux qu'Origène exceptait, qui étaient les plus éloignés du monde connu, y sont mis un peu après par Arnobe. »

b) Ce triomphe est d'autant plus éclatant que la foi ne cesse d'être persécutée

par les empereurs païens d'abord. Un Julien l'Apostat met tout en œuvre pour détruire le Christianisme, etc... ;

et plus dangereusement encore par les hérétiques (Arius, etc.) ; « mille sectes et mille hérésies sorties de son sein se sont élevées contre elle. Mais si elle les a vues s'élever, selon les prédictions de Jésus-Christ, elle les a vues tomber toutes selon ses promesses, quoique

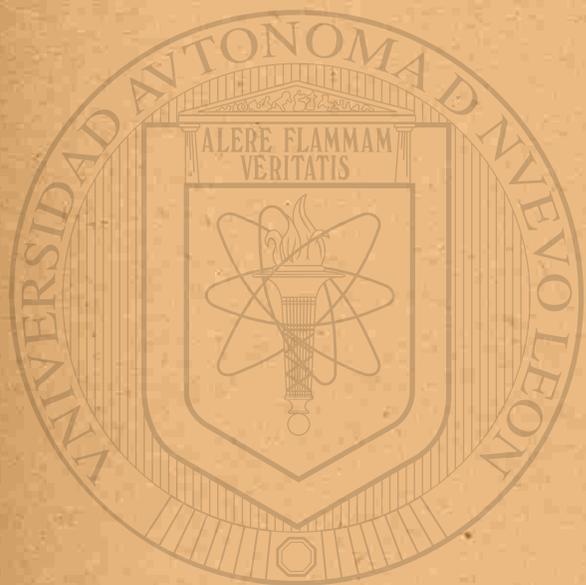
souvent soutenues par les empereurs et par les rois. » (BOSSUET, *Hist. univ.*, II<sup>e</sup> Partie, ch. xx.)

CONCLUSION. Or cette conversion du monde, si prompte et si universelle malgré tant d'obstacles, reste humainement inexplicable, et la conclusion de Bossuet s'impose : « Dieu s'est mêlé visiblement dans cet ouvrage ; et s'il se pouvait faire que (le monde) n'eût pas vu (de miracles), ne serait-ce pas un nouveau miracle, plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir fait entrer tant d'ignorants dans des mystères si hauts, d'avoir inspiré à tant de savants une humble soumission, et d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules?... Mais le miracle des miracles... c'est qu'avec la foi des mystères, les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre. » (BOSSUET, *Hist. univ.*, II<sup>e</sup> Partie, ch. xx.)

Ouvrons donc les yeux à la grande lumière de ce fait miraculeux, et avec tant de bons esprits, de génies, d'âmes loyales et généreuses, laissons-nous prendre au filet de Pierre, embrassant résolument la foi du Christ, et pratiquant fidèlement et courageusement sa loi.

Notes sur le sermon précédent.

---



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

LE V<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

*Vade prius reconciliari fratri tuo.*  
(Matth., v, 24.)

Rien de plus difficile que le pardon des injures dont l'Évangile de ce jour nous fait un précepte. C'est en sens contraire, c'est à la vengeance que nous poussent les instincts les plus vivaces de notre être : (l'honneur si facilement inquiet, la dignité si susceptible et la justice si exigeante). En dépit de ces sentiments, jusqu'à un certain point légitimes, c'est cependant le Maître qu'il faut écouter et suivre : « vade prius reconciliari fratri tuo » ; et cela pour les meilleures raisons :

I. *Peut-être notre culte du moi est-il exagéré ?*

— Nous ne pardonnons pas : serait-ce par hasard que notre vertu est indéfectible, au-dessus de tout soupçon ?...

notre science infaillible, au-dessus de toute contestation et de toute contradiction ?...

notre perfection indiscutable, au-dessus de toute critique ?...

enfin notre majesté sacrée, inviolable, au-dessus de toute offense, de tout manque d'égards ?...

— Le culte que nous exigeons ne souffre aucun retard, aucun oubli, aucune négligence ; serait-il plus important que celui que nous devons à Dieu ?

— Le mal que l'on commet, la faute dont on se rend coupable envers nous par une maladresse ou une injure, est-il sans remède et sans rémission ?

En exigeant ainsi des autres plus d'assiduité envers nous que nous n'en accordons nous-mêmes à Dieu, ne sommes-nous pas idolâtres de notre propre personnalité ?

II. Et si nous exagérons ainsi notre importance et notre valeur, nous exagérons peut-être aussi le tort du prochain à notre égard ?

a) Nous nous froissons des procédés du prochain envers nous ; mais le prochain a-t-il vraiment tort ?

— son attitude envers nous n'est-elle pas une réponse à notre manière d'agir envers lui ?

— ne sommes-nous pas trop susceptibles, trop soupçonneux, trop prompts à mal juger, et précisément parce que nous prêtons nos sentiments aux autres ? Que d'offenses dont nous nous croyons victimes, cesseraient d'exister à nos yeux, si nous étions meilleurs nous-mêmes et plus charitables !

— ne dénaturons-nous point les faits, les circonstances, les intentions ? notre interprétation défavorable est-elle fondée ?

b) A supposer que le prochain ait réellement tort, son tort est-il aussi considérable que nous voulons bien le dire ? sommes-nous à son égard d'un empressement, d'une prévenance, d'un dévouement, d'une charité, en

un mot, qui légitime notre mécontentement et notre sévérité ?

III. Refuser le pardon à un ennemi, ce n'est pas seulement manquer d'humilité ou de justice, c'est aussi et surtout manquer de foi.

En conservant de l'animosité contre le prochain nous méprisons

l'œuvre de Dieu, sa créature de prédilection, un homme, c'est-à-dire un frère ;

l'intention de Dieu : le cœur n'a-t-il pas été donné à l'homme pour aimer comme l'œil pour voir ?

l'exemple de Dieu : « pardonnez-leur, disait Jésus à son Père, en lui recommandant ses bourreaux, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » ;

l'ordre de Dieu : combien de fois faut-il pardonner ? « usque septuagies septies » ; si l'on nous frappe une joue, présentons l'autre : « præbe et alteram » ; enfin dans l'Évangile de ce jour : « vade prius reconciliari fratri tuo » ;

les menaces de Dieu : « nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum, non intrabitis in regnum cœlorum » ; « qui irascitur fratri suo, reus erit iudicio, etc. »

CONCLUSION. Laissons donc à Dieu le soin de réparer le tort ou l'offense qui nous afflige : « mihi vindicta : ego retribuam » ;

ou plutôt, bien loin d'appeler la justice divine sur la tête d'un frère, cherchons à la conjurer en nous reconciliant avec lui ; par là nous serons doublement agréables à Dieu qui n'aime point les offrandes sans la charité :

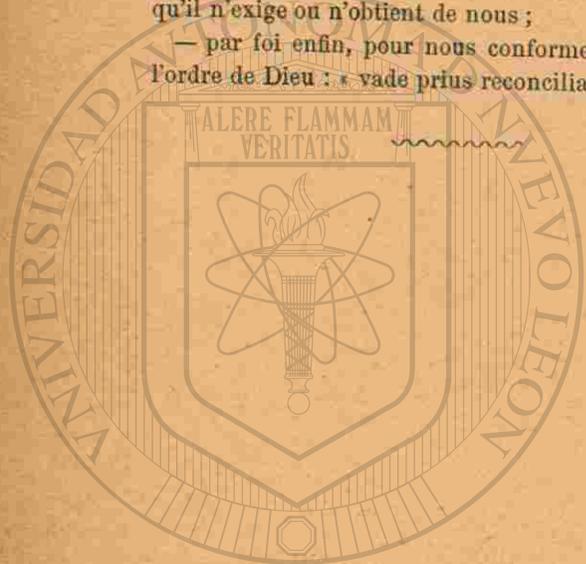
« vade prius reconciliari fratri tuo, et tunc veniens offeres munus tuum. »

Oublions et pardonnons

— par humilité, en nous rappelant ce que nous sommes et le peu que nous méritons ;

— par justice, en n'exigeant pas plus de notre frère qu'il n'exige ou n'obtient de nous ;

— par foi enfin, pour nous conformer au désir et à l'ordre de Dieu : « vade prius reconciliari fratri tuo. »



Notes sur le sermon précédent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

LE VI<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

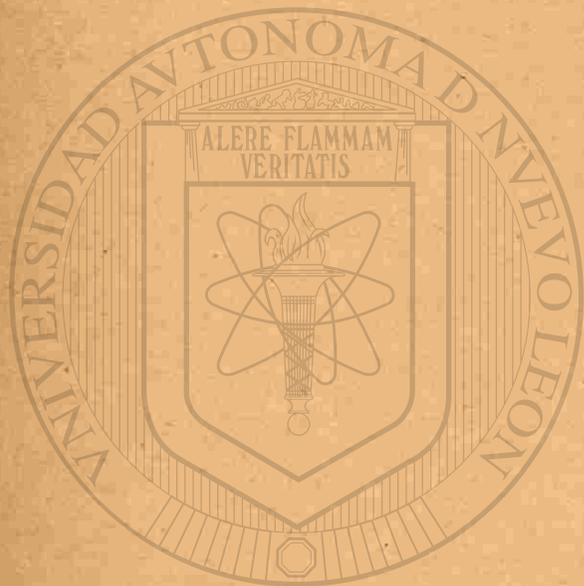
*Misereor super turbam.*  
(Marc., viii, 2.)

C'est au désert que le Sauveur laisse tomber cette parole de commisération sur une multitude qui depuis trois jours le suit sans se préoccuper de nourriture. « Ils n'ont pas, dit-il, de quoi manger, et si je les renvoie sans manger, ils tomberont de défaillance en chemin, car plusieurs sont venus de loin. » Et en faveur de cette multitude étonnée, il opère le miracle de la multiplication des pains.

La sollicitude, qu'il témoigne en cette circonstance aux Galiléens, n'est cependant qu'une image affaiblie de la compassion que lui inspire la défaillance morale, je veux dire l'ignorance et la dépravation de l'humanité tout entière... Voyons aujourd'hui en quoi sa parole est un pain et un aliment pour nos âmes.

a) *Nos âmes sont affamées de vérité.*

Nous vivons, mais notre vie se borne-t-elle à la durée de notre séjour sur la terre ? la terre est-elle pour nous la patrie ou au contraire un exil ? les années que nous



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

y passons sont-elles laissées à notre libre disposition ? ou bien avons-nous un Maître à servir, une loi à observer, une sanction à encourir ?

Telles sont les graves questions qui se posent à tout homme et dont nos âmes réclament impérieusement la solution.

Or le scepticisme, en présence de ce problème de notre destinée, ne répond que par un aveu d'ignorance ou d'insuffisance qui n'est point à son honneur. Le « que sais-je ? » de Montaigne, ou le « je ne sais » des philosophes modernes, n'est point une solution.

La réponse du rationalisme n'est pas plus heureuse. « Je ne crois, disent ceux qui le professent, que ce que je comprends », et au nom de ce principe qu'ils oublient de légitimer, et auquel ils font de perpétuelles dérogations, ils excluent du domaine de la science toutes les vérités révélées, c'est-à-dire les vérités les plus lumineuses et les plus consolantes, vouant ainsi l'homme à son malheur, sans explication et sans espoir.

La foi seule répond d'une manière satisfaisante aux graves préoccupations de l'âme et bannit ses inquiétudes. Elle lui montre au-dessus de l'univers le Dieu créateur qui est son principe et son origine ; par delà la vie, l'éternité, qui est sa destinée ; dans le trajet sur la terre, l'épreuve, qui est sa condition ; et contre l'épreuve, la grâce du Sauveur, qui est son viatique.

Et ces vérités, la foi les impose à la raison au nom même de la raison : Jésus, qui les a enseignées, a, par chacun de ses nombreux miracles et surtout par le signe de Jonas, prouvé sa divinité et par conséquent son infailibilité ;

et de ces considérations il appert que la foi est plus certaine même que la raison ; et les âmes qui ont le

bonheur de croire éprouvent en effet une sécurité, une sérénité, une joie que ne connaissent pas les adorateurs les plus zélés de la déesse raison.

*b) Nos âmes sont affamées de justice.*

Le monde n'est que scandale et iniquité :

c'est le pauvre, qui, bien loin d'être aimé, considéré et secouru, est méprisé et repoussé ;

c'est le faible, dont les droits sont méconnus et foulés aux pieds par les puissants ; ici-bas

« La raison du plus fort est toujours la meilleure » ;

c'est la vertu qui est bafouée, calomniée, indignement outragée, alors que le vice s'étale impudemment, redouté, flatté ou même honoré ;

partout c'est le désordre, la violence, l'abus ; et la justice boiteuse, bien loin d'y remédier par le châtimement des oppresseurs, prête souvent un bras à l'iniquité :

« Selon que vous serez puissant ou misérable,

« Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir. »

— Or nul ne doit se faire justice : serait-on bon juge, en effet, si l'on était juge en sa propre cause ? Il faut donc renoncer à rendre au prochain œil pour œil et dent pour dent.

— Le tort dont on souffre injustement appelle un châtimement cependant. Les théories des philosophes, les déclamations des philanthropes sont-elles une réparation satisfaisante ? Nullement, parce que s'adressant à l'esprit elles ne pénètrent pas jusqu'au cœur qui souffre et qui saigne, et parce que s'en rapportant à la droiture des hommes (trop souvent exposée à faillir) elles ne font qu'entretenir sinon aggraver le mal.

— Mais qu'un Dieu s'interpose et décide : qu'il donne sa sympathie et sa prédilection aux humbles, aux pauvres, aux opprimés ; qu'il élève au premier rang ceux qui se tenaient au dernier, et relègue au dernier rang ceux qui avaient accaparé le premier ; qu'il maudisse le mauvais riche et le créancier cruel ; qu'il rende à chacun selon ses œuvres, et se montre plus exigeant avec les mieux partagés, plus indulgent envers les plus déshérités : bref, qu'il châtie le vice et récompense la vertu, sans acception de personne, et réserve d'éternelles délices à ceux dont la vie n'a été qu'un martyre, c'est ce qui soutient, console, fortifie, encourage, et fait même chérir la souffrance, etc. Or telles sont les consolations renfermées dans l'Évangile.

*c) Nos âmes enfin sont affamées de paix.*

— La paix en effet ne se trouve pas où le monde la cherche généralement. Elle n'est

ni dans l'abondance : il arrive que les plus fortunés sont, en raison de leurs désirs, les plus indigents : « *magnas inter opes inops* » ;

ni dans la gloire, qui est fragile : rien de plus inconstant que l'opinion et la faveur des hommes, et rien de moins assuré que les honneurs : « *incertos honores* » ;

ni dans la volupté : rien de tyrannique comme la passion, et rien de plus agité qu'une âme passionnée ;

ni dans l'oisiveté, qui engendre l'incurable ennui (le plus cruel des tourments) ;

ni même dans l'absence d'effort : celui qui ne résiste pas, qui ne se gouverne pas, va à la dérive, et, dans la perspective de quelque catastrophe, ne peut goûter la vraie tranquillité.

— La paix, dont l'Évangile nous livre encore le secret, consiste

dans la bonne volonté : « *pax hominibus bonæ voluntatis* », c'est-à-dire dans la rectitude de l'esprit, dans la droiture des intentions, etc. ;

dans la vigilance : « *vigilate* », c'est-à-dire dans la prévoyance des ennemis à combattre, des assauts à soutenir, des moyens de résistance à opposer, etc. : « *si vis pacem, para bellum* » ;

dans la soumission à Dieu, c'est-à-dire dans la discipline des appétits, des passions et du caractère : « *non in commotione Dominus* » ;

dans l'état de grâce, c'est-à-dire dans l'union à Jésus, dans la participation à la vie, à l'amitié, aux faveurs et aux consolations inénarrables de Jésus : « *pax quæ exsuperat omnem sensum*. »

CONCLUSION. Allez donc à Jésus, vous tous que les privations du désert exténuent : Il referra vos forces : « *venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* » ;

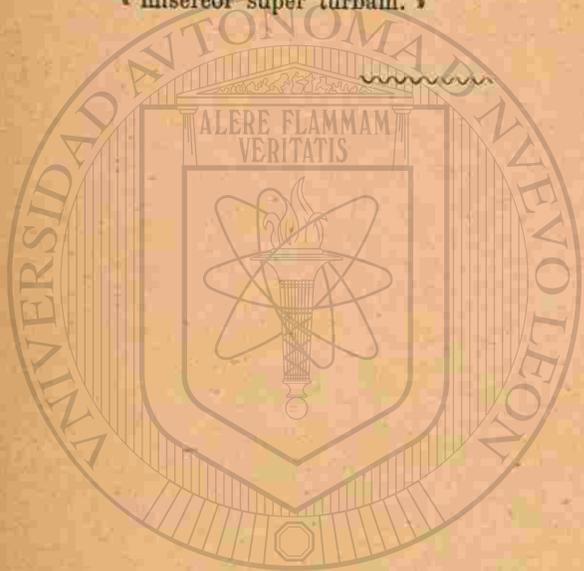
prenez et mangez, vous tous qui avez faim de vérité ; l'Évangile vous éclairera, dissipera vos erreurs, vos doutes et vos préjugés ;

prenez et mangez, vous tous qui avez faim de justice : les infailibles promesses de Jésus vous consoleront ;

prenez et mangez, vous tous qui désirez la paix : la parole de vie vous rendra la force contre vos ennemis et contre vous-mêmes, la santé et la sérénité de l'âme ; car telle est la vertu de ce « livre où pas un mot ne change » :

- Chaque page y frémit sous le frisson sacré ;
- Et c'est pourquoi la terre a dit : Je le lirai !
- Les peuples qui n'ont pas ce livre le mendient,
- Et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient. »

C'est le livre de l'amour et de la miséricorde :  
« misereor super turbam. »



Notes sur le sermon précédent.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

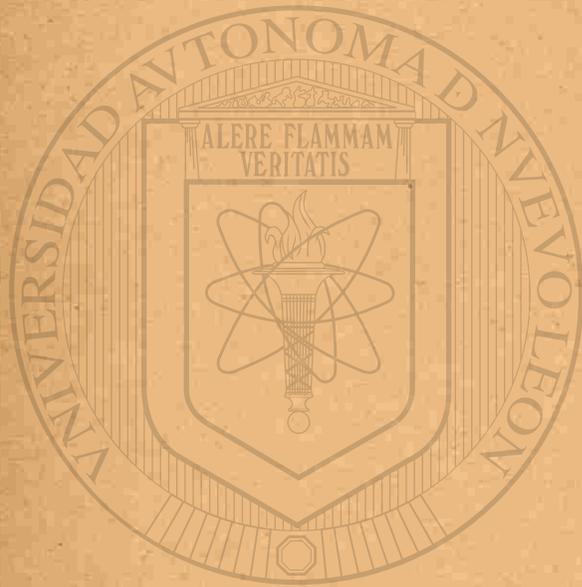
LE VII<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Ex fructibus eorum cognoscetis  
eos.* (Matth., vii, 20.)

Tout le monde aujourd'hui prêche et les prêtres sont peut-être ceux qui prêchent le moins. A l'atelier, dans les familles, à la table du cabaret, sur la place publique, dans les réunions et les cercles, partout on prêche et on fait plus que prêcher, on dogmatise. Sur la religion, sur la morale, sur le sacerdoce, chacun dit son mot et expose sa manière de voir qu'il entend bien faire partager à son auditoire. Or à l'égard de ces prêcheurs prêchant sans mission, Jésus-Christ nous invite à la défiance : « ex fructibus eorum cognoscetis eos », vous les reconnaîtrez à leurs fruits, nous dit-il. Que sèment-ils en effet ?

a) *Souvent l'incrédulité :*

- par une tolérance qui n'est qu'un mépris de la vraie religion ; ils affectent, sur toutes les questions, un profond respect des croyances d'autrui, pour qu'on révère leur opinion à la manière d'un dogme ;
- par des maximes qui ne sont que des sophismes :



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ils disent que le comprendre est la mesure du croire ; comme si le mystère ne se rencontrait pas partout et jusque dans l'être le plus simple et le plus petit ; et comme si la limite de notre science et de notre ignorance n'était nettement définie par Bossuet : « nous ne savons le tout de rien... l'homme sait peu de chose, et le peu qu'il sait, il le sait bien peu » ;

— par le rire et le sarcasme qui échappent aux plus contenus et aux plus réservés, sur les choses les plus saintes, les institutions les plus vénérables et les mystères les plus sacrés.

*b) Habituellement le sensualisme :*

— par le doute qu'ils élèvent sur la vertu des personnes les plus graves, afin d'excuser leur vie légère et dissipée ; ils représentent notamment les prêtres comme des hommes pétris du commun limon (ce qui est vrai) ; et en tout semblables aux autres hommes, c'est-à-dire (ce qui est une erreur ou un mensonge) dépourvus de ressources particulières pour se préserver du mal ; comme si la prière n'était un remède souverain et tout-puissant contre la violence des passions ;

— par la joie à accueillir le scandale et la promptitude à le répandre : ils étendent à toute l'Eglise la faute de l'un de ses membres, dans le dessein diabolique de ruiner dans l'âme fidèle la croyance au bien et la générosité pour le pratiquer ;

— par le programme de leur vie joyeuse, les fêtes qu'ils donnent, les jouissances auxquelles ils convient, l'étalage de leur bien-être ;

— par leurs scandales : leurs professions de foi, leurs maximes (« il faut que jeunesse se passe, etc. »), leur

indulgence et leur complaisance pour le vice ; leurs exemples et toutes leurs doctrines : « carpe diem. »

*c) L'égoïsme : c'est-à-dire*

— la préoccupation excessive, le culte du moi : à chacun ses croyances et sa conscience, sa religion et son plan de vie ; on ne relève que de soi, on est son unique maître et par conséquent son dieu ;

— l'oubli du prochain, l'indifférence à ses besoins, le mépris de ses droits ;

— les principes opposés à la charité, au dévouement, au sacrifice, etc.

*d) Le naturalisme enfin :*

— jamais la préoccupation de l'au-delà ; on s'enferme et on s'absorbe dans les choses du temps ; c'est le terre-à-terre de l'existence réduite aux deux éléments éphémères de joie et de souffrance, sans rien qui les élève ou les transfigure ;

— la science, pour laquelle on professe un culte, n'est que la découverte des ressources de la nature et du profit immédiat qu'on en peut tirer ;

— la vertu, quand on va jusque-là, n'est que la limite factice et conventionnelle tracée par les bien-séances dans la jouissance ;

— les bonnes œuvres enfin s'arrêtent à la philanthropie et ne s'élèvent jamais jusqu'à la charité : nul souci de l'âme ne les inspire ; cet amour de l'humanité ne s'attache guère qu'au soulagement des misères physiques, et le corps n'est pas toujours traité avec le respect qu'il mérite.

CONCLUSION. En face des doctrines du siècle, une âme sans principes serait donc une âme perdue :

— de là l'importance de l'éducation dans la vie de l'homme ; les parents et les maîtres doivent veiller à la bonne éducation (religieuse et morale) des enfants dont ils sont chargés ; insister sur les notions du bien, du mal, du devoir, de la religion ; leur inculquer en un mot les principes directeurs de la vie, ces digues auxquelles viendront se heurter et échouer tous les préjugés et toutes les doctrines malsaines ;

— l'enfant lui-même devra, une fois livré à lui-même, continuer à s'instruire, à affermir en lui les premières assises de la religion et de la morale, et s'il craint pour sa foi et sa vertu, s'interdire les fréquentations, lectures ou réunions dangereuses ;

— enfin, s'il se sent, une fois homme, assez de force et de générosité pour affronter la lutte, il ne craindra pas d'accepter la discussion, de répondre aux objections, de se faire apologiste et apôtre.

Notes sur le sermon précédent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

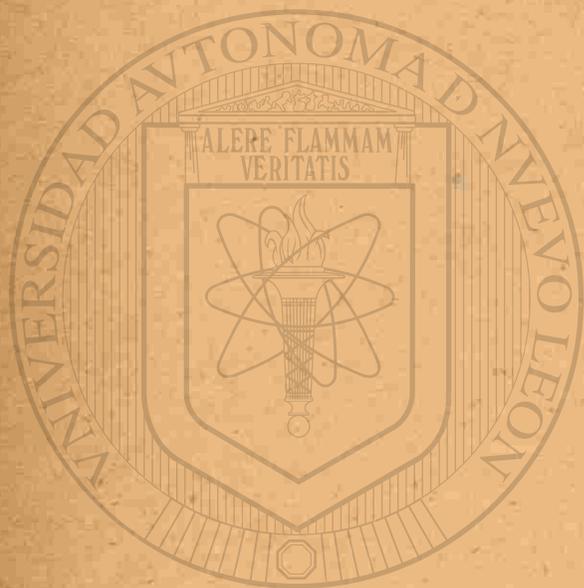
LE VIII<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Redde rationem villicationis  
tuæ. (Luc., xvi, 2.)*

Pourquoi notre vie est-elle inactive et stérile ? Pourquoi manquons-nous de courage pour le travail, d'énergie dans l'épreuve, de générosité en face du sacrifice ? Parce que nous ne sentons pas assez notre dépendance ; nous vivons comme si nous ne relevions que de nous-mêmes, comme si nous ne devions de compte à personne. Or de cet aveuglement, si préjudiciable à notre âme, nous serions bientôt guéris si nous voulions mettre à profit l'avertissement que nous donne aujourd'hui l'Évangile, et mesurer une bonne fois l'étendue de nos obligations et de notre responsabilité : « redde rationem villicationis tuæ. »

a) *Tous nous sommes les intendants de Dieu,* chargés de cultiver son champ, c'est-à-dire de travailler à sa gloire

— par la sainteté de notre vie intime : et notre corps même doit participer à la pureté de notre âme : « glo-



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

rificate et portate Deum in corpore vestro » ; « exhibete corpora vestra hostiam » ;

— par l'édification de nos exemples : devoir dont la plupart des hommes se mettent peu en peine, et dont ils se déchargent trop facilement ;

— par notre zèle enfin : nos ordres à nos subordonnés (enfants, domestiques, ouvriers), nos conseils à nos amis, et l'influence que nous permet d'exercer sur notre entourage notre situation, notre fortune, etc.

b) Et tous, hélas ! nous sommes plus ou moins infidèles, dissipant légèrement les dons et les grâces de Dieu ;

— nous remplissons mal nos devoirs d'état ; chez quelques-uns, c'est manque de délicatesse et de loyauté ; chez d'autres, c'est ignorance, impétie, prétention ou suffisance orgueilleuse ; chez le plus grand nombre, c'est incurie et paresse ;

— nous négligeons surtout nos devoirs de religion. Au lieu de faire fructifier le don de Dieu, beaucoup n'hésitent pas à l'enfourer ; trop facilement nous sacrifions nos obligations et nos principes à l'intérêt, au plaisir, à moins que cela encore, au respect humain ;

— et en ne faisant pas à Dieu sa place dans notre vie, nous ne cherchons point à répandre sa gloire au dehors ;

nous nous désintéressons de sa cause : (nous nous abstenons d'agir, ou même de paraître, quand notre concours ou notre présence s'impose) ;

beaucoup même se rallient au parti des méchants (par entraînement, faiblesse ou timidité).

c) Et tous cependant nous devons, comme l'intendant

de l'Evangile, entendre cette parole du Seigneur : « redde rationem villicationis tuæ » ;

car le Seigneur n'a pu nous créer que pour Lui, et Il ne peut admettre que nous ayons d'autre amour que son amour, d'autre préoccupation que sa gloire ;

et chaque jour, c'est notre devoir non seulement de souhaiter que son règne arrive mais de faire sa sainte volonté, et, dans la mesure du possible, de répandre autour de nous son amour.

Alors commencera cet examen dont nous sommes menacés, et auquel nul d'entre nous ne pourra se soustraire ;... cette inspection minutieuse, cette investigation profonde qui ne s'arrêtera pas aux apparences, ni même aux actions, mais qui sondera jusqu'aux intentions.... cette discussion rigoureuse de nos droits et de nos devoirs ;... ce rapprochement, cette mise en regard de nos ressources et de nos efforts, de nos moyens et de nos œuvres.

Alors nous ne pourrons plus travailler : nous serons relevés de nos fonctions et remerciés de nos services : « jam non poteris villicare » ; ce sera l'heure du salaire et de la récompense.

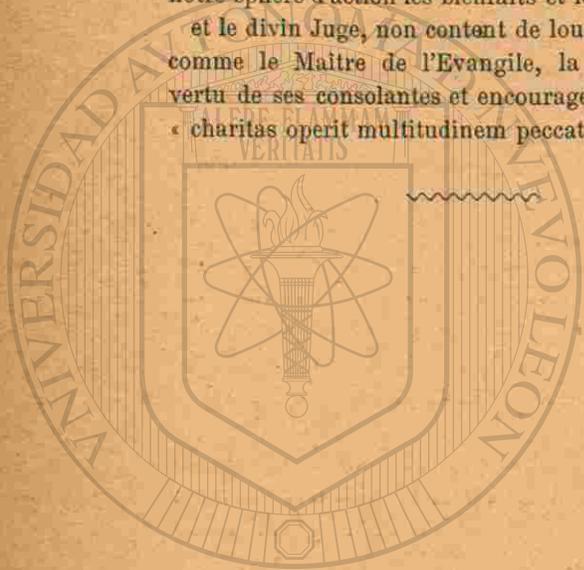
CONCLUSION. Mettons donc à profit l'avertissement que nous réitère aujourd'hui l'Evangile, et pendant qu'il en est temps encore, prévenons la sentence et la rigueur de notre Juge ;

Mettons ordre à nos affaires : que nos comptes soient en règle ;

« Dieu, c'est le créancier qui veut toute la somme,  
« C'est le jaloux qui veut tout le cœur..... »

(V. Hugo : *La fin de Satan*. Les paroles du Docteur de la loi.)

Au lieu de nous décourager à la vue de nos infidélités, suivons le conseil de Jésus : « et ego vobis dico : facite vobis amicos » ; faisons-nous des amis, en faisant le bien autour de nous, en prodiguant dans notre sphère d'action les bienfaits et les bonnes œuvres ; et le divin Juge, non content de louer notre prudence, comme le Maître de l'Évangile, la récompensera en vertu de ses consolantes et encourageantes promesses : « charitas operit multitudinem peccatorum. »



Notes sur le sermon précédent.

---

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



## SERMON

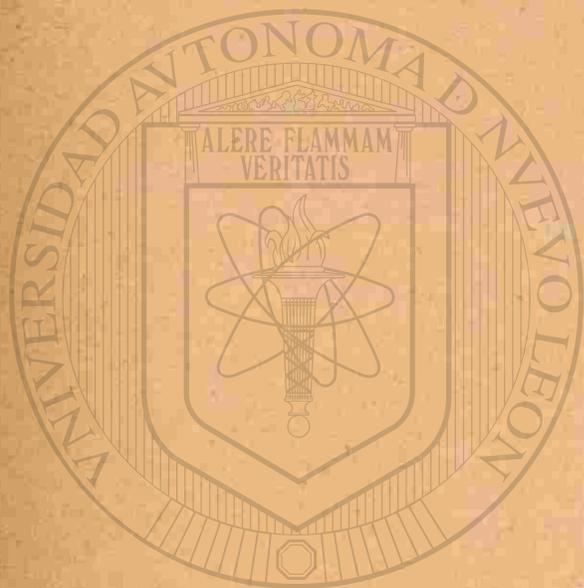
POUR

LE IX<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Domus mea domus orationis est.*  
(Luc., xix, 46.)

Nous ne vivons pas assez des idées de la foi : nous sommes trop pleins des choses du temps, et jusque dans la prière, jusqu'au pied des autels, nous portons nos pensées profanes et nos préoccupations matérielles et terrestres. Pour nous recueillir plus facilement en présence du saint tabernacle, et mieux profiter de l'assistance aux offices, pénétrons-nous bien de la leçon donnée autrefois par Jésus aux vendeurs du temple : « domus mea, domus orationis est. »

a) *L'Eglise où nous nous réunissons, c'est la maison de Dieu : « domus mea », c'est-à-dire — la cour du Roi des rois. Comme tous les princes, le Seigneur a voulu avoir au milieu de ses sujets un palais pour y recevoir l'expression de leurs hommages et l'affirmation publique de leur fidélité. (Et cette démonstration extérieure de ses sentiments s'impose à l'homme qui n'est pas pur esprit comme l'ange.) « Ecce tabernaculum Dei cum hominibus..... et ipsi populus ejus erunt » ;*



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

— l'École du Docteur des nations : pour nous former, pour faire de nous des hommes selon son Cœur, le Seigneur tient à nous instruire : Il nous réunit au pied de sa chaire de vérité, et par ses ministres nous enseigne sa loi, ses volontés, ses promesses, nous prémunit contre l'erreur, etc. : « quotidie apud vos sedebam docens in templo » ;

— la maison de famille où Il veut, Lui, notre Père commun, que nous nous délassions de nos travaux de la semaine, que nous nous reposions de nos préoccupations terrestres, dans la participation aux mêmes mystères et aux mêmes sacrements, c'est-à-dire aux mêmes joies, aux mêmes consolations et aux mêmes espérances ; — le bercail où Il veut que nous vivions, unis dans la charité, sous la houlette du même Pasteur.

Il faut donc

— venir à l'église pour Dieu, non pour les créatures ; par foi, non par curiosité, par mode ou par habitude ;

— et s'y tenir préoccupé de Dieu seul, adorant sa souveraine majesté, méditant ses enseignements, uni à tous ceux qui le chantent et le bénissent.

b) Mais l'Eglise est en même temps la maison de l'homme, c'est-à-dire du pauvre

— qui chaque matin demande son pain de la journée : « panem nostrum quotidianum da nobis hodie » (et tout nous vient de Dieu en effet) ;

— qui, fatigué de l'exil et du joug tyrannique du monde, appelle la patrie et le règne pacificateur du Père céleste : « Pater... adveniat regnum tuum » ;

— qui, dans la lutte contre le mal, fait appel au secours du Dieu fort : « ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo. »

Or ce pauvre c'est nous tous, et chacun de nous en particulier, en dépit de notre fortune, de notre puissance, de notre talent et de notre vertu...

Et c'est pourquoi l'Eglise est une maison de prières : « domus mea domus orationis est. »

En présence du Dieu infiniment bon, comment en effet ne point ouvrir notre cœur à la confiance ? « in ea omnis qui petit, accipit » ;

comment ne point implorer pour nous et pour les nôtres tous les biens qui procèdent de Dieu comme de leur principe ?

et comment enfin ne point unir notre prière à celle de Jésus-Christ, le prêtre de la nouvelle alliance, nos souffrances à son sacrifice, etc. ? sûrs que nous sommes de tout obtenir par ses mérites infinis : « si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. »

CONCLUSION. Quand nous entrons dans une église,

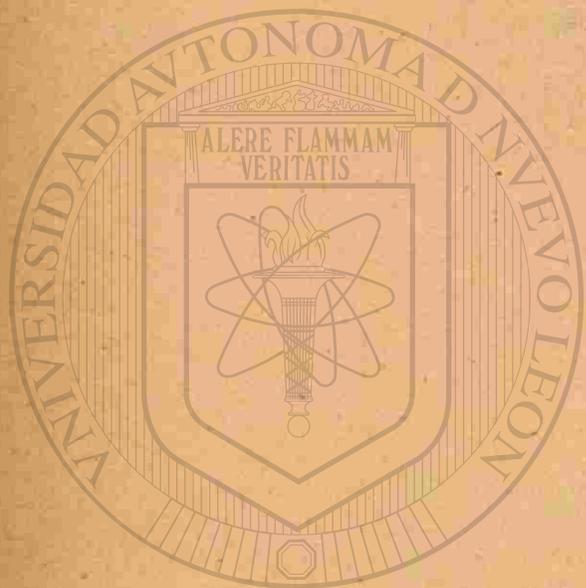
— pensons donc aussitôt

et à l'Hôte divin qui y réside par amour pour nous, et s'y tient avec l'abondance de ses grâces ;

et à nous qui sommes dans l'indigence et qui ne pouvons rien sans le secours de Dieu ;

— et déposant toute préoccupation étrangère, toute pensée profane, bien loin de faire de l'église une caverne de voleurs, faisons-en pour nous le sanctuaire de la miséricorde et le vestibule du ciel. ®

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

LE X<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur.*

(Luc., xvii, 14.)

L'orgueil est trop naturel au cœur de l'homme et trop nuisible au progrès de l'âme chrétienne, pour que le Sauveur n'ait pas fait à l'humilité la même place dans son enseignement que dans sa vie. C'est cette inestimable vertu de l'humilité que met en honneur l'Evangile de ce jour, dans l'accablant parallèle du Pharisien et du Publicain. Pour la mieux apprécier et la pratiquer avec plus de générosité, sachons ce qu'elle est par opposition à l'orgueil.

### I. *L'orgueil c'est le mensonge.*

« Nous ne nous contentons pas, dit Pascal, de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître... » ; et ailleurs : « n'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent, et que nous aimons

qu'ils se trompent à notre avantage et que nous voulons être estimés d'eux, autres que nous ne sommes en effet ? »

et il conclut : « l'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres. » (PASCAL, *Pensées*, art. II. Edit. Margival.)

Et longtemps avant l'auteur des *Pensées*, l'Auteur de l'Écclésiastique avait flétri les prétentions arrogantes du néant, ce faste mensonger qui ne repose sur rien : « pauperem superbum ; divitem mendacem. » (Eccli., xxv, 4.)

— L'humilité c'est au contraire la *sincérité*, c'est-à-dire l'accord avec soi-même dans ses pensées, ses paroles et toute sa conduite : l'homme véritablement humble ne s'estime et ne se donne que pour ce qu'il vaut ou croit valoir aux yeux de Dieu.

### II. L'orgueil c'est l'injustice.

« Nous ne voulons pas, dit Pascal, que les autres nous trompent : nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent : il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons. »

Mais de plus, indulgents pour nous-mêmes, nous sommes sans pitié pour les autres, nous fermons les yeux sur nos défauts et nous exagérons les leurs : nous faisons leurs qualités et nous ne parlons que des nôtres.

Enfin nous nous attribuons à nous-mêmes ce que nous avons de bon et tout ce que nous faisons de bien, comme si Dieu n'était pas par sa grâce le principe et l'auteur unique de tout bien, de toute bonne inspiration et de tout bon mouvement. « Quid habes quod non

accepisti ? » demande saint Paul ; « si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis ? »

— L'humilité au contraire, sans méconnaître le consentement qu'elle donne, c'est-à-dire le concours qu'elle prête à la grâce pour faire le bien, ne s'attribue en propre que le mal dont elle se croit coupable ;

elle ne s'exagère point ses mérites et, par sentiment de justice aussi bien que de charité, s'abstient de juger les autres ;

ou plutôt elle se défie d'elle-même et accorde à autrui l'estime et les distinctions dont elle se croit indigne ;

enfin, bien loin de s'arroger toute préséance, elle n'ambitionne que d'être oubliée, méconnue des autres : « ama nesciri et pro nihilo reputari », telle est sa devise.

L'humilité, c'est l'équité et la plus exquise délicatesse.

### III. Enfin l'orgueil c'est la folie, c'est-à-dire

— *le délire* : « quel dérèglement de jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde ! » (PASCAL.)

« Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus » ;

— *et l'inconséquence* : nous connaissons notre misère, nos défauts, nos vices, nos faiblesses, nos hontes, et nous osons encore compter sur nous-mêmes.

L'humilité est autrement sage :

— se défiant d'elle-même, elle met sa confiance dans le Seigneur

qui est le Dieu bon et tout-puissant ;

qui ne peut la trahir ni l'abandonner ;

qui chérit les humbles et leur donne sa grâce ;

« superbis resistit, humilibus autem dat gratiam »  
(Jacob., iv, 6);

qui leur assure la victoire : « humiles spiritu  
salvabit » (Psalm. xxxiii, 19);

— et marchant sur les traces du Maître doux et  
humble de cœur, « mitis et humilis corde », elle ne  
peut s'égarer; elle vit dans la paix et la sécurité, en  
attendant la gloire et le triomphe réservés aux humbles :  
« qui se humiliat exaltabitur. »

CONCLUSION. Laissons donc le Pharisien prendre  
devant Dieu même une attitude arrogante : « Phari-  
sæus stans » ;

laissons-lui la supériorité qu'il s'attribue sur les  
autres hommes et sur le publicain : « non sum sicut  
ceteri hominum, raptores, injusti, adulteri, velut etiam  
hic publicanus » ;

laissons-lui l'estime où il tient sa vertu : « jejuno  
bis in sabbato : decimas de omnium quæ possideo » ;

un jour son mensonge sera confondu, sa suffisance  
déçue, son injustice retournée contre lui : il s'élève, il  
sera donc abaissé, « qui se exaltat, humiliabitur » ;

imitons la sincérité, la délicatesse et la prudence du  
publicain : reconnaissons nos fautes, frappons-nous la  
poitrine, implorons notre pardon,

et comme le publicain nous serons justifiés : « descen-  
dit hic justificatus in domum suam. » Celui qui s'abaisse  
sera exalté : « qui se humiliat, exaltabitur. »

Notes sur le sermon précédent.

—

## SERMON

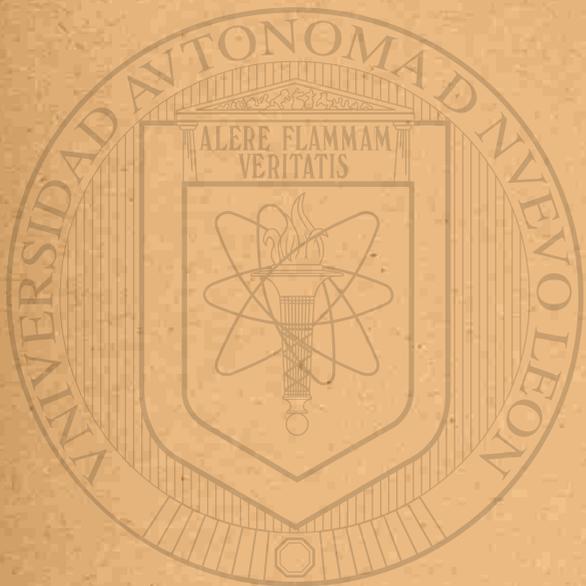
POUR

LE XI<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Ephpheta, quod est, adaperire.*  
(Marc., vii, 34.)

C'est toujours avec un vif intérêt que nous lisons dans l'Évangile la guérison du sourd-muet ; nous admirons la foi de cet homme en la puissance du Seigneur et nous bénissons la bonté du Seigneur qui condescend pour lui à un miracle. Mais cette lecture nous sera plus profitable, si nous cherchons à nous en faire l'application, et la chose n'est que trop facile : tous nous avons besoin que le Seigneur nous *délie* et nous *ouvre*, et prononce sur nous le mot par lequel il guérit le sourd-muet : « Ephpheta, quod est, adaperire. »

a) *Tous nous sommes sourds* et à bien des égards :  
— sourds à la voix de la conscience dans les tentations graves. Fais le bien, évite le mal : c'est la voix qui s'élève au fond de nos cœurs aux heures de lutte intime ; mais nous étouffons cette voix indiscreète, nous refoulons cette clameur importune pour prêter l'oreille au langage de la séduction et du vice ;  
— sourds aux commandements de Dieu et de l'Église



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dont nous nous affranchissons avec une désinvolture inquiétante ;

— sourds aux sollicitations de la grâce qui nous excite au travail, à l'effort et au sacrifice ; mais nous vivons de routine, nous allons de vitesse acquise, et nous nous refusons à sortir de nos habitudes, à contrarier nos aises, à nous faire aucune violence ;

— sourds aux cris de la misère et de la détresse, aux prières de l'orphelin sans secours, de l'ouvrier sans travail, du vieillard sans asile ;

— sourds à l'appel des grandes œuvres en péril, (celles qui ont pour but la défense du droit, de la liberté, de la vertu, etc.).

C'est sans doute la résistance à toutes ces inspirations de la grâce qui faisait dire au Psalmiste : « aures habent et non audient. » — Il ajoutait : « os habent et non loquentur. »

b) *Et tous en effet nous sommes muets* quand il s'agit

— d'affirmer notre foi dans une société qui fait profession de mépriser Dieu, la religion et ses ministres : (et notre silence est une véritable trahison, une lâche désertion) ;

— de protester contre la violation du droit, de défendre l'innocence, de venger l'honneur, de flétrir l'iniquité triomphante ;

— de combattre l'impiété, l'hérésie, l'erreur sous toutes ses formes : (insinuation sceptique, assertion blasphématoire, etc.) ;

— de propager la vérité, de gagner des adeptes à la cause du bien ; d'être apôtre en un mot.

Aussi assistons-nous au spectacle le plus attristé, au renversement des institutions les plus saintes, au discrédit de l'honneur, de la vertu et du sacrifice, et par contre au triomphe insolent de la duplicité, de l'égoïsme et du vice, etc.

*Quel remède apporter à un tel état de choses ?*

Le remède ne peut venir que du ciel, et l'amélioration de la société dépend essentiellement de l'amendement des individus.

— C'est donc à chacun de nous d'imiter la conduite du sourd-muet ; c'est à Jésus qu'on le présente, on parle, on intercède pour lui, on conjure le Sauveur de lui imposer les mains ;

Or la foi vive et persévérante a tout pouvoir sur le Cœur de Dieu. Jésus, dit le saint Evangile, tient à l'écart l'infortuné, puis, levant les yeux au ciel, et jetant un soupir, Il prononce sur lui cette parole : « Ephpheta », « ouvrez-vous. » Et aussitôt les oreilles du sourd-muet s'ouvrent et sa langue se délie, et il parle distinctement.

CONCLUSION. Prions donc pour nous bien connaître, et, du fond du cœur, demandons à Dieu de guérir

la dissipation qui nous empêche d'entendre sa voix ; l'endurcissement qui nous rend rebelles à ses ordres et insensibles à ses promesses ;

le respect humain qui nous paralyse la langue ; et l'égoïsme qui nous rend indifférents au bien et au mal, au triomphe de la vertu ou de l'erreur ;

c'est-à-dire notre surdité et notre mutisme : « Ephpheta, quod est adaperire. »

Notes sur le sermon précédent.

---



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

LE XII<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

*Hoc fac et vives.*

(Luc., x, 28.)

C'est l'égoïsme qui règne dans le monde : jusque sous le manteau de la philanthropie, c'est leur satisfaction personnelle, leur plaisir ou leur intérêt que recherchent la plupart des hommes : sourds à la voix de Dieu, insensibles aux souffrances des malheureux, ils n'ont d'autre préoccupation qu'eux-mêmes et leur bien être. C'est à ces hommes sans foi et sans charité que s'adressent la parabole du Samaritain et les deux commandements du Sauveur : « vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même... » Or ce qu'il importe de remarquer, c'est que le Sauveur ne fait pas seulement de la charité le premier des préceptes, mais le principe même et la condition de la vie surnaturelle : « hoc fac et vives. »

a) C'est qu'en effet

— rien n'est plus agissant que l'amour. Celui que possède l'amour, dit l'auteur de l'*Imitation* dans un de

ses plus beaux chapitres, ne marche pas, il a des ailes, il s'empresse et il vole : « amans volat, currit » ;

pour lui point de repos : « dormiens, non dormitat », et pourtant point de lassitude : « fatigatus non lassatur » ;

l'ardeur qui l'emporte est une flamme qu'il est impuissant à contenir : « sicut vivax flamma et ardens facula, sursum erumpit » ;

— et rien n'est plus puissant pour faire agir. « Nil fortius », lisons-nous encore dans l'Imitation ; l'amour transforme tout : il rend légers les plus pesants fardeaux et suave ce qui est amer : « leve facit omne onerosum, et omne amarum dulce ac sapidum efficit. »

L'amour est fort comme la mort, s'écrie l'auteur du Cantique des Cantiques : « fortis est ut mors, dilectio » ; rien ne lui résiste ; et saint Augustin le vérifie pour lui-même : « amor meus, pondus meum » ; « mon amour est le poids qui m'entraîne, dit-il ; toutes mes démarches c'est lui qui les inspire », « quocumque feror, eo feror. »

Et cette formule est l'abrégé de toute la vie du saint : de sa jeunesse passée dans les plaisirs et l'amour des créatures, et de son âge mûr entièrement consacré à l'amour de Dieu.

Aussi, convaincu de l'énergie d'un tel stimulant, n'hésitait-il point à écrire : « ama et fac quod vis. » Il pensait avec raison qu'une âme embrasée de l'amour de Dieu et du prochain vient à bout de tout.

b) Mais *la vie* aime à se répandre : elle n'est pas seulement active, elle est *généreuse et féconde*. Or aimer c'est se donner : « dat omnia pro omnibus. »

C'est l'amour infini qui a tiré le monde du néant et

peuplé la terre des fleurs qui la parent, des oiseaux qui l'égayent, des hommes qui la chantent, la transforment ou la fertilisent.

C'est son amour de l'humanité qui a arraché au Sauveur tant de miracles, tant de conversions ou de guérisons et tous ces incroyables bienfaits : l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, les sacrements, etc.

C'est l'amour enfin qui a fait les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs et les Vierges : c'est parce qu'ils aimaient leur Dieu qu'ils ont aimé leur prochain, et qu'ils ont, pour leurs frères, entrepris tant de voyages, dépensé tant d'efforts, de talent, de fortune, offert tant de prières et de sacrifices, et fondé tant d'œuvres, tant d'asiles pour les orphelins, les pauvres, les malades, etc.

Supprimez l'amour divin, vous tuez les plus nobles et les plus généreuses passions ; posez l'amour divin, vous les faites naître toutes.

c) Enfin, l'amour c'est *la vie dans son plein épanouissement*. « Nihil plenius nec melius in coelo et in terra. » (Imitation, III, 5.)

L'âme touchée par l'amour voit les choses de plus haut : « nihil altius » ; elle ne se laisse point prendre aux mesquineries de l'égoïsme : « amor vult esse sursum nec ullis infimis rebus retineri. »

Elle juge les personnes et leurs actions avec plus de largeur, « nihil latius », par suite avec plus de bienveillance et de vérité même.

L'amour est pour elle une source de liberté : « liber est et non tenetur » ; de sérénité : « territus non conturbatur » ; de joie expansive : « nihil jucundius » ; de sainte ivresse : « discam interiori cordis ore

degustare quam suave sit amare et in amore liquefieri et natare. »

L'amour est son élément : l'âme est faite pour aimer, comme l'œil pour voir et l'aile pour voler.

CONCLUSION. Aimons donc, ou plutôt demandons à Dieu la grâce d'aimer : « teneat amore » ;

efforçons-nous de pratiquer la charité vis-à-vis du prochain dans nos procédés, dans nos conversations et dans nos sentiments intimes ; nous abstenant de lui causer aucun préjudice, et lui faisant au contraire, à l'exemple du Sauveur, tout le bien en notre pouvoir ;

et aimons Dieu par-dessus tout, et plus que nous-mêmes, en raison de sa beauté, de sa bonté et de son amour ;

sachant bien que dans cette union à Dieu est pour nous le principe du mouvement et de la fécondité et la plénitude de la vie : « hoc fac et vives. »

Notes sur le sermon précédent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

LE XIII<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Fides tua te salvum fecit.*  
(Luc., xvii, 19.)

La Création, la Rédemption, l'Eucharistie et toutes les grâces dont nous sommes redevables à la Providence : que de sujets de louer Dieu!... Quelle n'est pas pourtant notre indifférence et notre ingratitude? L'histoire des neuf lépreux dont nous parle aujourd'hui l'Evangile n'est-elle pas notre propre histoire?

a) Nous oublions Dieu dans la prospérité : nous Le négligeons, et nous trouvons importuns ceux qui nous parlent de Lui. Avant tout nos affaires, nos intérêts, notre plaisir et notre bien-être, etc.

b) L'épreuve même ne réveille pas toujours notre foi engourdie ;

dans une maladie grave nous recourons d'abord à un médecin expert ; dans une affaire critique, à un conseiller éclairé ; dans une situation compromise, à un personnage influent.

c) C'est seulement dans le désespoir, quand on ne



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sait plus à qui recourir, qu'on se rappelle qu'au-dessus de l'homme il y a Dieu, et que de sa Providence tout dépend : fortune, succès, santé, avenir ;

alors, par intérêt plus encore que par esprit de foi, on consent à implorer les lumières et les secours de Celui qui est la Vie, la Puissance, la Sagesse et le Bonheur.

Tel est sans doute le cas des lépreux de l'Evangile ; on sent bien à la prière qu'ils adressent au Sauveur qu'ils ont tout fait déjà pour se guérir, se purifier et rentrer au village d'où les exclut leur maladie. Ils se présentent à Jésus et le supplient de les prendre en pitié : « Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous ! »

Ils obtiennent leur guérison.

d) Quelle ne devra pas dès lors être leur gratitude ?...

Or un seul se montre reconnaissant, retourne sur ses pas, glorifie Dieu à haute voix, et vient se jeter aux pieds de Jésus, le visage contre terre, pour lui rendre grâces...

Que font les neuf autres ? Où sont-ils ? « Et novem ubi sunt ? » Déjà sans doute ils sont retournés à leurs affaires, à leurs préoccupations, et peut-être aussi à leurs anciennes habitudes. Telle est leur gratitude : ils jouissent du bienfait et oublient le bienfaiteur.

Mais c'est chez eux manque de foi plus encore que manque de reconnaissance. Le miracle, dont ils ont été l'objet, perd à leurs yeux son vrai sens et sa haute signification : ils ne savent pas y reconnaître le signe d'une intervention divine, la marque d'une puissance infinie ; Jésus reste pour eux le Maître par excellence, mais non le Dieu dont tout relève et à qui il faut tout rapporter, etc.

Que d'hommes malheureusement se comportent comme ces lépreux ! C'est chaque jour que pour nous Dieu opère sur nous-mêmes ou autour de nous des prodiges qui devraient nous convertir : c'est, dans un danger, un secours imprévu ; dans une difficulté insoluble, une lumière inattendue ; dans une crise violente, un dénouement inespéré... Pour tout homme qui réfléchit, le doigt de Dieu est là ; et pour tout homme de cœur, ce n'est pas assez de reconnaître la main de Dieu, il la faut bénir. Que faisons-nous cependant ? Nous profitons de la faveur qui nous est faite, et nous oublions Celui qui nous l'accorde, bien loin de nous montrer plus fidèles, plus empressés et plus fervents à son service.

Et ces dispositions sont celles de la plupart des hommes, des neuf dixièmes de l'humanité pour reprendre le chiffre de l'Evangile : « et novem ubi sunt ? »

Peut-être même n'est-il pas exagéré de dire que neuf fois sur dix les bons eux-mêmes témoignent à Dieu peu de reconnaissance de ses grâces et de ses faveurs.

Or l'ingratitude, outre qu'elle est une forme de l'injustice, nous prive de nouveaux bienfaits. J'aime la réponse du Sauveur au lépreux qui lui rend grâces : « votre foi, lui dit-Il, vous a sauvé. » Jésus ne veut sans doute par ces paroles que louer et encourager la foi de cet homme, cause de sa guérison ; mais est-il téméraire de penser qu'après avoir récompensé la foi du lépreux, le Sauveur récompense maintenant sa gratitude, en guérissant la lèpre de son âme après avoir guéri celle de son corps ?

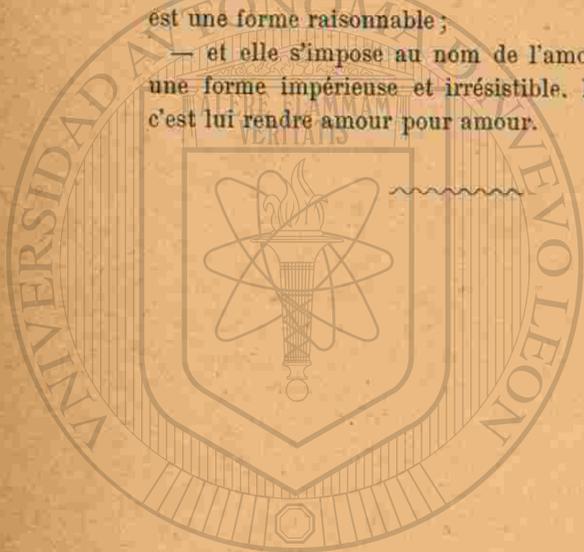
Quoi qu'il en soit, la reconnaissance du lépreux lui attire certainement, de la part de Jésus, de nouvelles grâces qui seront pour lui le principe d'une plus grande ferveur, peut-être de la persévérance et du salut.

CONCLUSION. Comme ce lépreux, soyons fidèles au devoir de la reconnaissance :

— elle s'impose à nous au nom de la justice dont la reconnaissance n'est qu'une forme aimable ;

— elle s'impose à nous au nom de la foi dont elle est une forme raisonnable ;

— et elle s'impose au nom de l'amour dont elle est une forme impérieuse et irrésistible. Remercier Dieu, c'est lui rendre amour pour amour.



Notes sur le sermon précédent.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

LE XIV<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Non potestis Deo servire et mammonæ.*  
(Matth., vi, 24.)

Parce que l'homme se sent fait pour le bonheur, et que le bonheur sur la terre paraît être en raison de la fortune, l'argent est la grande affaire, l'unique préoccupation d'un grand nombre d'hommes. C'est l'idole à laquelle sacrifient, et les pauvres pour parvenir, et les parvenus pour jouir. Or ce culte de l'argent est incompatible avec le culte et l'amour de Dieu : « non potestis Deo servire et mammonæ » ; et la raison de cet antagonisme est facile à comprendre :

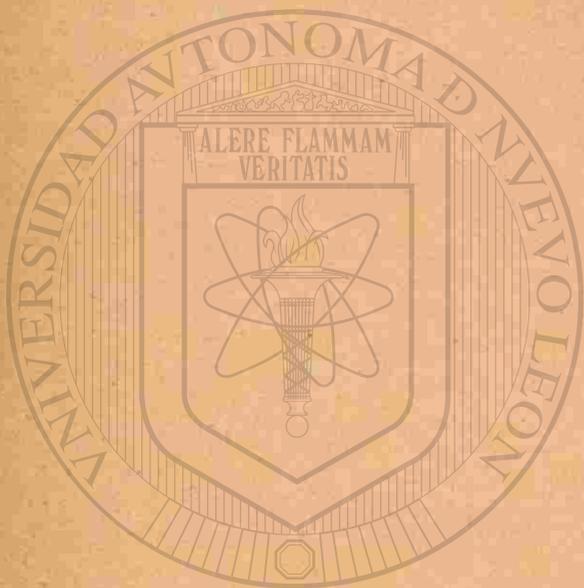
a) *L'argent aveugle les âmes.*

C'est l'argent qui fait vivre : sans argent point d'aliments, point de vêtements, point d'asile ;

c'est l'argent qui procure le bien-être ; sans argent point de repos et point de plaisirs ;

c'est l'argent qui attire la considération : l'homme sans fortune passe inaperçu, obscur et méprisé ;

c'est l'argent qui élève aux honneurs ; sans argent point d'instruction et point de situation.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'argent semble donc la chose la plus enviable au monde, et de là les revendications et les efforts violents de la plèbe pour s'emparer de cet unique trésor, et la résistance des classes aisées, pour ne point se dessaisir.

Or, là où est le trésor de l'homme, là est son cœur. L'ouvrier s'absorbe donc dans son travail, le financier dans ses spéculations, le politique dans ses combinaisons, le commerçant dans ses affaires, tous dans la préoccupation des intérêts temporels et matériels ;

et la pensée de l'au delà, de l'éternité, de la vertu à acquérir... la pensée même de Dieu leur devient étrangère ; insensiblement la foi s'éteint dans ces âmes ; entre les deux maîtres leur choix est fait : c'est Mammon qui l'emporte.

b) Mais en s'attachant à l'idole, on fait plus qu'oublier Dieu, on Le méprise : c'est le Sauveur lui-même qui nous en avertit : « aut enim unum odio habebit, et alterum diligit, aut unum sustinebit, et alterum contemnet » ; et c'est pourquoi l'on peut dire que *l'amour de l'argent tue les âmes* ;

— l'argent en effet *développe l'égoïsme* sous toutes ses formes :

la soif de posséder, qui devient bientôt la sordide avarice, l'inhumanité envers les pauvres ;

l'ambition, qui ne tarde pas à se confondre avec la prétention choquante et l'insupportable orgueil ;

l'amour de la gloire, qui se transforme promptement en vaine ostentation, en faste arrogant, en luxe scandaleux ;

le désir du bien-être enfin, qui dégénère toujours en mollesse ou en volupté ;

— et trop souvent aussi l'amour de l'argent *conduit à l'infamie* :

à la débauche avilissante ; car le riche qui n'est pas charitable s'ennuie, et cherche à s'étourdir par le plaisir ;

à la prostitution, commerce ignoble d'appétits brutaux et de coquetterie famélique ;

à la désertion et à la trahison de toutes les causes, même les plus saintes et les plus sacrées ;

à l'odieux parjure, etc.

Qui s'étonnera maintenant que Notre-Seigneur ait condamné le culte de l'argent, et déclaré très difficile l'entrée des riches dans le royaume des cieux ?

CONCLUSION. Tenons-nous donc en garde contre la séduction des richesses ; si elles nous sont échues en partage, bénissons la Providence qui nous les a si largement accordées ; mais sachons n'en user que selon l'intention du Seigneur, pour sa gloire, (soutenant sa cause de nos deniers), et pour son amour, (pensant aux pauvres en même temps qu'à nous-mêmes) ;

et si nous sommes déshérités du côté de la fortune, ne désirons que ce qui suffit à notre entretien, et travaillons sans inquiétude à l'acquérir : (le Père céleste qui veille sur l'oiseau et sur la fleur, n'est pas moins attentif aux besoins de chacun de nous) ;

mais n'attachons point nos cœurs aux richesses ; l'amour de l'argent est mortel pour les âmes ;

imitons le Sauveur qui a vécu pauvre et a chéri la pauvreté : « beati pauperes spiritu » ;

et cherchons le royaume de Dieu et sa justice, bien persuadés que le reste nous sera donné par surcroît.

Notes sur le sermon précédent.

---



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

LE XV<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

*Adolescens, tibi dico, surge.*  
(Luc., vii, 11.)

Un jour que Jésus se rendait à Naim, suivi de ses disciples et de beaucoup de peuple, il rencontra à la porte de la ville un nombreux cortège ; on portait en terre un jeune homme, fils unique d'une veuve. A la vue de l'infortunée mère, Jésus fut ému de compassion et lui dit : « ne pleurez point », puis, faisant signe aux porteurs de s'arrêter, il s'adressa au jeune homme en lui disant : « jeune homme, je vous le commande, levez-vous. » Et le mort se leva sur son séant et se mit à parler.

Or la parole du Sauveur à ce jeune homme est une parole divine : c'est en effet

a) *Une parole d'amour :*

— Jésus avait fait de la charité envers le prochain<sup>®</sup> le second précepte de la loi nouvelle ; mais où pouvait-il en donner Lui-même l'exemple mieux que dans cette circonstance douloureuse ?

Aussi s'arrête-t-il ému devant le spectacle qui s'offre à ses yeux :

Il voit d'une part l'ouvrage de la mort et Il s'émeut sur le sort de ce jeune homme moissonné à la fleur de l'âge, ravi à la tendresse de sa mère, à l'affection de ses amis et aux séductions de l'avenir ;

mais Il s'émeut surtout à la vue de l'infortunée mère dont la douleur est immense : elle n'avait qu'un fils..... et dans son veuvage, toute sa tendresse s'était reportée sur ce fils unique..... Qui l'aidera à supporter cette suprême épreuve ? ou plutôt comment pourra-t-elle vivre sans ce fils qui lui était plus cher qu'elle-même, et qui était son unique espérance, sa seule consolation, presque toute sa raison d'être ?

Jésus sait l'amour des mères pour leurs fils : n'est-ce pas Lui qui a fait le cœur de la femme et l'a fait si riche de tendresse et de dévouement ? Il mesure donc l'abîme de douleur que la mort vient de creuser dans l'âme de cette mère et Il s'émeut.

Sans doute aussi Il s'émeut à la pensée des souffrances que Lui-même doit un jour causer à sa mère bien-aimée, du martyre qu'Il lui fera subir par sa passion, des larmes de sang qu'Il lui fera verser par sa mort ;

et Lui aussi est Fils unique ; Il laissera donc sa Mère dans une douleur inconsolable ;

et cette pensée ne Lui rend que plus sympathique l'infortunée veuve ; Il va droit à elle et s'efforçant d'arrêter ses larmes : « ne pleurez point », lui dit-Il avec une douceur infinie et déjà réconfortante ;

puis, se tournant vers le cadavre : « jeune homme, ajoute-t-il, je vous l'ordonne, levez-vous » : parole d'amour qui rend le fils à la mère et arrache à tous les assistants un hymne d'actions de grâces.

b) *Et une parole de vie :*

— d'abord pour le jeune homme lui-même dont les yeux s'ouvrent de nouveau à la lumière, et qui semble sortir d'un profond sommeil ;

— puis pour sa mère qui renaît au bonheur dans l'amour ;

— enfin pour tous les témoins de sa résurrection ; car c'est là un miracle de premier ordre : un mort n'est-ce pas tout à la fois un sourd auquel il faut rendre l'ouïe, un muet dont il faut délier la langue, un aveugle dont il faut éclairer le regard, un paralytique auquel il faut rendre le mouvement avec l'usage de ses membres, et, plus que tout cela encore, un limon à informer d'une âme comme celle que Dieu souffla au sixième jour sur l'argile pour en faire le premier homme.

Or une telle science, une telle puissance est-elle au pouvoir de l'homme ?

Quel homme aujourd'hui prétend à la science universelle ?

Et parmi les spécialistes en est-il un en mesure de résoudre tous les cas réservés à sa compétence ? A supposer même un oculiste assez habile pour guérir toutes les maladies de l'œil, en est-il un assez savant pour rendre la vue ?

Que dire maintenant s'il s'agit de rendre non seulement la vue à un aveugle, l'ouïe à un sourd, la parole à un muet, mais l'âme au corps, le mouvement et la chaleur à un cadavre inerte et refroidi ?

Aussi à la vue de ce jeune homme se dressant sur son séant à la parole de Jésus, l'assistance est-elle saisie de crainte, comme en présence d'une force infinie ; et s'écrie-t-elle que Dieu a visité son peuple ; pour elle

c'était un Dieu qui venait d'opérer le prodige, et à l'heure même elle naissait à la vie de la foi.

CONCLUSION. Entendons la voix de Jésus, qui nous dit comme au jeune homme de Naïm : « *tibi dico, surge* » ; et pour répondre à son ordre divin, sachons comprendre notre religion et mettre à profit les trésors qu'elle met à notre disposition :

— trésors de foi : la foi qui nous montre notre principe et notre fin peut seule orienter notre marche et éclairer notre route ;

— trésors de vie : par sa discipline, la religion est la meilleure hygiène du corps et, par ses enseignements, par ses sacrements, le meilleur aliment de l'âme ;

— trésors d'amour enfin : la foi est le principe des joies les plus pures, des consolations les plus vives et des dévouements les plus sublimes.

Notes sur le sermon précédent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

LE XVI<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Omnis, qui se exaltat, humiliabitur; et, qui se humiliat, exaltabitur.*  
(Luc., xiv, 11.)

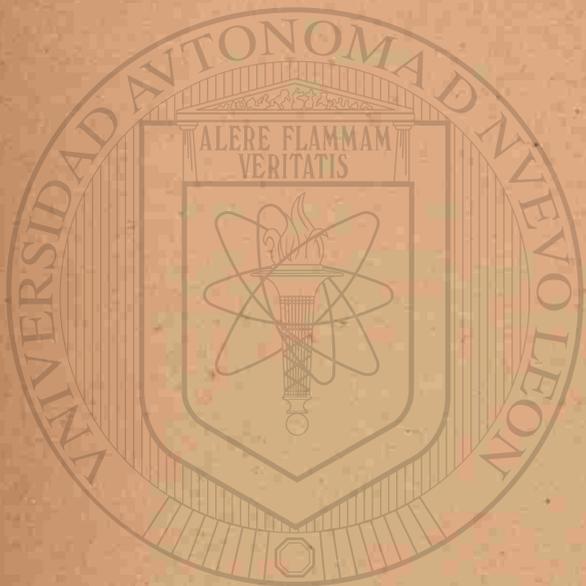
Nous nous recherchons trop nous-mêmes : nous sommes trop fiers de nos avantages, trop avides de distinction, et tout dans notre conduite trahit cette préoccupation d'amour-propre. Ainsi, chez les convives dont nous parle aujourd'hui l'Évangile, l'empressement à occuper au festin les premières places. C'est à nous comme à eux que s'adresse la leçon du Sauveur : « qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur. »

a) D'où nous vient cette préférence que nous avons en toutes choses pour nous-mêmes ? *de motifs souvent peu avouables.*

— Ou bien de ce que nous ne connaissons que nous :

S'agit-il d'une faveur à espérer, d'une dignité à exercer, d'une charge à remplir, on ne songe qu'à soi, on ne voit même que soi ;...

or, dans cet égoïsme, il entre beaucoup de présomp-



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tion : en se poussant ainsi aux premières places, aux postes les plus élevés, aux emplois les plus considérables, on ne se demande point

si d'autres n'en sont pas plus dignes, (par leur vertu, leur savoir, leur zèle) ;

et si les intérêts en jeu n'auront point à souffrir de l'incompétence ou de la maladresse avec laquelle on est exposé à les gérer ;

et, d'une manière générale, on aime mieux ignorer les qualités du prochain que d'avoir à se sentir inférieur ;

enfin, nous accueillons trop volontiers, sans défiance et sans examen, le mal qu'on nous dit du prochain, (heureux de nous grandir ainsi à nos propres yeux et pensant nous élever d'autant dans l'estime du monde).

— Ou bien de ce que nous nous connaissons mal :

C'est surtout sur nous-mêmes que nous aimons à nous faire illusion ;

nous fermons les yeux sur nos défauts et regardons nos qualités à la loupe ;

nous nous donnons le change sur nos véritables sentiments ;

nous confondons perpétuellement nos intentions avec nos actions, notre programme avec notre vie, ce que nous sommes avec ce que nous voulons être ;

et nous aimons à être entretenus dans l'illusion ;

la flatterie est loin de toujours nous déplaire ;

la louange nous trouve crédules ;

la vérité seule nous blesse, quand elle entreprend de nous désabuser.

— Ou enfin de ce qu'on se connaît trop bien.

En présence d'une vertu, d'un talent, ou d'un génie plus grands, il faut bien s'incliner ; mais on ne se

résigne pas facilement à cet acte d'humilité, qui n'est qu'un acte de déférence ; il semble qu'il en coûte à certaines âmes de rendre hommage au mérite ;

elles souffrent de se sentir surpassées, et d'autant plus que le mérite se voile ordinairement de modestie ;

elles cherchent donc à se dédommager en elles-mêmes, et pensent trouver une compensation dans l'importance qu'elles s'accordent à elles-mêmes, et dans la place qu'elles cherchent à occuper dans l'estime des autres.

b) Or en s'élevant ainsi on s'expose à toutes sortes d'humiliations : « qui se exaltat, humiliabitur » :

— celle d'abord d'être remis à sa place par la société dans laquelle on se trouve : « non discumbas in primo loco, ne forte honoratior te sit invitatus ab illo : et veniens is qui te et illum vocavit, dicat tibi : da huic locum ; et tunc incipias cum rubore novissimum locum tenere. »

Or cette confusion, la plus sensible pour nous, et la seule que nous envisagions, n'est pourtant pas la plus pénible ;

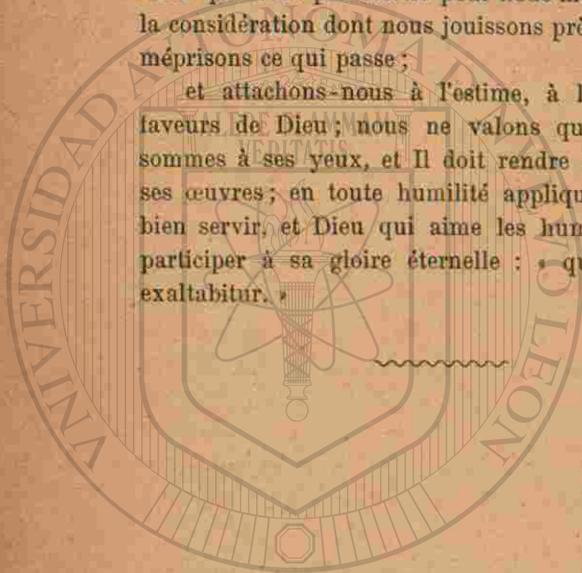
il faut encore subir le désaveu de la conscience naturellement honnête ; comment jouir en paix d'une considération usurpée, d'une estime imméritée ?

enfin et surtout, nous avons beau tromper les hommes et nous tromper nous-mêmes ; nous ne trompons pas Dieu, et un jour, au grand jour des révélations et du jugement, l'ordre sera partout rétabli et chacun placé selon son mérite ; bon nombre de ceux qui auront ici-bas occupé le premier rang se verront ainsi, à la face de tous, relégués au dernier.

CONCLUSION. Pour prévenir un si cruel désenchante-  
ment et nous guérir de l'amour-propre, mettons donc  
en pratique les principes de notre foi :

puisqu'il est tout vanité sous le soleil : (vanité, le  
culte que nous professons pour nous-mêmes, et vanité,  
la considération dont nous jouissons près des hommes),  
méprisons ce qui passe ;

et attachons-nous à l'estime, à l'amour et aux  
faveurs de Dieu ; nous ne valons que ce que nous  
sommes à ses yeux, et Il doit rendre à chacun selon  
ses œuvres ; en toute humilité appliquons-nous à Le  
bien servir, et Dieu qui aime les humbles nous fera  
participer à sa gloire éternelle : qui se humiliat,  
exaltabitur.



Notes sur le sermon précédent.

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

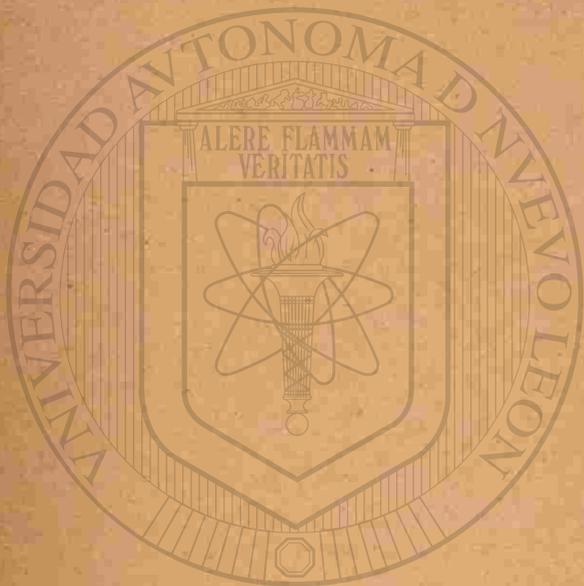
POUR

LE XVII<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Quid vobis videtur de Christo ?*  
(Matth., xxii, 42.)

De toutes les questions qu'agitent les hommes, la plus importante et la plus capitale sans contredit est celle que proposait autrefois le Sauveur aux Phari-siens : « que pensez-vous du Christ ? » Elle se pose à toutes les nations qui depuis dix-neuf siècles vivent en présence de l'idée, des maximes et de l'action du Christ ; et elle se pose à tout homme venant en ce monde : c'est une question de vie ou de mort pour les âmes. Une bonne fois mettons-nous donc nous-mêmes en face de cette question : « quid vobis videtur de Christo ? »

a) On se rappelle comment l'avaient résolue les Juifs : « le Christ, avaient-ils répondu au Sauveur, est fils de David. » Et les Ecritures en effet leur donnaient raison : en maints endroits il est dit que le Christ doit naître dans la famille de David. Mais ils n'approfondissaient point les Ecritures ; ils ne lisaient pour ainsi dire que d'un œil et n'allaient point jusqu'à



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE PUBLICACIONES

comprendre que le Sauveur serait un homme-Dieu : et cela aussi cependant était dans l'Écriture, comme leur en faisait la remarque le Sauveur : « comment donc David appelle-t-il le Christ son Seigneur par ces paroles : le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite, etc. ? » C'est que, fils de David par la chair et le sang, le Christ devait être Seigneur de David comme Fils de Dieu, par sa puissance divine.

Mais de cela les Juifs ne se souciaient pas, préoccupés qu'ils étaient de recevoir les bénédictions temporelles dont la venue du Christ devait être pour eux le présage.

b) Pour nous la question a un sens un peu différent, plus particulier et plus précis : depuis que Jésus a passé sur la terre en y faisant le bien, c'est Lui qui s'appelle et qui est pour tous le Christ : « Jesus qui dicitur Christus. »

Mais quelle idée nous faisons-nous de Lui, de sa personne, de son caractère, de sa mission, et de son œuvre ?

— Les rationalistes de nos jours affectent la plus haute estime pour le Christ : Jésus est pour eux

un philosophe, supérieur à tous ses devanciers par l'élévation et la pureté de sa doctrine ;

un génie, dont la pénétration a été et reste encore un défi jeté aux plus intelligents des hommes ;

un modèle de vertu, dont personne n'a égalé la sagesse, l'humilité, la charité, etc. ;

un homme incomparable enfin et le plus grand qui ait jamais existé.

— Mais pour ne voir en Jésus qu'un homme supérieur, ils se jettent dans le plus grand embarras :

« Qu'on considère, dit Pascal, que depuis le commencement du monde, l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans interruption ; qu'il s'est trouvé des hommes qui ont dit que Dieu leur avait révélé qu'il devait naître un rédempteur qui sauverait son peuple ; qu'Abraham est venu ensuite dire qu'il avait eu révélation qu'il naîtrait de lui par un fils qu'il aurait ; que Jacob a déclaré que, de ses douze enfants, il naîtrait de Judas ; que Moïse et les prophètes sont venus ensuite déclarer le temps et la manière de sa venue... qu'enfin est venu Jésus-Christ dans toutes les circonstances prédites. Cela est admirable. »

Outres ces indications générales il en est d'ailleurs de plus particulières, non moins frappantes, relatives

à sa *naissance* : « Il naîtra enfant » (Isaïe, ix, 6) ;

« Il naîtra de la ville de Bethléem » (Michée, v, 2) ; « Il naîtra de la famille de Juda et de David » (Malach., III, 4) ;

à sa *mission* : « Il doit aveugler les sages et les savants et annoncer l'Évangile aux petits, ouvrir les yeux aux aveugles, et rendre la santé aux infirmes, et mener à la lumière ceux qui languissent dans les ténèbres » (Isaïe) ;

à sa *passion* : « Il doit être rejeté (Ps. cviii, 8), méconnu (Is., LIII, 2), trahi (Ps. xl, 10), vendu (Zach., xi, 12), craché, souffleté (Is., L, 6), moqué (Ps. xxxiv, 16), abreuvé de fiel (Ps. lxxvii, 22), transpercé (Zach., xii, 10), les pieds et les mains percés (Ps. xxi, 17), tué (Dan., ix, 26), et ses habits jetés au sort (Ps. xxi, 19) ;

à son *triomphe* : « Il ressuscitera » (Ps. xv, 40), le troisième jour (Osée, vi, 3) ; et les rois de la terre et tous les peuples l'adoreront. (Is., lx, 14.)

Ce n'est point tout : « les Juifs, en le tuant pour ne le point recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière

marque de Messie. Et en continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables ; et en le tuant, et continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties. » (PASCAL.)

Or « quand un seul homme aurait fait un livre des prédictions de Jésus-Christ, pour le temps et pour la manière, et que Jésus-Christ serait venu conformément à ces prophéties, ce serait une force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes, durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent, l'un ensuite de l'autre, prédire ce même avènement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste depuis quatre mille années..... ceci est tout autrement considérable. » (PASCAL, art. XVIII.)

Comment donc les rationalistes, si avides d'explications, se chargent-ils d'expliquer ce fait étrange ?

— Autre embarras non moins grand, s'il s'agit d'expliquer les miracles.

On veut que la guérison des maladies soit l'effet pur et simple de l'imagination des malades ; mais qui croira que l'imagination ait une puissance si constante et si universelle ? N'est-il pas évident que ce dont on veut faire la règle n'est que l'exception ?

On recourt, pour expliquer certains cas plus difficiles, à la suggestion. Mais que peut la suggestion en présence de la mort ? et, s'il peut arriver qu'en certains cas la mort soit confondue avec le sommeil, que peut la suggestion sur un cadavre en voie de décomposition ?

Que dire enfin de cette puissance merveilleuse qui commande au vent et à la mer ? « qualis est hic quia venti et mare obediunt ei ? »

On a beau faire de Jésus un homme incomparable, accorder à cet homme une intelligence capable de

pénétrer tous les secrets de la nature et de deviner les dernières conclusions de la science, c'est admettre un nouveau miracle plus inexplicable que ceux qu'on cherche à expliquer.

CONCLUSION. Le Christ est donc Dieu et Homme tout ensemble : il est donc le Messie.

A nous de profiter

— de ses exemples : « exemplum dedi vobis » ; « ego sum via » ;

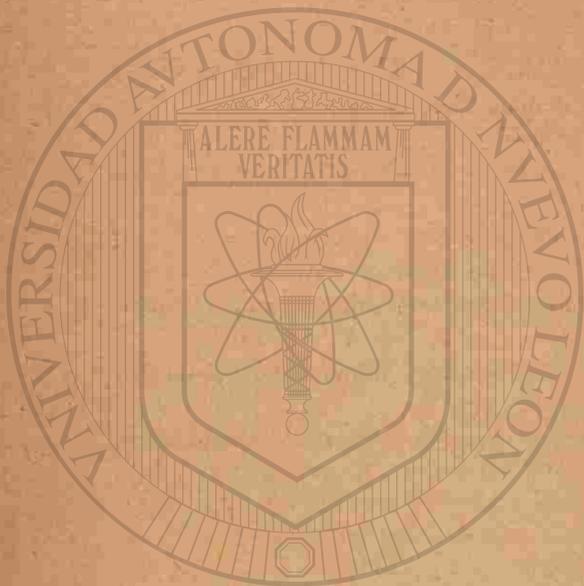
— de ses enseignements : « ipsum audite » ; « ego sum veritas » ; « discite a me » ;

— de sa grâce : « ego sum vita » ; « veni ut vitam habeant » ;

— de ses mérites enfin : « tradidit semetipsum pro me. »

Négliger tous ces bienfaits ce serait méconnaître le Christ et le renier.

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

LE XVIII<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Confide, fili, remittuntur tibi  
peccata tua.*

(Matth., ix, 2.)

La page de l'Evangile que l'Eglise nous met aujourd'hui sous les yeux nous est bien familière; nous avons tous lu ou entendu raconter la guérison de ce paralytique présenté sur son lit au Sauveur. Mais peut-être n'avons-nous pas suffisamment remarqué la première parole de Jésus au malade : « mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. » Or des nombreuses paroles tombées des lèvres du Sauveur, celle-ci est des plus précieuses à recueillir.

a) Elle est une *révélation pour l'esprit*. Rien de plus propre à nous faire reconnaître en Jésus le Fils de Dieu. Cette parole atteste

*sa science universelle* : rien n'échappe au Sauveur : où les hommes n'apercevraient qu'une infirmité corporelle, Jésus voit la conséquence du péché (originel ou actuel) ; Il pénètre les consciences, Il en découvre les replis les plus cachés, les plaies les plus secrètes : or

il est d'un Dieu de sonder ainsi les reins et les cœurs :  
« scrutans corda et renes Deus » ;

*sa sainteté infinie*, dont l'unique préoccupation est de sauver les âmes. C'est la santé du corps que lui demande le paralytique ; Jésus songe d'abord aux besoins de l'âme et son premier soin est de la guérir, c'est-à-dire de la purifier ;

*sa bonté immense*. La foi est toute-puissante sur le Cœur de Dieu ; elle désarme sa colère et excite sa miséricorde et sa bienveillance. Elle vaut en cette circonstance au paralytique le pardon de ses fautes : « remittuntur tibi peccata tua. » Jésus l'invite à la confiance : « confide » ; Il l'appelle du doux nom de fils : « fili », et lui rend avec son amitié toutes les prérogatives qui en découlent ;

*sa toute-puissance* enfin : car Dieu seul peut pardonner l'offense faite à Dieu ; or Celui qui dispose à son gré de la nature et se fait obéir de la maladie, Celui auquel il suffit de dire : « lève-toi et marche », pour rendre la liberté de ses mouvements à un paralytique, est assurément plus qu'un homme et ne peut être que Dieu lui-même.

Cette conclusion s'impose d'autant plus rigoureuse que la guérison du paralytique n'a d'autre but que de prouver la puissance divine de Jésus : « ut autem sciatis quia Filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata, tunc ait paralytico : Surge..... et vade. »

Or il est inadmissible et inconcevable qu'agissant en vertu d'un pouvoir d'emprunt un imposteur ait pu trouver en Dieu un complice.

Les énergies spirituelles comme les énergies physiques sont donc entre les mains de Jésus : la grâce

et la nature sont à son entière et absolue disposition : Il est donc Dieu, et c'est la révélation que renferme la parole du Sauveur au paralytique : « remittuntur tibi peccata tua. »

b) Cette parole est de plus *un stimulant pour le cœur et une force pour la volonté* ; car

— rien de plus doux au cœur du paralytique que cette absolution du Sauveur ; c'est tout à la fois pour lui la pureté de la conscience (qui débarrasse son âme du plus vil alliage et la rend agréable aux yeux de Dieu) ; et l'union à Dieu (avec tous les précieux avantages qui en découlent : la paix et ses ivresses inexprimables, l'amour et ses joies profondes, la douce confiance et la radieuse espérance, bref, la générosité pour faire le bien et le bien faire).

— Or ce n'est pas seulement au paralytique que s'adresse la parole du Sauveur : « remittuntur tibi peccata tua » ; c'est à chacun de nous, chaque fois que la sentence d'absolution est prononcée sur nos âmes repentantes.

Pourquoi donc nous faire de la confession une idée si noire, c'est-à-dire si incomplète et si fausse ? Pourquoi n'en voir que les difficultés ou le côté pénible, nullement les avantages et le côté attrayant ?

Pourquoi ne pas jouir davantage de notre bonheur après chacune de nos confessions ?

Et pourquoi surtout ne pas nous mieux disposer à la réception du Sacrement de Pénitence ? car c'est ici la grande différence qui existe entre nous et le paralytique : cet homme se présentait au Seigneur, animé d'une foi vive, et Jésus, connaissant les dispositions de son cœur, était heureux de lui pardonner ; mais le prêtre

ne lit pas comme Jésus dans nos cœurs ; et pour nous juger il est obligé de s'en rapporter à notre propre témoignage sur nos sentiments et nos dispositions...

Or sommes-nous réellement tels que nous paraissions ou voulons être ? là est la question.

Si oui, nous n'avons rien alors à envier au paralytique, et l'absolution du prêtre produit réellement dans nos âmes ce qu'elle signifie ;

si non, l'absolution porte à faux et, bien loin de nous purifier, nous rend plus coupables.

CONCLUSION. A nous donc de réfléchir à ces conséquences si graves et si redoutables ;

aimons à pratiquer un sacrement si bienfaisant et si consolant pour nos âmes ;

mais efforçons-nous de n'en approcher jamais qu'avec les dispositions requises, (celles qu'impose et suggère une foi vive) ;

et, comme le paralytique, nous aurons la consolation de recouvrer l'amitié de Dieu, et de retourner à nos affaires, joyeux et alertes, c'est-à-dire enthousiastes et pleins zèle pour le bien.

Notes sur le sermon précédent.

---

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

### LE XIX<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Multi sunt vocati, pauci vero electi.* (Matth., xxii, 14.)

Sous une forme allégorique, l'Évangile de ce jour nous présente le saisissant tableau de l'Histoire de la nouvelle Religion fondée par Jésus-Christ.

#### I. *Au premier plan les Juifs.*

Ce sont eux que le Seigneur avait choisis pour en faire son peuple ;

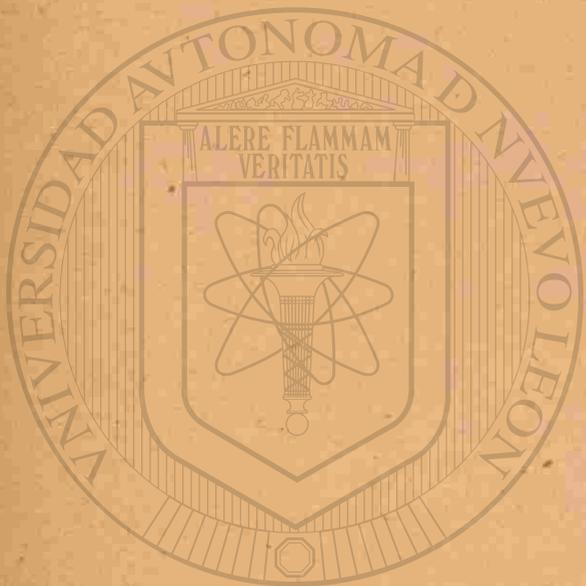
ce sont eux qu'Il a conviés d'abord aux noces, c'est-à-dire au festin de la nouvelle alliance ;

bien des fois au cours des âges, Il leur a réitéré son appel et sa prière ;

mais ils n'ont point voulu venir ; le Seigneur les importunait ;

sans tenir compte de ses avertissements et de ses exhortations, ils se sont enfoncés dans leurs préoccupations d'intérêt ou de bien-être : « abierunt alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam » ;

ou même ils se saisirent des prophètes qui leur annonçaient les volontés du Seigneur, les accablèrent d'outrages, les lapidèrent et les mirent à mort ;



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

c'est à ces Juifs endurcis que s'applique le mot de l'Évangile : « ceux qui avaient été conviés n'en ont pas été dignes » ;

ce sont eux enfin dont la ville a été détruite par les armées du Seigneur courroucé. « Au dernier siège, dit Bossuet, il n'y a plus moyen de se sauver. Tite faisait cette guerre avec trop d'ardeur : il surprit toute la nation renfermée dans Jérusalem durant la fête de Pâques, sans que personne échappât. » (*Disc. Hist. univ. IIe Partie, ch. xxii.*)

b) Et ce que les Juifs avaient fait avec les Prophètes, les Gentils le renouvelèrent avec les Apôtres.

« Rome s'était prodigieusement étendue pendant deux cents ans par mer et par terre et avait réduit tout l'univers sous sa puissance. »

Or les envoyés de Jésus, les hérauts de l'Évangile ne trouvèrent pas meilleur accueil près des Romains que près des Juifs ;

Néron commença la persécution contre les Chrétiens en faisant périr à Rome saint Pierre et saint Paul ;

et depuis lors les Chrétiens furent toujours persécutés, tant sous les bons que sous les mauvais empereurs ;

Dioclétien fit un dernier effort pour éteindre le Christianisme : « On inventait tous les jours de nouveaux supplices. La pudeur des vierges chrétiennes n'était pas moins attaquée que leur foi. On recherchait les livres sacrés avec des soins extraordinaires, pour en abolir la mémoire ; et les Chrétiens n'osaient les avoir dans leurs maisons ni presque les lire. Ainsi, après trois cents ans de persécution, la haine des persécuteurs devenait plus âpre. »

Telle a été la réponse des Romains aux propositions

du Dieu de paix. « Rome, qui avait vieilli dans le culte des idoles, avait une peine extrême à s'en défaire. » L'argent et la volupté étaient les seuls maîtres et les seuls dieux qu'elle voulût reconnaître.

Aussi Dieu renouvela-t-il sur Rome les terribles châtiments qu'il avait exercés sur Jérusalem. « Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine.... Elle est en proie aux barbares, prise trois et quatre fois, pillée, saccagée, détruite. »

c) Enfin, parmi ceux qui répondent à l'invitation du Roi des rois, tous ne revêtent point la robe nuptiale :

quelques-uns ne participent aux mystères sacrés que pour y insulter : ce sont des impies ;

d'autres affectent au dehors des sentiments qu'ils n'ont point au dedans : ce sont des hypocrites ;

d'autres ne se préoccupent nullement des dispositions que requièrent la foi et la piété : ce sont des indignes ; tous sont des intrus et des misérables : et c'est à eux que sont réservés les ténèbres extérieures, les pleurs et les grincements de dents.

C'est ce qui faisait dire au Sauveur : « multi sunt vocati, pauci vero electi. » Beaucoup sont appelés, mais les élus sont en petit nombre :

trop peu nombreux en comparaison de ceux qui ont été conviés ;

trop peu nombreux eu égard aux mérites infinis de Jésus : une seule goutte de son sang, une seule parole

de ses lèvres, un seul acte de sa volonté aurait suffi à sauver le monde ;

trop peu nombreux surtout en raison de son immense amour.

II. Mais ce petit nombre n'est que relatif. Qu'on ne détourne donc point de sa signification le mot de l'Évangile et qu'on n'en exagère point la portée : « pauci vero electi. »

Les élus sont encore multitude immense : « et audivi numerum signatorum centum quadraginta quatuor millia signati, ex omni tribu filiorum Israel... Post hæc vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus et tribubus et populis et linguis. »

L'Église encore naissante, remarque Bossuet, remplissait toute la terre : et non seulement l'Orient où elle avait commencé, c'est-à-dire la Palestine, la Syrie, l'Égypte, l'Asie-Mineure et la Grèce, mais encore dans l'Occident, outre l'Italie, les diverses nations des Gaules, toutes les provinces d'Espagne, l'Afrique, la Germanie, la Grande-Bretagne dans les endroits impénétrables aux armes romaines ; et encore, hors de l'empire, l'Arménie, la Perse, les Indes, les peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Gétuliens et jusqu'aux îles les plus inconnues. Le sang de ses martyrs la rendait féconde. »

Et à la fin des temps, le Sauveur, selon la prédiction d'Isaïe, doit venir à Sion, se tourner vers les enfants de Jacob, effacer leurs péchés et les convertir à jamais. (Isaïe, LIX, 20.)

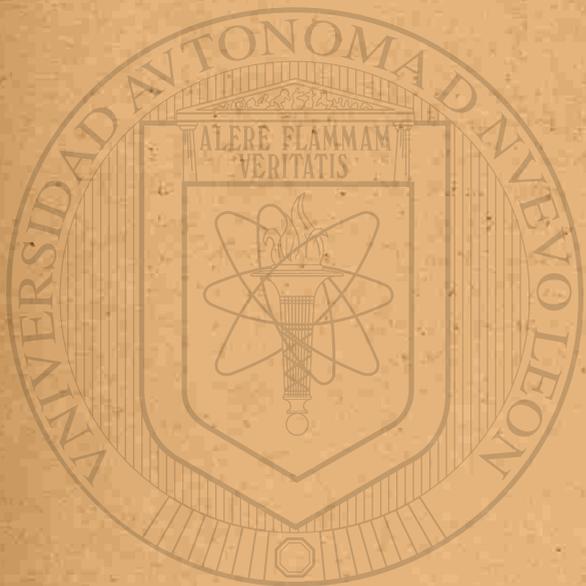
La parabole de ce jour confirme encore cette impression d'espérance : « tous ceux que vous trouverez, dit le Roi à ses serviteurs, appelez-les aux noces. »

La miséricorde du Sauveur sera donc très grande ; sans acception de personne, sans avoir égard à la dignité, au rang, à la fortune ou au savoir, il recevra dans la salle du festin éternel tous ceux qui auront cru en Lui, et qui auront répondu à ses avances et à son amour.

CONCLUSION. Dès aujourd'hui mettons donc à profit les enseignements renfermés dans cette parabole ;

faisons bon accueil à la parole de Dieu, à l'Évangile ; et loin de désespérer, comme plusieurs qui interprètent mal le mot du Sauveur : « pauci electi », prenons courage et confiance dans sa miséricorde qui veut nous sauver, « omnes homines vult salvos fieri », et nous en fournit amplement les moyens. « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

LE XX<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Nisi signa et prodigia videritis,  
non creditis.* (Joan., iv, 48.)

Ne prêtons point au Sauveur une intention qu'il n'a pas. Loin de sa pensée de condamner les précautions dont s'entoure notre foi. Il sait que nous avons besoin, pour croire, de raisons servant de base et d'appui à nos croyances. Ce qu'il réprovoque, ce sont certaines dispositions que trouve en nous sa parole et qui font obstacle à la foi. Telle est la portée du reproche qu'il adresse à l'officier dont nous parle aujourd'hui l'Évangile : « nisi signa et prodigia videritis, non creditis. » Il réprovoque ainsi

I. a) *la prévention, le parti pris.*

C'était la disposition de Juifs : ils désiraient un signe qui leur permit de reconnaître en Jésus le Messie ; mais ils étaient décidés à l'avance à n'en admettre aucun, et c'est pourquoi le signe même de Jonas, la résurrection de Jésus, bien loin de les convertir, ne devait servir qu'à les rendre plus obstinés dans leur aveuglement et leur erreur ;

c'était plus particulièrement encore le cas des habitants de Nazareth : « Jésus, dit l'Évangile, les jugea indignes de ses faveurs et de ses miracles : « et non fecit ibi virtutes multas, propter incredulitatem eorum » (Matth., x) ;

b) (plus directement dans l'Évangile de ce jour), le doute, c'est-à-dire l'hésitation à accepter sa parole avant d'en avoir vérifié l'exactitude par l'effet.

Certes les miracles du Sauveur étaient nombreux : « obtulerunt ei omnes male habentes, variis languoribus et tormentis comprehensos, et qui daemonia habebant, et lunaticos, et paralyticos, et curavit eos » ;

ils étaient éclatants : « nunquam vidimus sic », disaient les habitants de Capharnaüm témoins de la guérison du paralytique (Marc., II, 12) ;

enfin, ils étaient retentissants : « abiit opinio ejus in totam Syriam », dit l'Évangile, à propos des prodiges accomplis par Jésus en Galilée.

Et c'est parce que l'officier avait entendu parler de ces merveilles qu'il était venu, lui aussi, demander la guérison de son fils ;

mais sa foi était bornée : il n'en était pas à dire : « tantum dic verbo et sanabitur puer meus », ou mieux encore : « si vis, potes... mundare » ;

il ne pensait point que le Sauveur pût guérir son fils à distance, et encore moins le ressusciter dans le cas où il aurait déjà succombé, et c'est pourquoi il Lui disait : « Domine, descende priusquam moriatur filius meus. »

Il tenait la vertu du Sauveur pour très grande, mais non sans doute pour divine : il avait besoin, pour croire à la divinité de Jésus, de constater par lui-même quelque miracle : et de là la réflexion et le reproche

du Sauveur : « nisi signa et prodigia videritis, non creditis » ;

c) l'intempérance même en matière de preuves ; les miracles en effet étaient déjà superflus pour prouver la divinité de Jésus-Christ :

l'identité de Jésus avec le Messie prédit et révélé par tant d'oracles était facile à vérifier..... ; d'autant plus que l'attente du Messie était universelle... et que l'heure marquée pour la réalisation des prophéties était arrivée ;

d'ailleurs la sainteté de sa vie répondait suffisamment de la véracité de Jésus ;

enfin, au fur et à mesure que son enseignement se répandait avec son zèle dans les bourgades et les villes, son infaillibilité ressortait plus vive et plus éclatante : « admirabantur turbæ super doctrina ejus. Erat enim docens eos sicut potestatem habens. »

Et dès lors toute défiance, toute arrière-pensée, toute inquiétude même, en matière de foi, était une injure pour le Sauveur.

II. Au contraire, pure de toutes ces imperfections, la foi en sa parole était un hommage rendu à sa divinité ; et cet hommage Lui devait être d'autant plus agréable que la foi était plus rare dans les âmes ;

Or, quand une telle foi se rencontre dans une âme avec l'état de grâce, c'est-à-dire avec l'amitié de Dieu, elle commande au Cœur de Dieu, et de là les miracles opérés par les Apôtres et les héritiers de leur vertu ;

— mais peu d'âmes étaient capables de la foi simple et vive des Pierre, des André, de ces Apôtres qui sur une parole du Maître avaient tout quitté pour le suivre ; aussi, par égard pour la faiblesse des autres, Jésus

condescend-il à multiplier les miracles, c'est-à-dire les preuves de sa divinité : « nisi signa et prodigia videritis, non creditis », et c'est ainsi que, cédant aux instances de l'officier : « allez, lui dit-il, votre fils se porte bien » ;

et l'Evangile rapporte que, chemin faisant, les serviteurs de cet homme, venus à sa rencontre, lui confirmèrent la guérison de son fils et la disparition de la fièvre à l'heure précise où avait parlé le Sauveur.

Cette fois aucune arrière-pensée n'était plus possible. Celui qui s'était incliné devant la parole de Jésus, emportant l'espoir plutôt que la certitude de la guérison demandée, était un croyant : « credidit ipse et domus ejus tota. »

CONCLUSION. Nous bénéficions aujourd'hui de l'incrédulité de nos ancêtres dans la foi ; elle nous a valu de nombreux miracles :

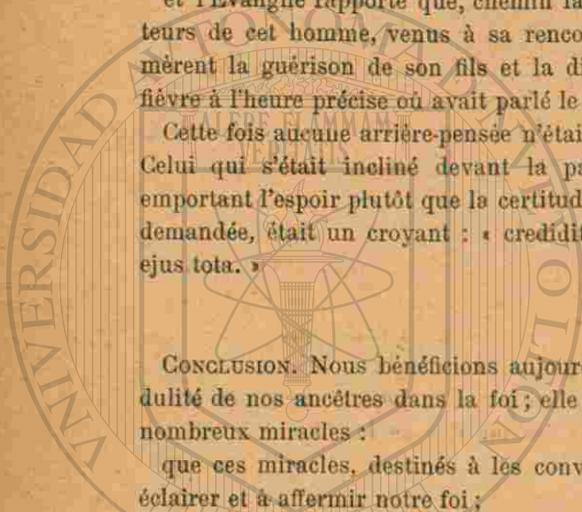
que ces miracles, destinés à les convertir, servent à éclairer et à affermir notre foi ;

renonçons définitivement à toute prévention, à tout parti pris en matière de croyances : rien de plus insupportable à Dieu que la révolte de notre faible raison ;

à la sincérité joignons la simplicité si chère au Cœur du Sauveur ;

et vivons de notre foi : c'est pour nous le principe du salut : « justus ex fide vivit. »

Notes sur le sermon précédent.



JANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## SERMON

POUR

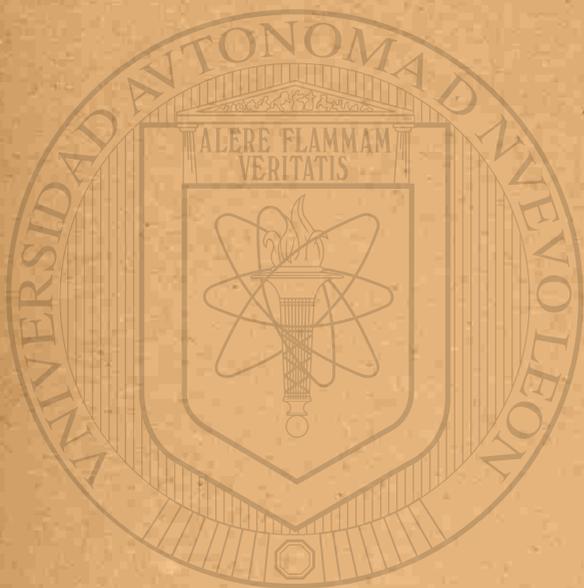
LE XXI<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Sic et Pater meus cœlestis faciet  
vobis, si non remiseritis unusquis-  
que fratri suo de cordibus vestris.*  
(Matth., xviii, 35.)

La parabole, que nous fait lire aujourd'hui l'Église, est d'une interprétation facile; selon l'explication du Sauveur Lui-même, le roi miséricordieux envers son serviteur insolvable, c'est le Père céleste, et ce serviteur impitoyable pour le compagnon qui lui doit cent deniers, c'est chacun de nous. C'est donc à chacun de nous que s'adresse l'avertissement du Sauveur : « sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris. » Or, le pardon des injures auquel nous exhorte le Sauveur, s'il est pénible, est

a) Sage.

— La vengeance ne répare jamais rien; elle n'empêche pas qu'on ait été injurié, et elle n'efface pas l'injure dont on a été l'objet : la plupart du temps elle ne sert qu'à exciter notre ennemi à de nouveaux outrages;



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

— si elle nuit au prochain, elle est sans profit pour nous : et il est à craindre que nos représailles soient injustes, (nous pouvons en effet nous tromper sur les véritables intentions du prochain), et sans proportion avec l'offense dont nous nous croyons atteints ;

— d'ailleurs, en nous vengeant, nous abandonnons à notre ennemi tous les avantages qu'il nous a livrés contre lui, tous les droits que nous croyons avoir sur lui ;

— enfin, il est certain qu'en usant de sévérité vis-à-vis du prochain, nous invitons Dieu à user vis-à-vis de nous de la même rigueur. Ne l'oublions pas, nous serons jugés d'après le code que nous aurons appliqué à nos frères. La parabole de ce jour ne laisse aucun doute à cet égard.

*b) Grand.*

— En bien des cas c'est s'avouer digne d'une injure que de s'en émouvoir... On l'a dit avec quelque raison : « il n'y a que la vérité qui blesse » ; mépriser une injure, tenir pour rien les bas procédés auxquels on est en butte, c'est se mettre au-dessus de l'offense et de l'offenseur, et c'est se grandir.

— La vraie grandeur ne consiste pas à vaincre les autres, mais à se vaincre soi-même ;

ou plutôt elle consiste à vaincre le prochain non dans le mal, mais dans le bien, selon le conseil de l'Apôtre : « vince in bono malum » ;

ce n'est pas le pardon qui abaisse, c'est la vengeance, parce qu'elle recourt aux procédés qu'elle réproouve chez autrui : (indélicatesse, indiscretion, calomnie, fourberie, félonie), et s'inspire des mêmes sentiments : (orgueil, envie, jalousie, etc.).

— Enfin, la meilleure manière de se venger du prochain c'est de le contraindre, à force de charité, au silence, à l'estime, ou même à la reconnaissance.

*c) Divin, c'est-à-dire*

— conforme aux exemples de Jésus

qui pardonne à ses ennemis et intercède pour eux près de son Père : « Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt » ;

et qui nous pardonne avec tant de miséricorde à nous-mêmes, car c'est Lui qui est ce roi miséricordieux dont nous parle aujourd'hui l'Évangile ;

— et conforme à ses conseils et à ses leçons : « êtes-vous frappé à la face, présentez l'autre joue », nous dit-il, « præbe et alteram » ; et il faut, pour être digne de Lui, que nous sachions pardonner non pas une fois mais soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire indéfiniment et toujours : « usque septuagies septies » ;

— enfin, pardonner c'est attendre : c'est abandonner à Dieu le soin de rétablir l'ordre, et la seule crainte à avoir c'est que Dieu ne se montre vis-à-vis de nos ennemis d'autant plus sévère qu'ils auront résisté davantage à notre générosité.

CONCLUSION. Mettons donc à profit la leçon que nous donne aujourd'hui le Maître ; pardonnons de bon cœur à ceux qui nous ont offensés, puisque c'est la condition indispensable pour être pardonnés à notre tour : « dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus » ;

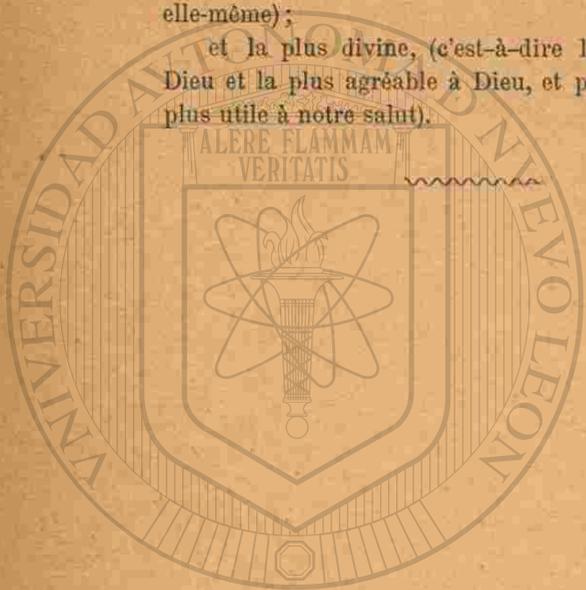
remettons-leur dix deniers, ou même cent deniers, s'il le faut, puisque Dieu nous remet à nous-mêmes dix mille talents,

et songeons que pardonner, c'est agir de la manière

la plus raisonnable, (c'est-à-dire la plus juste et la conforme à nos intérêts) ;

la plus chevaleresque, (parce qu'une âme héroïque et fière est seule capable d'exercer un tel empire sur elle-même) ;

et la plus divine, (c'est-à-dire la plus digne de Dieu et la plus agréable à Dieu, et par conséquent la plus utile à notre salut).



Notes sur le sermon précédent.

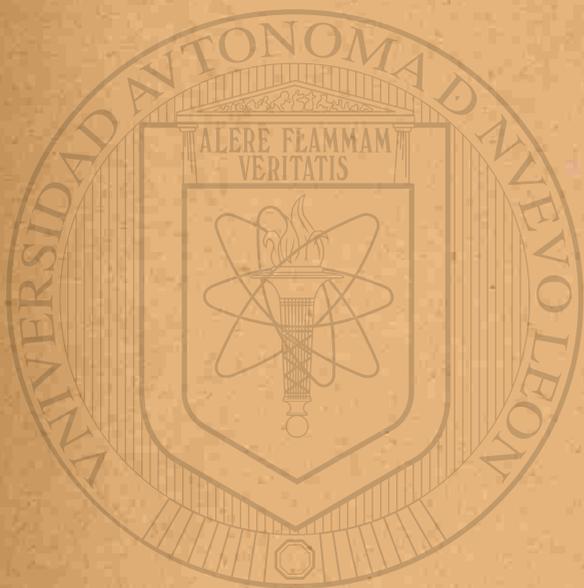
---

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



## SERMON

POUR

LE XXII<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Reddite ergo quæ sunt Cæsaris,  
Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo.*

(Matth., xxii, 21.)

Nos intérêts et nos besoins sont de deux ordres : les uns naturels, matériels et temporels ; les autres surnaturels, spirituels et éternels. Les uns fixent l'homme dans un coin de la terre, en font le citoyen d'une province, d'un état ; les autres en font un nomade de passage sur la terre, le membre d'une société catholique qui s'appelle l'Eglise. C'est entre ces deux sociétés, l'Eglise et l'Etat, que doivent se dépenser son travail et son zèle, son activité et son dévouement ; mais dans quelle mesure ? c'est ce qu'il importe de bien établir pour comprendre et mettre en pratique le mot du Sauveur : « reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari ; et quæ sunt Dei, Deo. »

Etudions ces deux sociétés.

a) Elles sont bien distinctes : il est superflu de le prouver : elles n'ont ni le même but ;

ni la même constitution ;  
ni la même administration ;  
ni la même hiérarchie ;  
ni la même extension ;

et parce que l'une se propose le bien spirituel de tous les hommes, et l'autre, le bien-être temporel d'une province ou d'une nation, il faut conclure que l'Eglise a la priorité sur l'Etat.

b) Mais elles ne s'excluent pas : ce ne sont pas deux concurrentes, deux rivales destinées à s'absorber ou à se supplanter.

Chacune a sa raison d'être, et toutes deux sont nécessaires à l'individu qui, au spirituel et au temporel, a besoin

de direction pour ne pas égarer ses efforts et arriver plus sûrement, plus promptement et plus facilement au but ;

et de protection, c'est-à-dire de sécurité, d'encouragement, de défense et d'appui.

C'est l'isolement qui perd l'individu en le livrant à sa misère, à son ignorance et à son impuissance : *• Vae soli ! •*

Mais ces deux sociétés n'assurent leurs précieux avantages à l'individu qu'à la condition pour celui-ci de s'incliner devant leurs décisions et d'obéir à leurs lois, et c'est l'obligation que nous rappelle le Sauveur quand Il dit : *• reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari ; et quæ sunt Dei, Deo. •*

c) Mais il y a plus : ces deux sociétés, nécessaires aux individus, sont indispensables l'une à l'autre.

— C'est la religion qui consacre l'autorité des chefs d'états en nous apprenant que toute autorité vient de Dieu ;

c'est la religion qui protège leur puissance contre l'insubordination et la révolte.

Mais c'est elle aussi qui sanctionne leurs actes et les rend responsables devant le Roi des rois ;

et par là même elle protège les peuples contre le caprice de la tyrannie et les excès du despotisme.

— D'autre part, elle a besoin d'une liberté pleine et entière dans l'exercice de ses droits, et c'est à l'Etat de lui assurer cette liberté nécessaire à la plus sainte des causes, à la cause même de Dieu.

Si l'on considère enfin qu'en s'appliquant à l'amendement des individus, l'Eglise travaille efficacement et puissamment à la prospérité de l'Etat, n'est-on pas obligé de conclure que l'Etat lui doit reconnaissance, récompense et secours ?

— Nécessaires l'une à l'autre, elles se doivent donc respect et appui mutuels.

d) Mais parce que leurs sphères d'action se pénètrent, et que la raison n'inspire pas toujours les hommes placés à leur tête, les conflits sont possibles, presque inévitables, entre ces deux sociétés.

Ce n'est pas que leurs intérêts soient contraires : ils ne sont que superposés et parfaitement compatibles, et la faveur accordée par les princes à la religion n'a jamais été nuisible qu'à la religion, non aux princes eux-mêmes ;

mais l'abus du pouvoir, la maladresse ou l'indignité

de ceux qui l'exercent rendent tout possible : s'il surgit un différend, comment le trancher ?

En fait, rien de plus délicat et de plus difficile ; les hommes consentent rarement à s'oublier pour ne songer qu'aux intérêts qu'ils sont chargés de défendre... et la plus habile diplomatie ne peut se flatter d'aboutir.

Mais la question de droit est claire pour tous ; les intérêts spirituels étant plus relevés, plus importants et plus impérieux que les intérêts temporels, c'est à l'Etat de céder chaque fois que ses prétentions ou ses exigences sont contraires aux droits de l'Eglise et nuisibles aux intérêts des âmes.

CONCLUSION. C'est à la lumière de ces principes que doivent se trancher les conflits que soulève en nos esprits la question des intérêts civils et religieux :

cette question est en effet l'une des plus pratiques : elle se pose à chacun de nous chaque fois que nous sommes appelés à nous prononcer entre deux partis ou entre deux candidats, l'un favorable, l'autre hostile à l'Eglise, et, par notre choix, à contribuer à l'élection du plus digne.

Et si cette question se pose, nous ne devons pas l'é luder lâchement.....

Comme les Apôtres, nous devons opposer nettement notre refus aux concessions qu'on exige de nous à l'encontre de nos principes : « non possumus » ;

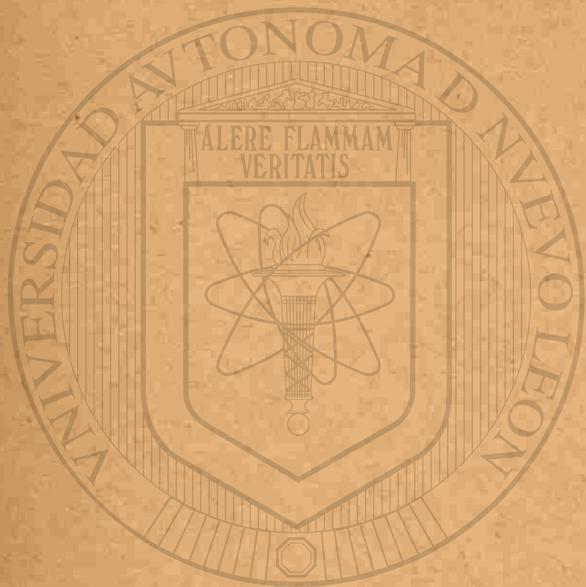
comme les héros de la légion Thébaine, nous devons être disposés à nous dévouer corps et âme pour l'Etat et à lutter jusqu'à la mort contre les ennemis de la Patrie ;

mais, comme eux aussi, nous devons être prêts à

verser notre sang plutôt que de trahir la cause de l'Eglise ; et ce n'est point révolte alors, c'est refus de complicité avec un gouvernement qui se déconsidère lui-même, en foulant aux pieds les droits sacrés de l'Eglise ;

et l'histoire prouve suffisamment que la France, pour ne parler que d'elle, n'a jamais eu de défenseurs plus dévoués et plus braves que les soldats chrétiens : (c'est avec bonheur qu'ils ont servi leurs princes et sont morts pour la défense de leurs droits ; c'est avec douleur et regret qu'ils n'ont pas pu le faire partout et toujours).

Notes sur le sermon précédent.



## SERMON

POUR

LE XXIII<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Non est mortua, sed dormit.*  
(Math., ix, 24.)

C'est encore à la confiance et à la foi que nous invite l'Évangile de ce jour tout pénétré de la miséricorde du Sauveur. Un jour que Jésus parlait à la multitude, raconte l'Évangéliste, un chef de la Synagogue s'approcha de lui et l'adorant lui dit : etc..... (achever le récit de l'Évangile).

Or c'est chaque jour que se présente le même cas et que Jésus doit renouveler son prodige, convertir la mort en sommeil : « non est mortua, sed dormit. »

a) Ainsi pour chacune de nos âmes d'abord.

— Car nos âmes sont mort-nées. Contaminées par la faute de notre premier père, elles sont, dès leur union avec le corps, privées de la grâce, et par conséquent mortes à la vie de Dieu.

Parce que nous nous représentons difficilement cette mort spirituelle, nous n'en sommes que peu touchés et peu émus ; peut-être une comparaison empruntée aux dernières découvertes de la science nous permettra-t-elle

de nous en faire une idée suffisante. Il est démontré aujourd'hui qu'un même fil conducteur peut simultanément transmettre plusieurs courants qui, sans se contrarier, se superposent dans des tonalités différentes. C'est à peu près l'image de l'âme humaine susceptible d'être simultanément traversée de trois courants hiérarchiquement superposés : la vie sensible, la vie raisonnable et la vie surnaturelle. Or l'interruption d'un de ces courants peut se produire sans entraîner l'interruption des deux autres ; et c'est ce qui se produit chaque fois que nous commettons un péché grave, le péché grave détruisant l'union à Dieu, et rendant impossible toute participation à la vie de Dieu. La vie sensible et la vie raisonnable peuvent donc continuer à passer dans notre âme, la vie spirituelle cesse de la traverser, et telle est la mort de l'âme souillée par le péché.

Tel, par conséquent, l'état de notre âme à l'heure de notre naissance. Or, au jour de notre baptême, nos parrains et marraines, en demandant pour nous à l'Eglise de Dieu la foi, lui demandent pour nos âmes la vie surnaturelle dont la foi est le principe : « justus ex fide vivit » ; ils renouvellent donc à Jésus la prière que Lui adressait le chef de la Synagogue : « defuncta est... sed impone manum tuam super eam et vivet. »

Et de son côté, en vertu des pouvoirs dont l'a investie le Christ, l'Eglise ne fait que rétablir entre notre âme et Dieu la religion (religare), c'est-à-dire l'union ou le contact qui est une participation à la vie même de Dieu : « exi ab ea, immande spiritus, et da locum Spiritui sancto. » Comme Jésus avait réveillé la fille de Jaïre, l'Eglise tire à son tour notre âme du sommeil de la mort : « non est mortua, sed dormit. »

— Mais plus d'une fois, hélas ! nous nous sommes depuis notre baptême détournés de Dieu pour nous tourner vers les créatures : « aversio a Deo, conversio ad creaturas » ; or cette aversion de Dieu ne peut être que mortelle pour nos âmes : « qui non diligit, manet in morte. »

Elles croupiraient dans la mort éternelle, si le Sauveur, en prévision de nos infidélités, n'avait institué ce que saint Paul appelle un ministère de réconciliation, « ministerium reconciliationis », et conféré aux Apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de nous les pardonner.

Ici encore les prêtres, en nous réconciliant avec Jésus qui est la vie, « ego sum vita », commandent donc à la mort comme si elle n'était qu'un sommeil : « non est mortua, sed dormit. »

— Ce qu'il y a de plus affligeant pour le Cœur du Sauveur, c'est qu'au lieu de recourir à ce ministère de réconciliation, un grand nombre d'hommes passent des années entières et les plus belles de leur vie, celles de la jeunesse, dans l'éloignement de Dieu et dans la mort du péché.

C'est à ces jeunes âmes que fait plus particulièrement songer la fille de Jaïre.

On les dit perdues, et elles le sont en effet : insensibles aux prières qu'on leur adresse, sourdes aux conseils qu'on leur donne, incapables d'aucun effort, indifférentes aux choses de l'éternité ;

et on les pleure avec d'autant plus d'amertume et de chagrin qu'on les croit perdues sans retour ; et rien n'est triste comme le deuil de ces mères éprouvées dans leur affection par les désordres de leurs fils..... On cherche à leur rendre un peu d'espoir et elles se

refusent à toute consolation, parce qu'elles se rendent compte de leur malheur qui est infini : « noluit consolari quia non sunt. »

Si Jésus le veut pourtant, les âmes qu'elles pleurent leur seront rendues ; qu'elles cherchent donc à Le fléchir.

b) Or la conduite de Jaïre leur montre assez ce qu'elles ont à faire.

Certes sa douleur n'est que trop légitime : son enfant est bien morte, et quand Jésus prononcera qu'elle dort, sa parole ne trouvera que des incrédules : « et deridebant eum » ;

mais la foi de l'infortuné père est égale à sa douleur ;

il croit à la miséricorde infinie du Sauveur : « filia mea modo defuncta est, sed veni » ;

il croit à sa toute-puissance : « impone manum tuam super eam et vivet » ;

et surtout il croit à sa divinité, à laquelle il rend hommage : « et adorabat eum » ;

— Et Jésus, touché d'une telle foi, se lève, suit jusqu'à sa demeure le chef de la Synagogue, écarte les joueurs de flûte et la foule incrédule, et, prenant la main de la jeune fille, lui rend la vie aux yeux de tous : « tenuit manum ejus et surrexit puella. »

CONCLUSION. Armons-nous donc dans toutes nos épreuves de la foi de Jaïre, puisqu'elle est souveraine sur le Cœur de Dieu ;

ne demandons pas à Jésus de miracles qui ne serviraient qu'à notre affection : (comme la résurrection d'une personne chère) ;

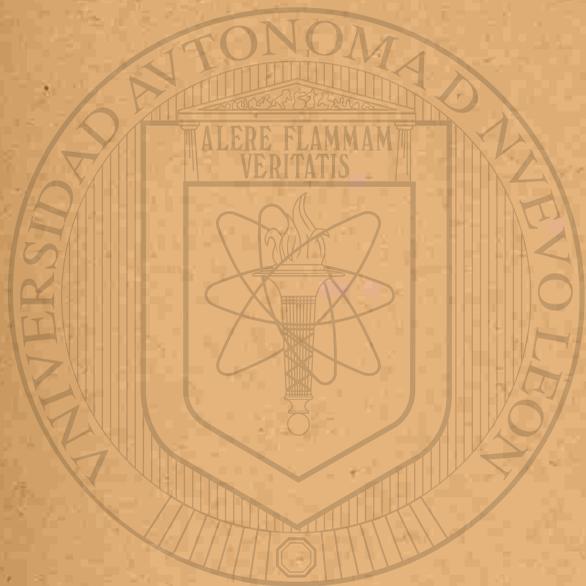
mais confions-Lui toutes nos misères morales, mon-

trons-Lui toutes nos plaies, recommandons-Lui toutes les âmes qui nous sont chères ;

et notre foi fléchira sa miséricorde ; Il rendra même aux âmes perdues la vie, la jeunesse et la beauté ; et sortant de la mort elles croiront sortir d'un sommeil : « non est mortua, sed dormit. »



Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

## SERMON

POUR

LE XXIV<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

*Cælum et terra transibunt, verba  
autem mea non præteribunt.*  
(Matth., xxiv, 35.)

L'avertissement qu'elle nous donnait au début de l'Avent pour nous mettre en garde contre les vanités de la terre et nous attacher à Jésus, l'Eglise nous le renouvelle à la fin de l'année liturgique comme sanction et consécration de tout son enseignement.

Pour mieux profiter de cette leçon suprême, pénétrons-nous de la pensée du Sauveur.

a) *Cælum et terra transibunt.*

Ce qui passera, ce sera

— *l'univers*, et tout ce qu'il renferme : le grain de sable et les hautes montagnes, le ruisseau et l'Océan, le brin d'herbe et les grands arbres des forêts, l'insecte et les monstres, le hameau et les capitales immenses, la cabane du pauvre et les palais des princes, la terre et le soleil, les planètes et les étoiles, etc.

Celui qui a ressuscité les morts et commandé à la tempête, a révélé par ces miracles sa toute-puissance

divine..... Il est donc le Créateur de tout ce que nous voyons ou admirons, et les choses n'ont que la force ou la durée qu'Il leur accorde.....

Or c'est Lui, l'Infaillible et le tout-puissant, qui nous donne cet avertissement : « *coelum et terra transibunt.* »

Le ciel et la terre passeront donc, et, avec eux,

— *l'homme*, « un roseau, le plus faible de la nature;... il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer » ;

grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, puissants et faibles, jeunes et vieux, nous disparaissions tous, personne ne trouve grâce devant l'inexorable mort. « Qu'on s'imagine, dit Pascal, un nombre d'hommes dans les chaînes et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes. »

« Nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux courantes » (II Reg., xiv, 14) ;

et cet écoulement même doit cesser, et l'humanité disparaître comme le ciel et la terre au temps marqué par la sagesse divine : « *coelum et terra transibunt* » ;

— *la sagesse humaine* : qu'il s'agisse de cette sagesse, (dont parle Bossuet commentant l'Ecclésiaste), « insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir ; qui, par beaucoup de raisonnements et de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte »,

ou qu'il s'agisse de la science si légitimement fière de ses dernières découvertes... mais si lente dans ses progrès..... si prématurée dans ses conclusions..... si bornée dans son objet..... et en définitive toute relative aux choses avec lesquelles elle doit périr : « *coelum et terra transibunt* » ;

— *l'illusion humaine* : c'est-à-dire

la gloire..... la considération..... les honneurs..... la fortune..... le plaisir.....

toutes choses auxquelles on fait les plus grands sacrifices et dont on verra au dernier jour toute l'inanité.

« *Ergo nos erravimus!* » s'écrieront alors avec désespoir ceux qui auront mis leur confiance dans ces faux biens : ce sera la fin du rêve, de l'hallucination et du mirage.

Mais tout ne passera pas.

b) *Verba autem mea non prateribunt.*

Ce qui demeurera, c'est tout ce que le Sauveur nous a enseigné, prescrit ou recommandé :

— *notre âme* d'abord, c'est-à-dire la meilleure partie de notre être, pour laquelle le Sauveur s'est immolé, et qui est immortelle aux yeux de la raison comme aux yeux de la foi ;

— *la foi*, c'est-à-dire

le dépôt même des vérités révélées : (les mystères, les sacrements, les commandements, etc.) ;

la confiance éveillée en nous par ces vérités, et qui est le principe de notre justification ;

et les saintes dispositions déterminées et entretenues en nous par l'esprit de foi.

— *l'espérance*, appuyée sur les promesses du Sauveur ; or Jésus a promis

de réparer dans une vie future le désordre occasionné et entretenu dans la vie présente par les passions des hommes ;

de rendre, sans acception de personne, à chacun selon ses œuvres ;

de se déclarer devant son Père pour ceux qui n'auront pas craint de se déclarer pour Lui devant les hommes ; d'associer les bons, (fidèles à sa grâce), à sa vie et à son bonheur dans un Paradis de délices ;

de châtier au contraire les méchants, (rebelles à sa loi et à ses inspirations), et de les reléguer dans un lieu de tourments et de désespoir ;

enfin, de permettre par sa grâce, à ceux qui la lui demanderont avec humilité et confiance, d'atteindre plus sûrement au ciel et d'échapper aux flammes éternelles ;

— *l'amour* enfin, c'est-à-dire l'union à Dieu par l'état de grâce, ou la pureté du cœur ;

l'effort pour plaire à Dieu par l'observation des conseils et la pratique des vertus ;

le zèle pour propager sa gloire par la prière, la parole, etc. ;

enfin l'immolation de soi et le sacrifice même de sa vie pour la cause de Jésus et de son Eglise :

toutes choses imposées ou conseillées par le Sauveur, et dont l'observation ne restera point sans récompense devant le Seigneur, Lui-même nous l'affirme :

« Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt » ;

« Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum caelorum » ;

« Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in caelis » ;

« Verba autem mea non praeteribunt. »

CONCLUSION. Laissons donc de côté ce qui passe pour nous attacher à ce qui demeure ;

n'accordons aux intérêts du temps que l'importance qu'ils méritent aux yeux de Dieu ;

et accordons toute notre application, tous nos soins, aux intérêts de nos âmes ;

tournons nos regards vers le ciel, fixons en Dieu nos espérances et dirigeons vers ce bien suprême tous nos efforts, confiants en la miséricorde de Celui dont les paroles ne passeront point : « Verba mea non praeteribunt. »



UNIVERSIDAD ANTONOMIA DE NUEVO LEÓN

UNIVERSIDAD ANTONOMIA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Notes sur le sermon précédent.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE PUBLICACIONES

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                        | Pages. |
|--------------------------------------------------------|--------|
| Premier dimanche de l'Avent . . . . .                  | 5      |
| Deuxième dimanche de l'Avent . . . . .                 | 11     |
| Troisième dimanche de l'Avent . . . . .                | 17     |
| Quatrième dimanche de l'Avent . . . . .                | 23     |
| Dimanche dans l'octave de Noël . . . . .               | 29     |
| Premier dimanche après l'Épiphanie . . . . .           | 35     |
| Deuxième dimanche après l'Épiphanie . . . . .          | 41     |
| Troisième dimanche après l'Épiphanie . . . . .         | 47     |
| Purification . . . . .                                 | 53     |
| Quatrième dimanche après l'Épiphanie . . . . .         | 57     |
| Cinquième dimanche après l'Épiphanie . . . . .         | 63     |
| Sixième dimanche après l'Épiphanie . . . . .           | 69     |
| Septuagésime . . . . .                                 | 75     |
| Sexagésime . . . . .                                   | 81     |
| Quinquagésime . . . . .                                | 85     |
| Premier dimanche de Carême . . . . .                   | 91     |
| Deuxième dimanche de Carême . . . . .                  | 95     |
| Troisième dimanche de Carême . . . . .                 | 101    |
| Quatrième dimanche de Carême . . . . .                 | 105    |
| Passion . . . . .                                      | 109    |
| Rameaux . . . . .                                      | 119    |
| Pâques . . . . .                                       | 127    |
| Quasimodo, premier dimanche après Pâques . . . . .     | 133    |
| Deuxième dimanche après Pâques . . . . .               | 141    |
| Troisième dimanche après Pâques . . . . .              | 147    |
| Quatrième dimanche après Pâques . . . . .              | 153    |
| Cinquième dimanche après Pâques . . . . .              | 159    |
| Dimanche dans l'octave de l'Ascension . . . . .        | 165    |
| Pentecôte . . . . .                                    | 171    |
| Trinité, premier dimanche après la Pentecôte . . . . . | 177    |

|                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Deuxième dimanche après la Pentecôte (dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu) . . . . . | 183 |
| Troisième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                         | 189 |
| Quatrième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                         | 195 |
| Cinquième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                         | 201 |
| Sixième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                           | 207 |
| Septième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                          | 215 |
| Huitième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                          | 221 |
| Neuvième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                          | 227 |
| Dixième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                           | 231 |
| Onzième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                           | 237 |
| Douzième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                          | 241 |
| Treizième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                         | 247 |
| Quatorzième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                       | 253 |
| Quinzième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                         | 257 |
| Seizième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                          | 263 |
| Dix-septième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                      | 269 |
| Dix-huitième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                      | 275 |
| Dix-neuvième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                      | 281 |
| Vingtième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                         | 287 |
| Vingt et unième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                   | 293 |
| Vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                    | 299 |
| Vingt-troisième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                   | 305 |
| Vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte . . . . .                                   | 311 |

## TABLE DES MATIÈRES

TRAITÉES DANS LE VADE-MECUM DU PRÉDICATEUR

### PREMIÈRE SÉRIE

**I. Principales fêtes de l'année :** Noël. — Saint Joseph. — Jeudi Saint. — Pâques. — Assomption. — Toussaint.

**II. Sujets de retraite :** Emploi du temps. — Le temps en regard de l'éternité. — Le malheur des riches. — La conscience. — La colère. — L'impureté. — Le scandale. — Le délai dans la conversion. — La mort. — Le jugement. — Le ciel.

**III. Moyens de sanctification :** La grâce. — La foi. — La parole de Dieu. — L'humilité. — La prière. — La vigilance. — L'Eucharistie. — La ferveur. — La perfection. — La crainte au service de Dieu.

**IV. Principales béatitudes :** Amour de la pauvreté. — Amour de la souffrance. — Pardon des injures. — Pureté.

**V. Explication du « Pater » :** Pater noster. — Sanctificetur nomen tuum. — Adveniat regnum tuum. — Fiat voluntas tua sicut in coelo et in terra. — Panem nostrum quotidianum da nobis hodie. — Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. — Et ne nos inducas in tentationem. — Libera nos a malo.

**VI. Sujets de circonstances :** Première communion. — Rénovation des promesses du baptême. — Consécration à la sainte Vierge. — Sainte Enfance. — Adoration perpétuelle. — Fête de patronage de jeunes gens. — Profession de religieuse.

DEUXIÈME SÉRIE

**I. Principales fêtes de l'année :** Premier dimanche de l'Avent. — Immaculée Conception. — Epiphanie. — Purification. — Mercredi des Cendres. — Passion. — Vendredi Saint. — Pâques. — Patronage de saint Joseph. — Ascension. — Pentecôte. — Sacré-Cœur. — Nativité de la sainte Vierge. — Exaltation de la sainte Croix. — Rosaire. — Commémoration des morts.

**II. Sujets de retraite :** Condition d'une bonne retraite. — Combat spirituel. — Péché. — Sacrement de Pénitence. — Renoncement. — Vie future. — Toussaint. — Purgatoire. — Enfer. — Ciel. — Bonheur au service de Dieu.

**III. Moyens de sanctification :** Imitation de Jésus-Christ. — Esprit de foi. — Espérance. — Charité. — Prière. — Esprit de pénitence. — Confession. — Sacrifice de la Messe. — Visite au Très Saint Sacrement. — Chapelet.

**IV. Sujets de circonstances :** Premier jour de l'an. — Première Communion. — Première Messe. — Patronage d'ouvriers. — Œuvres de charité. — Baptême de cloches.

VADE-MECUM DU PRÉDICATEUR

PLANS DE SERMONS

EMPRUNTÉS AUX DEUX PREMIÈRES SÉRIES

I. POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

*Texte :* Hora est jam nos de somno surgere.

*Proposition :* Nous sommes tous des dormeurs :

*Divisions :* 1° chez les uns, c'est le sommeil de la routine (inertie de l'âme) ;  
2° chez d'autres, c'est le sommeil de la torpeur (paralyse de l'âme) ;  
3° chez un grand nombre, c'est le sommeil de la mort.

Pour les développements, voir la II<sup>e</sup> Série, page 7.

II. POUR L'IMMACULÉE CONCEPTION.

*Texte :* Ave, gratia plena.

*Proposition :* C'est une de nos gloires les plus douces d'avoir défini le dogme de l'Immaculée Conception.

*Divisions :* 1° Rien de plus glorieux pour Marie qu'un tel privilège ; (il s'agit pour la Vierge d'avoir à une chair sans souillure uni le cœur d'un ange) ;  
2° rien de plus cher à la foi et à la piété de ses enfants.

Pour les développements, voir la II<sup>e</sup> Série, page 11.

### III. POUR L'ÉPIPHANIE.

*Texte* : Vidimus stellam Ejus.... et venimus adorare Eum.

*Proposition* : De Bethléem la foi et la charité se sont étendues au monde : double triomphe auquel il faut applaudir.

*Divisions* : 1° « Vidimus » : c'est la réponse des Mages, — des malades guéris par le Sauveur, — des Apôtres, — des Martyrs, — de tous les convertis, — de vingt siècles de foi catholique.  
2° « Et venimus adorare » : la foi a entraîné la charité des Mages, — des Apôtres, — des Martyrs.

Pour les développements, voir la II<sup>e</sup> Série, page 17.

### IV. POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

*Texte* : Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

*Proposition* : Notre vie est faite d'orgueil, de sensualité et de préoccupations terrestres : de là cet avertissement de l'Eglise.

*Divisions* : 1° Souviens-toi que tu es poussière : belle leçon d'humilité ;  
la terre, c'est en effet le sol que nous foulons.  
2° Souviens-toi que tu retourneras en poussière :  
— leçon de détachement et de mortification :  
la terre c'est le sillon où nous couchera tous et bientôt le fer de la mort ;  
— leçon d'espérance :  
la terre, c'est le champ qui reverdit après l'hiver.

Pour les développements, voir la II<sup>e</sup> Série, page 27.

### V. POUR LE VENDREDI SAINT.

*Texte* : « Sitio. »

*Divisions* : 1° « Sitio », c'est le cri de la fièvre :  
— d'une fièvre facile à comprendre après l'apostolat de Jésus, — après les émotions de la Cène, — après l'Agonie au Jardin des Oliviers, — après les horreurs de la Passion.  
2° « Sitio » : c'est le cri de l'amour :  
— Jésus a eu la passion des âmes ; Il a soif de leur conversion, de leur repentir, de leur reconnaissance.

Pour les développements, voir la II<sup>e</sup> Série, page 37.

### VI. POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION.

*Proposition* : L'Ascension de Jésus c'est le retour d'un vainqueur dans son royaume : « victor in cœlum rediis. »

*Divisions* : 1° Il a vaincu l'enfer :  
— par sa sainteté, — par ses mérites, — par ses institutions ;  
2° Il a vaincu le monde :  
— par son dogme, — par sa morale, — par ses miracles, — par sa charité ;  
3° Il a vaincu le ciel même.

Pour les développements, voir la II<sup>e</sup> Série, page 51.

### VII. SUR LA PRIÈRE.

*Proposition* : Qu'est-ce que la prière ?

*Divisions* : 1° Prier, c'est voler (s'élever) :  
l'âme a besoin de lumière, — d'air, — d'espace.  
2° Prier, c'est chanter :  
la prière chrétienne est le soupir du prisonnier, — la complainte de l'exilé, — le refrain du matelot, — l'hymne du soldat.  
3° Prier, c'est bénir :  
« Fais en priant le tour des misères du monde. »

Pour les développements, voir la I<sup>re</sup> Série, page 117.

### VIII. SUR L'EUCARISTIE (pour une I<sup>re</sup> Communion).

*Texte* : Hoc facite in meam commemorationem.

*Proposition* : C'est ici un nouveau cénacle.

*Divisions* : 1° C'est la même table :  
(jamais désertée, — jamais déconsidérée), — la table de la grande famille humaine.  
2° C'est le même pain :  
(pain tombé du ciel, — pain succulent, pain des voyageurs, — pain des anges, pain de vie).  
3° C'est le même hôte.

Pour les développements, voir la I<sup>re</sup> Série, page 201.

### IX. POUR UN PATRONAGE DE JEUNES GENS.

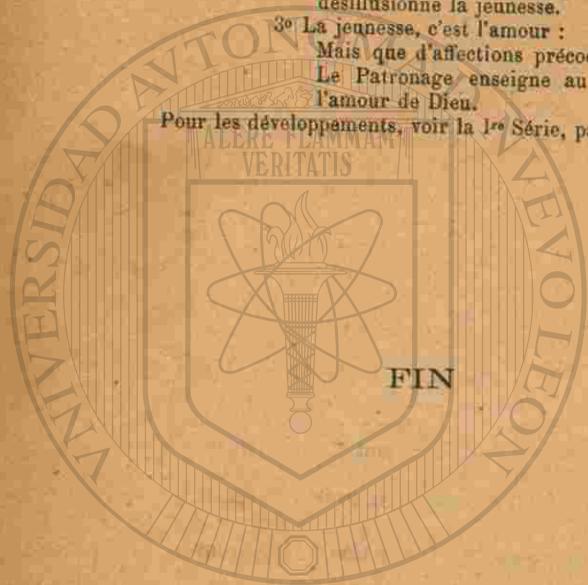
*Proposition* : Rien de plus opportun qu'une telle œuvre.

*Divisions :* 1° La jeunesse, c'est le printemps :  
Maison de prière, le Patronage est un abri  
pour les âmes en fleurs.

2° La jeunesse, c'est la poésie : (à seize ans on  
ne raisonne pas, on rêve) ;  
Ecole de vérité, le Patronage éclaire et  
désillusionne la jeunesse.

3° La jeunesse, c'est l'amour :  
Mais que d'affections précoces à refouler !  
Le Patronage enseigne au jeune homme  
l'amour de Dieu.

Pour les développements, voir la 1<sup>re</sup> Série, page 223.



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

BERCHE et TRALIN, Editeurs, 69, rue de Rennes, PARIS

## LES RICHESSES ORATOIRES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

réunies et disposées pour la prédication, par Mgr DOUBLET.  
2 vol. in-8. — Prix, franco..... 12 fr.

Si nous voulions, dans le nouvel ouvrage de Mgr Doublet, annoncer un livre aussi solide que brillant, la chose nous serait facile, appuyés que nous sommes sur les lettres de félicitations déjà reçues et les comptes rendus déjà faits, principalement sur celui de *l'Ami du Clergé*, dans son numéro du 20 mars dernier.

De tous les orateurs chrétiens, saint Jean Chrysostome est le plus populaire, le plus au fait des besoins de l'auditoire ordinaire. C'est à la foule qu'il parle, pour elle qu'il expose le dogme catholique, et surtout s'étend sur les notions de la morale. Là, son fluve d'éloquence est inépuisable. On chercherait en vain un sujet qu'il n'ait pas traité, une vertu qu'il n'ait pas mise en lumière, un vice qu'il n'ait pas flétri, un moyen de sanctification qu'il n'ait pas développé. Or, autant le grand Docteur possède de richesses, autant Mgr Doublet en a mis au jour avec sa brillante manière. C'est un véritable orateur, tout imprégné des beautés de son modèle, qu'il nous présente, dans des exposés rapides, les œuvres de celui que la Tradition a nommé *la Bouche d'Or*.

Mais si l'ouvrage de Mgr Doublet se recommande par des beautés de premier ordre, il se recommande plus encore aux prêtres par son côté éminemment pratique. C'est le premier ouvrage qui facilite à ce point l'étude de saint Jean Chrysostome. Non seulement, avec ce guide, on va d'emblée aux bons endroits; non seulement par lui on connaît de suite les immenses ressources oratoires cachées et comme enfouies dans tant de volumes, mais ces matières elles-mêmes sont disposées avec tant de suite et avec un art si lumineux que le prédicateur se trouve constamment en face de sujets tout dressés et qu'il peut à l'instant mettre en œuvre.

N'ayons garde d'omettre ce qui porte à son comble le côté pratique de l'ouvrage de Mgr Doublet, nous voulons parler des *Tables* qui enrichissent le dernier volume. Les *promesses* font immédiatement trouver dans l'ouvrage entier les sujets oratoires dont le prédicateur a besoin. La *dernière*, plus importante encore, et dont on chercherait vainement ailleurs un équivalent, renvoie, pour toutes les œuvres de saint Jean Chrysostome, aux endroits vraiment utilisables dans la chaire chrétienne.

(R. P. G., Prof. d'Eloquence.)

### DU MÊME AUTEUR :

**Guide du Prêtre dans ses prédications**, choix et développement des sujets, 1<sup>re</sup> édition.  
4 vol. in-8..... 24 fr.

Les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> vol. se vendent séparément..... 12 fr.

**Saint Paul**, étudié en vue de la prédication, 10<sup>e</sup> édit., revue et augmentée. 3 h. vol. in-12... 10 fr. 30

**Jésus-Christ**, étudié en vue de la prédication dans saint Thomas d'Aquin. 8<sup>e</sup> édition.  
3 beaux vol. in-12... 10 fr. 30

**Conférences aux dames du monde sur la vie chrétienne**, 4<sup>e</sup> édition.  
3 beaux vol. in-12... 10 fr. 30

**Etude complète du Christianisme à l'usage des catéchismes de persévérance**.  
3 beaux vol. in-12... 10 fr. 30

**NOTA.** — Tous ces ouvrages sont approuvés et recommandés par NN. SS. les Evêques d'Arcs, de Poitiers, de Saint-Brieuc, de Laval, de Mans, de Rennes, et par plusieurs autres prélats.

**Les Psaumes** étudiés en vue de la prédication. 3 vol. in-12... 10 fr. 30

**184 Méditations** à l'usage des prédicateurs.  
3 beaux vol. in-12... 10 fr. 30

**Leçons d'Histoire ecclésiastique**, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée de nombreuses annotations.  
4 forts vol. in-12... 14 fr.

**Les Saints**, leur passé, leur présent, leur avenir étudiés dans l'Écriture Sainte et la Tradition.  
1 vol. in-12... 2 fr. 30

**Les Heures délicieuses** aux pieds de Jésus dans l'Eucharistie. Edition encadrée de songes.  
1 vol. in-32, broché... 2 fr. 30

Reliure toile, tranchi rouge... 3 fr. 30  
Chagrin 2<sup>e</sup> choix, tr. dorée... 3 fr.

Chagrin 1<sup>er</sup> choix, tr. dorée... 6 fr.